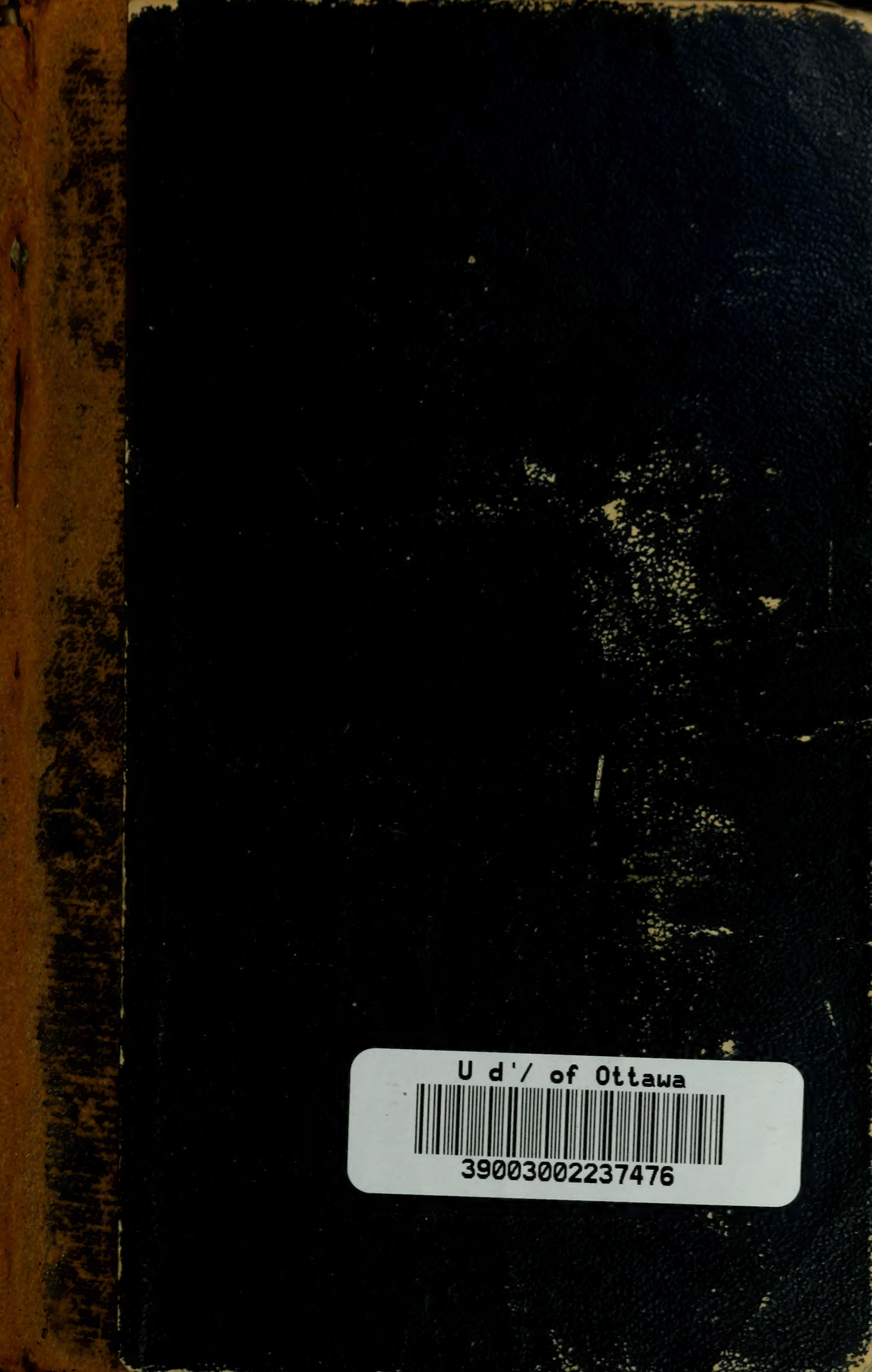

U d'/ of Ottawa
39003002237476


N.D. de Grâces
Bibliothèque
O. M. I.
HULL
1984
118

FABLES

DE FLORIAN.

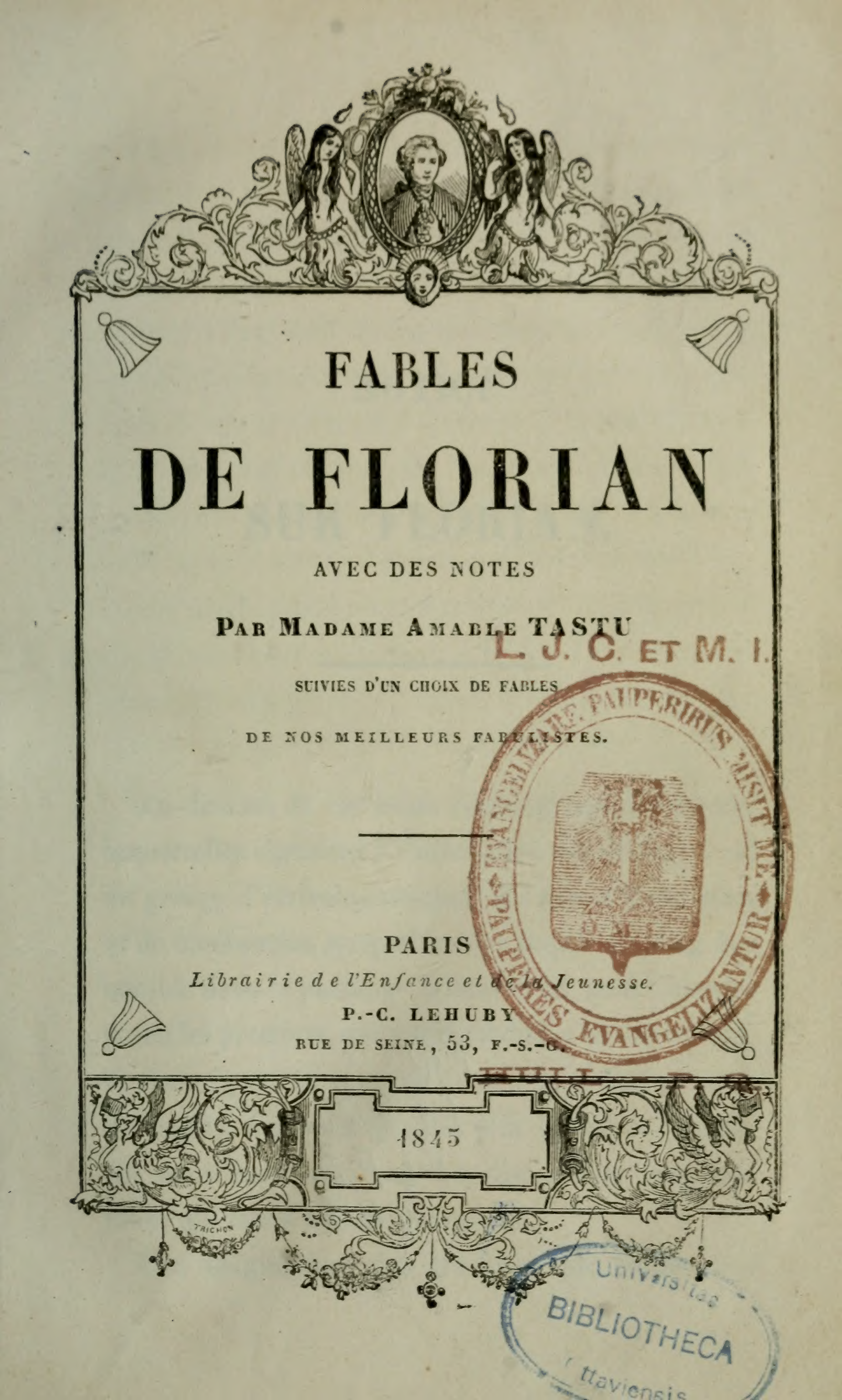
IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
RUE DE VERNEUIL, N° 4.



Le Chat et le Miroir.

Liv. I. Fab. VI.

Typ. Lacrampe et comp.



FABLES
DE FLORIAN

AVEC DES NOTES

PAR MADAME AMABLE TASTU

SUIVIES D'UN CHOIX DE FABLES

DE NOS MEILLEURS FABULISTES.

PARIS
Librairie de l'Enfance et de la Jeunesse.
P.-C. LEHUBY
RUE DE SEINE, 53, F.-S.-G.

1845

NOTICE

SUR FLORIAN.

Au-dessous de ces noms éclatants que des œuvres immortelles signalent à l'admiration des siècles, il est un groupe d'écrivains auxquels des succès incontestés et de nombreuses sympathies ont acquis un rang honorable dans la phalange littéraire. Si, pour s'inscrire parmi les premiers, une seule condition est nécessaire, le génie ; pour faire partie du second, il faut réunir à un certain degré des qualités plus ou moins éminentes, mais dont aucune ne vous dispense de cette moralité qui attire les âmes honnêtes.

Une imagination plus gracieuse que hardie, une

élégante simplicité de style, l'emploi judicieux d'une littérature étrangère, un esprit qui joint la finesse à la bonhomie, mais à la bonhomie d'un homme qui sait vivre, enfin l'art d'éveiller ces émotions douces et pures qui charment les jeunes lecteurs et bercent agréablement les autres, tels sont les titres qui méritent à Florian l'honneur de marcher à la tête de ceux qu'on pourrait appeler : les premiers des seconds. Si même il s'était fait quelque peu illusion sur le rang qu'il occupait, on ne pourrait trop l'en blâmer. N'a-t-il pas obtenu tous les avantages matériels du génie! Ses ouvrages ont joui d'une vogue incontestable ; ils ont été traduits dans toutes les langues de l'Europe ; ils ont charmé son siècle, et ses Fables font encore aujourd'hui les délices de nos enfants. Il est vrai que c'est là le plus beau fleuron de sa couronne. Sans le placer à côté de La Fontaine, il est le seul fabuliste qu'on nomme après lui. On a même avancé quelquefois qu'il était plus à la portée des enfants que notre *inimitable.* Je ne suis pas tout-à-fait de cet avis. Les fables de Florian, comme celles de La Fontaine, font souvent la satire de vices et de ridicules que pour la plupart, heureusement, les enfants ignorent encore, et qu'il serait mieux peut-être de ne pas leur dévoiler. Seulement, la langue de Florian, plus simple, moins

savante, moins poétique, moins ancienne surtout que celle de La Fontaine, rend le sujet plus clair à leurs yeux et les en distrait moins par l'intérêt de la mise en scène et le choix élevé des expressions. Ce serait plutôt à mon sens un inconvénient qu'un avantage, si dans le recueil il ne se trouvait un assez grand nombre dont l'explication n'offre aucun danger; ce sont celles-là que de préférence on fait apprendre aux enfants.

Jean-Pierre-Claris de Florian naquit, le 6 mars 1755, au château de Florian, situé au pied des Cévennes. C'est là qu'il passa ses premières années, sous les yeux de son aïeul, vieillard aimable et bon, mais peu soucieux de sa fortune, et qui ne laissa qu'une succession obérée. Florian avait eu le malheur de perdre sa mère peu de temps après sa naissance; il garda toute sa vie un tendre respect pour la mémoire de cette mère qu'il n'avait pu connaître; elle était d'origine espagnole et s'appelait Gilette de Salgue; son fils se plaisait à se la représenter comme on la lui avait dépeinte, belle, bonne, aimante; il ne pouvait se consoler d'être privé d'un tel bien. Voyant un jour pleurer un petit paysan que sa mère avait battu : « Tu es bien heureux, toi, lui dit-il, tu peux être battu par ta mère. »

C'est encore au souvenir de sa mère qu'on attribue

son goût pour la littérature espagnole et l'étude approfondie qu'il fit de cette langue qui devint plus tard l'objet de ses premiers essais littéraires, et donna ainsi l'impulsion à son talent. Après la mort de son grand-père, Florian fut mis en pension à Saint-Hippolyte. Le marquis de Florian, son oncle, avait épousé une nièce de Voltaire, et se rendait souvent à Ferney pour y visiter l'illustre écrivain ; il sollicita et obtint la permission de lui présenter son neveu, dont le caractère aimable et les heureuses dispositions furent bientôt appréciés de celui qui alors faisait et défaisait à son gré les réputations. Il se plut à développer la précoce intelligence de *Florianet* (c'était le nom familier que, suivant l'usage méridional, on donnait alors au petit Florian). Il se plaisait à l'exciter par ses railleries, corrigeait ses thèmes et ses versions, et lui inspirait, par l'intérêt qu'il lui témoignait, cette émulation qui manque souvent à la jeunesse.

Florian quitta bientôt la demeure du poëte pour celle d'un prince ; et, par un bonheur bien rare, il gagna encore à cet échange. Ce prince était le vertueux duc de Penthièvre, et la jeunesse de Florian ne pouvait se trouver sous une plus digne et plus sainte protection. Il avait treize ans lorsqu'il fut admis comme page dans la maison du duc. Il ne tarda pas à se faire

des amis dans la petite cour d'Anet, séjour du duc de Penthièvre ; et ce bon prince lui-même lui témoigna dès ce moment une bienveillance qui ne se démentit plus. A seize ans, Florian entra à l'école d'artillerie de Bapaume où il se présenta avec distinction, et dont il sortit officier. Mais son protecteur lui ayant accordé d'abord une lieutenance et bientôt une compagnie dans le régiment des dragons de Penthièvre, il quitta l'artillerie pour la cavalerie. Après avoir passé quelque temps, moitié à Maubeuge où son régiment tenait garnison, moitié à Paris où chaque semestre le ramenait, le jeune officier, qui commençait à se livrer aux lettres, se lassa de cette vie errante et obtint une réforme qui lui laissait sa liberté sans le rayer du service. Alors il put accepter la place de gentilhomme ordinaire que lui offrit le duc de Penthièvre dont il devint bientôt le favori, ou plutôt l'ami ; car une communauté de bonnes actions ne peut inspirer qu'une affection réciproque et fondée sur l'estime.

Le duc de Penthièvre, dernier héritier des enfants légitimés de Louis XIV, possédait une fortune immense dont il faisait le plus digne emploi. Florian devint le distributeur de ses bienfaits, auxquels souvent il ajoutait les siens, et tous les pauvres des environs d'Anet et de Sceaux le regardèrent bientôt comme un

ami. Cette douce vie lui permit de s'adonner sérieusement à la littérature, et on conviendra qu'elle explique jusqu'à un certain point le caractère de ses ouvrages. Le premier qu'il publia fut le roman pastoral de *Galathée*, imité de Michel Cervantes, car c'est, comme on l'a déjà remarqué, à la littérature espagnole qu'il demanda ses premières inspirations. Ce livre excita un engouement prodigieux. Par un contraste qui se voit souvent, ce siècle poudré et fardé ne parlait que de la nature; le goût des bergeries était général; les duchesses et les marquises, sous leurs satins bouffants et leurs plumes flottantes, ne rêvaient, au milieu des fêtes de la cour, que villages et plaisirs champêtres, danses sous la feuillée et levers du soleil, houlettes et jupons courts; la reine elle-même, la belle Marie-Antoinette se faisait laitière à Trianon. Il n'est donc pas surprenant que le roman de *Galathée*, et plus tard celui d'*Estelle*, peignant la vie pastorale sous les plus douces couleurs, semés de gracieuses romances que tous les compositeurs d'alors s'empressaient d'orner de leur musique, obtinssent un succès qui fait pâlir la plupart de ceux de nos jours.

Entre ces deux romans, Florian avait publié *Numa Pompilius*, sorte de poëme en prose, qui ne reçut pas le même accueil du public. Deux fois il avait été cou-

ronné par l'Académie Française, la première, pour l'épître intitulée : *Voltaire et le serf du mont Jura*, composée à l'occasion de la servitude abolie par Louis XVI dans ses États; la seconde, pour la touchante églogue de *Ruth*. (L'éloge en prose de Louis XII avait été moins heureux.) Florian s'était plusieurs fois présenté pour entrer dans cette Académie, sans avoir réussi, mais alors (1788), il vit enfin les portes s'ouvrir pour lui. Agé seulement de trente-trois ans, dans tout l'éclat de sa réputation et de la faveur dont l'honorait le duc de Penthièvre, sa réception fut des plus brillantes. Il se hâta de la justifier en faisant connaître à ses nouveaux confrères ses *fables* encore inédites. Il obtint sans peine l'approbation de la docte compagnie qui, dans son admiration, le déclara le rival de La Fontaine. Florian fut peut-être le seul qui n'en crut rien; car il a toujours parlé de lui-même avec une modestie aussi touchante que sincère.

Parmi les titres de Florian à la célébrité, il ne faut pas oublier de mentionner son théâtre. Ces petits drames, dans lesquels Arlequin joue ordinairement le principal rôle, sont conduits avec adresse et finement dialogués. En empruntant à la comédie italienne le personnage d'Arlequin, Florian a su en faire une création toute nouvelle; au lieu d'un valet balourd et

gourmand, il nous a présenté une sorte de grand enfant ; personnel, mais sensible et aimant, intelligent, mais naïf. *Les deux Billets, le bon Ménage, le bon Père, la bonne Mère, le bon Fils, les Jumeaux de Bergame* nous le montrent tour à tour dans les diverses relations de la vie. Toutes ces pièces furent représentées à la comédie italienne où elles obtinrent un véritable succès. On les joua aussi sur des théâtres de société, où Florian lui-même remplissait d'une manière aussi gracieuse qu'originale le personnage d'Arlequin. Il a fait encore quelques autres pièces de théâtre : *Jeannot et Colin, Héro et Léandre, le Baiser, Blanche et Vermeille.* Mais plus tard il fit à la piété de son bienfaiteur, le duc de Penthièvre, le sacrifice de ses derniers ouvrages dramatiques. On peut encore citer les *Nouvelles* de Florian parmi les œuvres qui ont contribué à sa réputation, ses contes en vers n'y ayant rien ajouté.

Ses autres écrits sont *Gonzalve de Cordoue,* qui est, comme *Numa,* un ouvrage amphibie tenant du poëme et du roman. Il est précédé d'une *Précis historique sur les Maures*, plus estimé que l'ouvrage même. *Guillaume Tell, Elieser et Nephtalie*, et enfin une traduction, si on peut l'appeler ainsi, du *Don Quixotte*. Malgré l'esprit, la grâce et les agréables poésies dont

Florian à orné son imitation, tous ceux qui connaissent le chef-d'œuvre de Cervantes regarderont comme une espèce de profanation toute tentative qui n'aura pas pour objet la reproduction exacte de l'original. Du reste on ne peut lui reprocher la publication de cette traduction qui n'a paru qu'après sa mort.

La révolution vint troubler le cours de cette vie prospère qui semblait destinée au repos et au bonheur. Son protecteur, frappé dans ses affections les plus chères, après la fin tragique de sa belle-fille, la princesse de Lamballe, massacrée par le peuple, et le supplice de Louis XVI, mourut à Vernon, où il s'était retiré, ayant du moins dû à ses vertus d'être le seul prince de la maison royale qui ait conservé jusqu'à la fin l'amour et le respect du peuple. Florian, banni par le décret qui ordonnait à tous les nobles de s'éloigner de Paris, s'était réfugié à Sceaux où il se croyait en sûreté, quand on vint l'y chercher pour le conduire dans la maison d'arrêt de *la Bourbe*. Au 9 thermidor, la chute de Robespierre lui rendit la liberté; mais tant de chagrins et de terreurs étaient au-dessus des forces de sa nature délicate et sensible. Revenu à Sceaux, il ne fit plus que languir, et mourut enfin, le 13 septembre 1794, âgé seulement de trente-huit ans, laissant dans le cœur des hommes distingués de son temps, qui tous étaient ses

amis, le doux souvenir des plus aimables qualités du cœur et de l'esprit, et dans la mémoire des gens de goût celui de productions qui font à jamais aimer et estimer leur auteur.

AMABLE TASTU.

DE LA FABLE.

Il y a quelque temps qu'un de mes amis, me voyant occupé à faire des fables, me proposa de me présenter à un de ses oncles, vieillard aimable et obligeant, qui, toute sa vie, avait aimé de prédilection le genre de l'apologue, possédait dans sa bibliothèque presque tous les fabulistes, et relisait sans cesse La Fontaine.

J'acceptai avec joie l'offre de mon ami : nous allâmes ensemble chez son oncle.

Je vis un petit vieillard de quatre-vingts ans, à peu près, mais qui se tenait encore droit. Sa physionomie était douce et gaie, ses yeux vifs et spirituels ; son visage, son souris, sa manière d'être, annonçaient cette paix de l'âme, cette habitude d'être heureux par soi qui se communique aux autres. On était sûr, au premier abord, que l'on voyait un honnête homme que la fortune avait respecté. Cette idée faisait plaisir, et

préparait doucement le cœur à l'attrait qu'il éprouvait bientôt pour cet honnête homme.

Il me reçut avec une bonté franche et polie, me fit asseoir près de lui, me pria de parler un peu haut, parce qu'il avait, me dit-il, le bonheur de n'être que sourd ; et, déjà prévenu par son neveu que je me donnais les airs d'être un fabuliste, il me demanda si j'aurais la complaisance de lui dire quelques-uns de mes apologues.

Je ne me fis pas presser, j'avais déjà de la confiance en lui. Je choisis promptement celles de mes fables que je regardais comme les meilleures ; je m'efforçai de les réciter de mon mieux, de les parer de tout le prestige du débit, de les jouer en les disant ; et je cherchai dans les yeux de mon juge à deviner s'il était satisfait.

Il m'écoutait avec bienveillance, souriait de temps en temps à certains traits, rapprochait ses sourcils à quelques autres, que je notais en moi-même pour les corriger. Après avoir entendu une douzaine d'apologues, il me donna ce tribut d'éloges que les auteurs regardent toujours comme le prix de leur travail, et qui n'est souvent que le salaire de leur lecture. Je le remerciai comme il me louait, avec une reconnaissance modérée ; et, ce petit moment passé, nous commençâmes une conversation plus cordiale.

« J'ai reconnu dans vos fables, me dit-il, plusieurs sujets pris dans des fables anciennes ou étrangères.

— Oui, lui répondis-je, toutes ne sont pas de mon invention. J'ai lu beaucoup de fabulistes ; et lorsque j'ai trouvé des sujets qui me convenaient, qui n'avaient

pas été traités par La Fontaine, je ne me suis fait aucun scrupule de m'en emparer. J'en dois quelques-uns à Ésope, à Bidpaï, à Gay, aux fabulistes allemands, beaucoup plus à un Espagnol nommé Yriarte, poëte dont je fais grand cas, et qui m'a fourni mes apologues les plus heureux. Je compte bien en prévenir le public dans une préface, afin que l'on ne puisse pas me reprocher...

— Oh! c'est fort égal au public, interrompit-il en riant. Qu'importe à vos lecteurs que le sujet d'une de vos fables ait été d'abord inventé par un Grec, par un Espagnol ou par vous? L'important, c'est qu'elle soit bien faite. La Bruyère a dit : « Le choix des pensées est invention. » D'ailleurs vous avez pour vous l'exemple de La Fontaine. Il n'est guère de ses apologues que je n'aie retrouvés dans des auteurs plus anciens que lui. Mais comment y sont-ils? Si quelque chose pouvait ajouter à sa gloire, ce serait cette comparaison. N'ayez donc aucune inquiétude sur ce point.

« En poésie, comme à la guerre, ce qu'on prend à ses frères est vol, mais ce qu'on enlève aux étrangers est conquête.

« Parlons d'une chose plus importante. Comment avez-vous considéré l'apologue? »

A cette question, je demeurai surpris, je rougis un peu, je balbutiai ; et voyant bien, à l'air de bonté du vieillard, que le meilleur parti était d'avouer mon ignorance, je lui répondis si bas, qu'il me le fit répéter, que je n'avais pas encore assez réfléchi sur cette question, mais que je comptais m'en occuper quand je ferais mon discours préliminaire.

« J'entends, me répond-il ; vous avez commencé par faire des fables, et, quand votre recueil sera fini, vous réfléchirez sur la fable. Cette manière de procéder est assez commune, même pour des objets plus importants. Au surplus, quand vous auriez pris la marche contraire, qui sûrement eût été plus raisonnable, je doute que vos fables y eussent gagné. Ce genre d'ouvrage est peut-être le seul où les poétiques sont à peu près inutiles, où l'étude n'ajoute presque rien au talent ; où, pour me servir d'une comparaison qui vous appartient, on travaille, par une espèce d'instinct, aussi bien que l'hirondelle bâtit son nid, ou bien aussi mal que le moineau fait le sien.

« Cependant je ne doute point que vous n'ayez lu, dans beaucoup de préfaces de fables, « que l'apologue est une instruction déguisée sous l'allégorie d'une action : » définition qui, par parenthèse, peut convenir au poëme épique, à la comédie, au roman, et ne pourrait s'appliquer à plusieurs fables, comme celles de *Philomèle et Progné*, de l'*Oiseau blessé d'une flèche*, du *Paon se plaignant à Junon*, du *Renard et du Buste*, etc., qui proprement n'ont point d'action, et dont tout le sens est renfermé dans le seul mot de la fin ; ou comme celles de l'*Ivrogne et sa femme*, du *Rieur et des Poissons*, de *Tircis et Amarante*, du *Testament expliqué par Ésope*, qui n'ont que le mérite assez grand d'être parfaitement contées, et qu'on serait bien fâché de retrancher, quoiqu'elles n'aient point de morale. Ainsi cette définition, reçue de tous les temps, ne me paraît pas toujours juste.

« Vous avez lu sûrement encore, dans le très ingé-

nieux discours que feu M. de La Motte a mis à la tête de ses fables, que, « pour faire un bon apologue, il faut d'abord se proposer une vérité morale, la cacher sous l'allégorie d'une image qui ne pèche ni contre la justesse, ni contre l'unité, ni contre la nature; amener ensuite des acteurs que l'on fera parler dans un style familier mais élégant, simple mais ingénieux, animé de ce qu'il y a de plus riant et de plus gracieux, en distinguant bien les nuances du riant et du gracieux, du naturel et du naïf. »

« Tout cela est plein d'esprit, j'en conviens; mais, quand on saura toutes ces finesses, on sera tout au plus en état de prouver, comme l'a fait M. de La Motte, que la fable des *deux Pigeons* est une fable imparfaite, car elle pèche *contre l'unité;* que celle du *Lion amoureux* est encore moins bonne, *car l'image entière est vicieuse* [1]. Mais, pour le malheur des définitions et des règles, tout le monde n'en sait pas moins par cœur l'admirable fable des *deux Pigeons*, tout le monde n'en répète pas moins souvent ces vers du *Lion amoureux :*

> Amour, Amour, quand tu nous tiens,
> On peut bien dire adieu prudence;

et personne ne se soucie de savoir qu'on peut démontrer rigoureusement que ces deux fables sont contre les règles.

« Vous exigerez peut-être de moi, en me voyant critiquer avec tant de sévérité les définitions, les pré-

(1) Œuvres de La Motte, *Discours sur la Fable*; t. IX, page 22 et suivantes.

ceptes donnés sur la fable, que j'en indique de meilleurs : mais je m'en garderai bien, car je suis convaincu que ce genre ne peut être défini et ne peut avoir de préceptes. Boileau n'en a rien dit dans son *Art poétique,* et c'est peut-être parce qu'il avait senti qu'il ne pouvait le soumettre à ses lois. Ce Boileau, qui assurément était poëte, avait fait la fable de *la Mort et du Malheureux* en concurrence avec La Fontaine. J.-B. Rousseau, qui était poëte aussi, traita le même sujet. Lisez dans M. d'Alembert[1] ces deux apologues comparés avec celui de La Fontaine, vous trouverez la même morale, la même image, la même marche, presque les mêmes expressions; cependant les deux fables de Boileau et de Rousseau sont au moins très médiocres, et celle de La Fontaine est un chef-d'œuvre.

«La raison de cette différence nous est parfaitement développée dans un excellent morceau sur la fable, de M. Marmontel[2]. Il n'y donne pas les moyens d'écrire de bonnes fables, car ils ne peuvent pas se donner; il n'expose point les principes, les règles qu'il faut observer, car je répète que dans ce genre il n'y en a point : mais il est le premier, ce me semble, qui nous ait expliqué pourquoi l'on trouve un si grand charme à lire La Fontaine, d'où vient l'illusion que nous cause cet inimitable écrivain. « Non-seulement, dit M. Marmontel, La Fontaine a ouï dire ce qu'il raconte, mais il l'a vu, il croit le voir encore. Ce n'est

(1) Histoire des Membres de l'Académie Française, t. III.

(2) Eléments de littérature, t. III.

pas un poëte qui imagine, ce n'est pas un conteur qui plaisante; c'est un témoin présent à l'action, et qui veut vous y rendre présent vous-même : son érudition, son éloquence, sa philosophie, sa politique, tout ce qu'il a d'imagination, de mémoire, de sentiment, il met tout en œuvre de la meilleure foi du monde pour vous persuader ; et c'est cet air de bonne foi, c'est le sérieux avec lequel il mêle les plus grandes choses avec les plus petites, c'est l'importance qu'il attache à des jeux d'enfants, c'est l'intérêt qu'il prend pour un lapin et une belette, qui font qu'on est tenté de s'écrier à chaque instant : Le bonhomme! etc. »

« M. Marmontel a raison; quand ce mot est dit, on pardonne tout à l'auteur, on ne s'offense plus des leçons qu'il nous fait, des vérités qu'il nous apprend; on lui permet de prétendre à nous enseigner la sagesse, prétention que l'on a tant de peine à passer à son égal. Mais un *bonhomme* n'est plus notre égal : sa simplicité crédule, qui nous amuse, qui nous fait rire, nous délivre à nos yeux de sa supériorité; on respire alors, on peut hardiment sentir le plaisir qu'il nous donne; on peut l'admirer et l'aimer sans se compromettre.

« Voilà le grand secret de La Fontaine, secret qui n'était son secret que parce qu'il l'ignorait lui-même.

—Vous me prouvez, lui répondis-je assez tristement, qu'à moins d'être un La Fontaine, il né faut pas faire de fables; et vous sentez que la seule réponse à cette affligeante vérité, c'est de jeter au feu mes apologues.

Vous m'en donnez une forte tentation; et comme, dans les sacrifices un peu pénibles, il faut toujours profiter du moment où l'on se trouve en force, je vais, en rentrant chez moi...

—Faire une sottise, interrompit-il, sottise dont vous ne seriez point tenté, si vous aviez moins d'orgueil d'une part, et de l'autre plus de véritable admiration pour La Fontaine.

— Comment! repris-je d'un ton presque fâché; quelle plus grande preuve de modestie puis-je donner que de brûler un ouvrage qui m'a coûté des années de travail? et quel plus grand hommage peut recevoir de moi l'admirable modèle dont je ne puis jamais approcher?

—Monsieur le fabuliste, me dit le vieillard en souriant, notre conversation pourra vous fournir deux bonnes fables, l'une sur l'amour-propre, l'autre sur la colère. En attendant, permettez-moi de vous faire une question que je veux aussi habiller en apologue.

«Si la plus belle des femmes, Hélène, par exemple, régnait encore à Lacédémone, et que tous les Grecs, tous les étrangers fussent ravis d'admiration en la voyant paraître dans les jeux publics, ornée d'abord de ses attraits enchanteurs, de sa grâce, de sa beauté divine, et puis encore de l'éclat que donne la royauté, que penseriez-vous d'une petite paysanne ilote, que je veux bien supposer jeune, fraîche, avec des yeux noirs, et qui, voyant paraître la reine, se croirait obligée d'aller se cacher? Vous lui diriez: Ma chère enfant, pourquoi vous priver des jeux? personne, je

vous assure, ne songe à vous comparer avec la reine de Sparte. Il n'y a qu'une Hélène au monde; comment vous vient-il dans la tête que l'on puisse songer à deux? Tenez-vous à votre place. La plupart des Grecs ne vous regarderont pas, car la reine est là-haut, et vous êtes ici. Ceux qui vous regarderont, vous ne les ferez pas fuir. Il y en a même qui peut-être vous trouveront à leur gré; vous en ferez vos amis, et vous admirerez avec eux la beauté de cette reine du monde.

« Quand vous lui auriez dit cela, si la petite fille voulait encore aller se cacher, ne lui conseilleriez-vous point d'avoir moins d'orgueil d'une part, et de l'autre plus d'admiration pour Hélène?

« Vous m'entendez, et je ne crois pas nécessaire, ainsi que l'exige M. de La Motte, de placer la moralité à la fin de mon apologue.

« Ne brûlez donc point vos fables, et soyez sûr que La Fontaine est si divin, que beaucoup de places infiniment au-dessous de la sienne sont encore très belles. Si vous pouvez en avoir une, je vous en ferai mon compliment. Pour cela, vous n'avez besoin que de deux choses que je vais tâcher de vous expliquer.

«Quoique je vous aie dit que je ne connais point de définition juste et précise de l'apologue, j'adopterais pour la plupart celle que La Fontaine lui-même a choisie, lorsqu'en parlant du recueil de ses fables il l'appelle

Une ample comédie à cent actes divers,
Et dont la scène est l'univers.

« En effet, un apologue est une espèce de petit drame ; il a son exposition, son nœud, son dénouement. Que les acteurs en soient des animaux, des dieux, des arbres, des hommes, il faut toujours qu'ils commencent par me dire ce dont il s'agit, qu'ils m'intéressent à une situation, à un événement quelconque, et qu'ils finissent par me laisser satisfait, soit de cet événement, soit quelquefois d'un simple mot, qui est le résultat moral de tout ce qu'on a dit ou fait. Il me serait aisé, si je ne craignais d'être trop bavard, de prendre au hasard une fable de La Fontaine, et de vous y faire voir l'avant-scène, l'exposition faite souvent par un monologue, comme dans la fable du *Berger et son Troupeau;* l'intérêt commençant avec la situation, comme dans *la Colombe et la Fourmi;* le danger croissant d'acte en acte, car il y en a de plusieurs actes comme *l'Alouette et ses Petits avec le Maître d'un champ;* et le dénouement enfin, mis quelquefois en spectacle, comme dans *le Loup devenu Berger*, plus communément en simple récit.

« Cela posé, comme le fabuliste ne peut être aidé par de véritables acteurs, par le prestige du théâtre, et qu'il doit cependant me donner la comédie, il s'ensuit que son premier besoin, son talent le plus nécessaire, doit être celui de peindre ; car il faut qu'il montre aux regards ce théâtre, ces acteurs qui lui manquent ; il faut qu'il fasse lui-même ses décorations, ses habits ; que non-seulement il écrive ses rôles, mais qu'il les joue en les écrivant, et exprime à la fois les gestes, les attitudes, les mines, les jeux de visage, qui ajoutent tant à l'effet des scènes.

« Mais ce talent de peindre ne suffirait pas pour le genre de la fable, s'il ne se trouvait réuni avec celui de conter gaîment : art difficile et peu commun ; car la gaîté que j'entends est à la fois celle de l'esprit et celle du caractère. C'est ce don, le plus désirable sans doute, puisqu'il vient presque toujours de l'innocence, qui nous fait aimer des autres, parce que nous pouvons nous aimer nous-mêmes ; change en plaisirs toutes nos actions, et souvent tous nos devoirs ; nous délivre, sans nous donner la peine de l'attention, d'une foule de défauts pénibles, pour nous orner de mille qualités qui ne coûtent jamais d'efforts. Enfin cette gaîté, selon moi, est la véritable philosophie, qui se contente de peu sans savoir que c'est un mérite, supporte avec résignation les maux inévitables de la vie, sans avoir besoin de se dire que l'impatience n'y changerait rien, et sait encore faire le bonheur de ceux qui nous environnent, du seul supplément de notre propre bonheur.

« Voilà la gaîté que je veux dans l'écrivain qui raconte ; elle entraîne avec elle le naturel, la grâce, la naïveté. Le talent de peindre, comme vous savez, comprend le mérite du style et le grand art de faire des vers qui soient toujours de la poésie. Ainsi je conclus que tout fabuliste qui réunira ces deux qualités pourra se flatter, non pas d'être l'égal de La Fontaine, mais d'être souffert après lui.

—Parlez-vous sérieusement, lui dis-je, et prétendez-vous m'encourager ? Si tout ce que vous venez de détailler n'est que le moins qu'on puisse exiger d'un fabuliste, que voulez-vous que je devienne ? Oh! laissez-

moi brûler mes fables, ou ne me démontrez point qu'elles ne réussiront point. Je pourrais vous répondre pourtant que l'élégant Phèdre n'est rien moins que gai, que le laconique Ésope ne l'est pas beaucoup davantage, que l'anglais Gay n'est presque jamais qu'un philosophe de mauvaise humeur, et que cependant...

— Ces messieurs-là, reprit le vieillard, n'ont rien de commun avec vous. Indépendamment de la différence de leur nation, de leur siècle, de leur langue, songez que Phèdre fut le premier chez les Romains qui écrivit des fables en vers, que Gay fut de même le premier chez les Anglais. Je ne prétends pas assurément leur disputer leur mérite ; mais croyez que ce mot de *premier* ne laisse pas de faire à la réputation des hommes. Quant à votre Ésope, je ne dirai pas qu'il fut aussi le premier chez les Grecs, car je suis persuadé qu'il n'a jamais existé.

— Quoi ! repliquai-je, cet Ésope dont nous avons les ouvrages, dont j'ai lu la vie dans Méziriac, dans La Fontaine, dans tant d'autres, ce phrygien si fameux par sa laideur, par son esprit, par sa sagesse, n'aurait été qu'un personnage imaginaire ! Quelles preuves en avez-vous ? Et qui donc, à votre avis, est l'inventeur de l'apologue ?

— Vous pressez un peu les questions, reprit-il avec douceur, et vous allez m'engager dans une discussion scientifique à laquelle je ne suis guère propre, car on ne peut être moins savant que moi. Pour ce qui regarde Ésope, je vous renvoie à une dissertation fort bien faite de feu M. Boulanger, « Sur les incertitudes qui

concernent les premiers écrivains de l'antiquité. » Vous y verrez que cet Ésope, si renommé par ses apologues, et que les historiens ont placé dans le sixième siècle avant notre ère, se trouve à la fois le contemporain de Crésus, roi de Lydie, d'un Nectenabo, roi d'Égypte, qui vivait cent quatre vingts ans après Crésus, et de la courtisane Rhodope, qui passe pour avoir élevé une de ces fameuses pyramides bâties au moins dix-huit cents ans avant Crésus. Voilà déjà d'assez grands anachronismes pour rejeter comme fabuleuses toutes les vies d'Ésope.

« Quant à ses ouvrages, les Orientaux les réclament et les attribuent à Lokman, fabuliste célèbre en Asie depuis des milliers d'années, surnommé *le Sage* par tout l'Orient, et qui passe pour avoir été, comme Ésope, esclave, laid et contrefait.

« M. Boulanger, par des raisons très plausibles, démontre à peu près qu'Ésope et Lokman ne sont qu'un. Il est vrai qu'il donne ensuite des raisons presque aussi bonnes tirées de l'étymologie, de la ressemblance des noms phéniciens, hébreux, arabes, pour prouver que ce Lokman *le Sage* pourrait fort bien être le roi Salomon. Il va plus loin, et comparant toujours les identités, les rapports des noms, les similitudes des anecdotes, il en conclut que ce Salomon si révéré dans l'Orient pour sa sagesse, son esprit, sa puissance, ses ouvrages, était Joseph, fils de Jacob, premier ministre d'Égypte. De là revenant à Ésope, il fait un rapprochement fort ingénieux d'Ésope et de Joseph ; tous deux réduits à l'esclavage et faisant prospérer la maison de leur maître ; tous deux enviés, persécutés, et pardonnant à leurs ennemis ; tous deux voyant en

songe leur grandeur future, et sortant d'esclavage à l'occasion de ce songe ; tous deux excellant dans l'art d'interpréter les choses cachées ; enfin tous deux favoris et ministres, l'un du Pharaon d'Égypte, l'autre du roi de Babylone.

« Mais sans adopter toutes les opinions de M. Boulanger, je me borne à regarder comme à peu près sûr que ce prétendu Ésope n'est qu'un nom supposé sous lequel on répandit dans la Grèce des apologues connus longtemps auparavant dans l'Orient. Tout nous vient de l'Orient ; et c'est la fable, sans aucun doute, qui a le plus conservé du caractère et de la tournure de l'esprit asiatique. Ce goût de paraboles, d'énigmes, cette habitude de parler toujours par images, d'envelopper les préceptes d'un voile qui semble les conserver, durent encore en Asie ; leurs poëtes, leurs philosophes, n'ont jamais écrit autrement.

— Oui, lui dis-je, je suis de votre avis sur ce point ; mais quel est le pays de l'Asie que vous regardez comme le berceau de la fable ?

— Là-dessus, me répondit-il, je me suis fait un petit système qui pourrait bien n'être pas plus vrai que tant d'autres ; mais, comme c'est peu important, je ne m'en suis pas refusé le plaisir. Voici mes idées sur l'origine de la fable : je ne les dis guère qu'à mes amis, parce qu'il n'y a pas grand inconvénient à se tromper avec eux.

« Nulle part on n'a dû s'occuper davantage des animaux que chez le peuple où la métempsycose était un dogme reçu. Dès qu'on a pu croire que notre âme passait après notre mort dans le corps de quelque animal, on n'a rien eu de mieux à faire, rien de plus raisonna-

ble, rien de plus conséquent que d'étudier avec soin les mœurs, les habitudes, la façon de vivre de ces animaux si intéressants, puisqu'ils étaient à la fois pour l'homme l'avenir et le passé, puisqu'on voyait toujours en eux ses pères, ses enfants et soi-même.

« De l'étude des animaux, de la certitude qu'ils ont notre âme, on a dû passer aisément à la croyance qu'ils ont un langage. Certaines espèces d'oiseaux l'indiquent même sans cela. Les étourneaux, les perdrix, les pigeons, les hirondelles, les corbeaux, les grues, les poules, une foule d'autres, ne vivent jamais que par grandes troupes. D'où viendrait ce besoin de société, s'ils n'avaient pas le don de s'entendre? Cette seule question dispense d'autres raisonnements qu'on pourrait alléguer.

« Voilà donc le dogme de la métempsycose qui, en conduisant naturellement les hommes à l'attention, à l'intérêt pour les animaux, a dû les mener promptement à la croyance qu'ils ont un langage. De là je ne vois plus qu'un pas à l'invention de la fable, c'est-à-dire à l'idée de faire parler ces animaux, pour les rendre les précepteurs des humains.

« Montaigne a dit que « notre sapience apprend des bêtes les plus utiles enseignements aux plus grandes et plus nécessaires parties de la vie. » En effet, sans parler des chiens, des chevaux, de plusieurs autres animaux, dont l'attachement, la bonté, la résignation devraient sans cesse faire honte aux hommes, je ne veux prendre pour exemple que les mœurs du chevreuil, de cet animal si joli, si doux, qui ne vit point en société, mais en famille; épouse toujours, à la manière des Guèbres, la sœur avec laquelle il vint au

monde, avec laquelle il fut élevé; qui demeure avec sa compagne, près de son père et de sa mère, jusqu'à ce que, père à son tour, il aille se consacrer à l'éducation de ses enfants, leur donner les leçons d'amour, d'innocence, de bonheur, qu'il a reçues et pratiquées; qui passe enfin sa vie entière dans les douceurs de l'amitié, dans les jouissances de la nature, et dans cette heureuse ignorance, cette imprévoyance des maux, « cette incuriosité qui, comme le dit le bon Montaigne, est un chevet si doux, si sain à reposer une tête bien faite. »

« Pensez-vous que le premier philosophe qui a pris la peine de rapprocher de ces mœurs si pures, si douces, nos intrigues, nos haines, nos crimes; de comparer avec mon chevreuil allant paisiblement au gagnage, l'homme, caché derrière un buisson, armé de l'arc qu'il a inventé pour tuer de plus loin ses frères, et employant ses soins, son adresse, à contrefaire le cri de la mère du chevreuil, afin que son enfant trompé, venant à ce cri qui l'appelle [1], reçoive une mort plus sûre des mains du perfide assassin; pensez-vous, dis-je, que ce philosophe n'ait pas aussitôt imaginé de faire causer ensemble les chevreuils pour reprocher à l'homme sa barbarie, pour lui dire des vérités dures que mon philosophe n'aurait pu hasarder sans s'exposer aux effets cruels de l'amour-propre irrité? Voilà la fable inventée; et, si vous avez pu me suivre dans mon diffus verbiage, vous devez conclure avec moi que l'apologue a dû naître dans l'Inde, et que le premier fabuliste fut sûrement un brachmane.

(1) C'est ainsi qu'on tue les chevreuils.

« Ici le peu que nous savons de ce beau pays s'accorde avec mon opinion. Les apologues de Bidpaï sont le plus ancien monument que l'on connaisse dans ce genre, et Bidpaï était brachmane. Mais, comme il vivait sous un roi puissant dont il fut le premier ministre, ce qui suppose un peuple civilisé dès longtemps, il est assez vraisemblable que ses fables ne furent pas les premières. Peut-être même n'est-ce qu'un recueil des apologues qu'il avait appris à l'école des gymnosophistes dont l'antiquité se perd dans la nuit des temps. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ces apologues indiens, parmi lesquels on trouve *les deux Pigeons*, ont été traduits dans toutes les langues de l'Orient, tantôt sous le nom de Bidpaï ou Pilpaï, tantôt sous celui de Lokman. Ils passèrent ensuite en Grèce sous le titre de fables d'Ésope. Phèdre les fit connaître aux Romains. Après Phèdre, plusieurs Latins, Aphtonius[1], Avien, Gabrias, composèrent aussi des fables. D'autres fabulistes plus modernes, tels que Faërne, Abstémius, Camérarius, en donnèrent des recueils, toujours en latin, jusqu'à la fin du seizième siècle qu'un nommé Hégémon, de Châlons-sur-Saône, s'avisa le premier de faire des fables en vers français. Cent ans après, La Fontaine parut, et La Fontaine fit oublier toutes les fables passées, et, je tremble de vous le dire, vraisemblablement aussi toutes les fables futures. Cependant M. de La Motte et quelques autres fabulistes très estimables de notre temps ont eu, depuis La Fontaine, des succès mérités. Je ne les juge pas devant vous, parce que ce sont vos

(1) Aphtonius et Gabrias ou Babrias, sont deux fabulistes grecs. C'est par erreur que Florian les place ici parmi les fabulistes latins. (*Note de l'Éditeur.*)

rivaux; je me borne à vous souhaiter de les valoir.

« Voilà l'histoire de la fable telle que je la conçois et la sais. Je vous l'ai faite pour mon plaisir peut-être plus que pour le vôtre. Pardonnez cette digression à mon âge et à mon goût pour l'apologue. »

A ces mots, le vieillard se tut. Je crois qu'il en était temps, car il commençait à se fatiguer. Je le remerciai des instructions qu'il m'avait données, et lui demandai la permission de lui porter le recueil de mes fables, pour qu'il voulût bien retrancher d'une main plus ferme que la mienne celles qu'il trouverait trop mauvaises, et m'indiquer les fautes susceptibles d'être corrigées dans celles qu'il laisserait. Il me le promit, me donna rendez-vous à huit jours de là. On juge que je fus exact à ce rendez-vous; mais quelle fut ma douleur, lorsque, arrivant avec mon manuscrit, j'appris à la porte du vieillard qu'il était mort de la veille! Je le regrettai comme un bienfaiteur, car il l'aurait été, et c'est la même chose. Je ne me sentis pas le courage de corriger sans lui mes apologues, encore moins celui d'en retrancher, privé de conseil et de guide, précisément à l'instant où l'on m'avait fait sentir combien j'en avais besoin; pour me délivrer du soin fatigant de songer sans cesse à mes fables, je pris le parti de les imprimer. C'est à présent au public à faire l'office du vieillard : peut-être trouverai-je en lui moins de politesse, mais il trouvera dans moi la même docilité.

FABLES

DE FLORIAN.

LIVRE PREMIER.

FABLE I.

La Fable et la Vérité.

La Vérité toute nue
Sortit un jour de son puits[1].
Ses attraits par le temps étaient un peu détruits.
Jeunes et vieux fuyaient sa vue.
La pauvre Vérité restait là morfondue[2],

(1) Suivant les poëtes, quand l'âge d'or disparut de la terre, la vérité, pour échapper à l'inimitié des hommes, se cacha au fond d'un puits.

(2) Saisie de froid.

Sans trouver un asile où pouvoir habiter.
A ses yeux vient se présenter
La Fable richement vêtue,
Portant plumes et diamants,
La plupart faux, mais très brillants.
« Eh! vous voilà! Bonjour, dit-elle;
Que faites-vous ici seule sur un chemin? »
La Vérité répond: « Vous le voyez, je gèle;
Aux passants je demande en vain
De me donner une retraite;
Je leur fais peur à tous. Hélas! je le vois bien,
Vieille femme n'obtient plus rien.
— Vous êtes pourtant ma cadette,
Dit la Fable, et, sans vanité,
Partout je suis fort bien reçue.
Mais aussi, dame Vérité,
Pourquoi vous montrer toute nue?
Cela n'est pas adroit. Tenez, arrangeons-nous:
Qu'un même intérêt nous rassemble;
Venez sous mon manteau, nous marcherons ensemble.
Chez le sage, à cause de vous,
Je ne serai point rebutée;
A cause de moi, chez les fous
Vous ne serez point maltraitée.
Servant par ce moyen chacun selon son goût,
Grâce à votre raison et grâce à ma folie,
Vous verrez, ma sœur, que partout
Nous passerons de compagnie. »

FABLE II.

Le Bœuf, le Cheval et l'Ane.

Un bœuf, un baudet, un cheval,
Se disputaient la préséance.
Un baudet! direz-vous, tant d'orgueil lui sied mal.
A qui l'orgueil sied-il? et qui de nous ne pense
Valoir ceux que le rang, les talents, la naissance,
Élèvent au-dessus de nous?
Le bœuf, d'un ton modeste et doux,
Alléguait ses nombreux services,
Sa force, sa docilité;
Le coursier sa valeur, ses nobles exercices,
Et l'âne son utilité.
« Prenons, dit le cheval, les hommes pour arbitres.
En voici venir trois, exposons-leur nos titres.
Si deux sont d'un avis, le procès est jugé. »
Les trois hommes venus, notre bœuf est chargé
D'être le rapporteur[1]; il explique l'affaire,
Et demande le jugement.
Un des juges choisis, maquignon[2] bas-normand,

(1) Celui des juges qui est chargé d'examiner une affaire et de la faire connaître aux autres.

(2) Qui fait le commerce des chevaux.

Crie aussitôt : « La chose est claire,
Le cheval a gagné. — Non pas, mon cher confrère,
Dit le second jugeur (c'était un gros meunier),
L'âne doit marcher le premier ;
Tout autre avis serait d'une injustice extrême.
— Oh ! que nenni ! dit le troisième,
Fermier de sa paroisse et riche laboureur,
Au bœuf appartient cet honneur.
— Quoi ! reprend le coursier écumant de colère,
Votre avis n'est dicté que par votre intérêt ?
— Eh ! mais, dit le Normand, par quoi donc, s'il vous plaît ?
N'est-ce pas le code [1] ordinaire ? »

FABLE III.

Le Roi et les deux Bergers.

Certain monarque un jour déplorait sa misère,
Et se lamentait [2] d'être roi.
« Quel pénible métier ! disait-il ; sur la terre
Est-il un seul mortel contredit comme moi ?
Je voudrais vivre en paix, on me force à la guerre ;

(1) Recueil des lois d'après lesquelles on se règle. Cette expression est prise ici au figuré.

(2) Se plaignait, gémissait.

Je chéris mes sujets, et je mets des impôts[1];
J'aime la vérité, l'on me trompe sans cesse;
Mon peuple est accablé de maux,
Je suis consumé de tristesse;
Partout je cherche des avis,
Je prends tous les moyens, inutile est ma peine[2];
Plus j'en fais, moins je réussis. »
Notre monarque alors aperçoit dans la plaine
Un troupeau de moutons maigres, de près tondus,
Des brebis sans agneaux, des agneaux sans leurs mères,
Dispersés, bêlants, éperdus,
Et des béliers sans force errant dans les bruyères[3].
Leur conducteur Guillot allait, venait, courait,
Tantôt à ce mouton qui gagne la forêt,
Tantôt à cet agneau qui demeure derrière,
Puis à sa brebis la plus chère;
Et, tandis qu'il est d'un côté,
Un loup prend un mouton qu'il emporte bien vite;
Le berger court; l'agneau qu'il quitte
Par une louve est emporté.
Guillot tout haletant s'arrête,
S'arrache les cheveux, ne sait plus où courir,
Et, de son poing frappant sa tête,
Il demande au ciel de mourir.
« Voilà bien ma fidèle image!
S'écria le monarque; et les pauvres bergers,

(1) Taxe, contribution qu'on est forcé de payer au gouvernement.

(2) Pour *ma peine est inutile*, inversion.

(3) Terrain couvert d'une jolie fleur appelée bruyère.

Comme nous autres rois, entourés de dangers,
N'ont pas un plus doux esclavage;
Cela console un peu. » Comme il disait ces mots,
Il découvre en un pré le plus beau des troupeaux,
Des moutons gras, nombreux, pouvant marcher à peine,
Tant leur riche toison[1] les gêne;
Des béliers[2] grands et fiers, tous en ordre paissants;
Des brebis fléchissant sous le poids de la laine,
Et de qui la mamelle pleine
Fait accourir de loin les agneaux bondissants.
Leur berger, mollement étendu sous un hêtre,
Faisait des vers pour son Iris[3],
Les chantait doucement aux échos attendris,
Et puis répétait l'air sur son hautbois champêtre.
Le roi tout étonné disait : « Ce beau troupeau
Sera bientôt détruit; les loups ne craignent guère
Les pasteurs amoureux qui chantent leur bergère.
On les écarte mal avec un chalumeau[4].
Ah! comme je rirais!... » Dans l'instant le loup passe,
Comme pour lui faire plaisir;
Mais à peine il paraît que, prompt à le saisir,
Un chien s'élance et le terrasse.
Au bruit qu'ils font en combattant,
Deux moutons effrayés s'écartent dans la plaine;
Un autre chien part, les ramène,

(1) Leur laine épaisse et bien fournie.

(2) Mâles des brebis.

(3) Nom de bergère.

(4) *Chalumeau* se dit en poésie de tous les instruments champêtres dans lesquels on souffle, tels que hautbois, musette, etc.

Et pour rétablir l'ordre il suffit d'un instant.
Le berger voyait tout couché dessus l'herbette,
Et ne quittait pas sa musette.
Alors le roi presque en courroux
Lui dit : « Comment fais-tu? Les bois sont pleins de loups,
Tes moutons gras et beaux sont au nombre de mille,
Et, sans en être moins tranquille,
Dans cet heureux état toi seul tu les maintiens !
— Sire, dit le berger, la chose est fort facile ;
Tout mon secret consiste à choisir de bons chiens. »

FABLE IV.

Les deux Voyageurs.

Le compère Thomas et son ami Lubin
Allaient à pied tous deux à la ville prochaine.
Thomas trouve sur son chemin
Une bourse de louis pleine[1] ;
Il l'empoche aussitôt. Lubin, d'un air content,
Lui dit : « Pour nous la bonne aubaine[2] !

(1) *Pleine de louis,* inversion.

(2) Le droit d'aubaine était celui qui autorisait le roi ou le seigneur

— Non, répond Thomas froidement,
Pour nous n'est pas bien dit, *pour moi* c'est différent.»
Lubin ne souffle plus ; mais, en quittant la plaine,
Ils trouvent des voleurs cachés au bois voisin.
Thomas tremblant, et non sans cause,
Dit : « Nous sommes perdus ! — Non, lui répond Lubin,
Nous n'est pas le vrai mot ; mais *toi* c'est autre chose. »
Cela dit, il s'échappe à travers le taillis.
Immobile de peur, Thomas est bientôt pris ;
Il tire la bourse et la donne.

Qui ne songe qu'à soi quand sa fortune est bonne,
Dans le malheur n'a point d'amis.

d'un pays à hériter d'un étranger qui mourait sur ses terres sans avoir été naturalisé. Par suite, on a appelé *aubaine* tout avantage inespéré qui arrive à quelqu'un.



Liv. I. Fab. V

Typ. Lacrampe et comp.

FABLE V.

Les Serins et le Chardonneret.

Un amateur d'oiseaux avait, en grand secret,
Parmi les œufs d'une serine [1]
Glissé l'œuf d'un chardonneret [2].
La mère des serins, bien plus tendre que fine,
Ne s'en aperçut point, et couva comme sien
Cet œuf qui dans peu vint à bien.
Le petit étranger, sorti de sa coquille,
Des deux époux trompés reçoit les tendres soins,
Par eux traité ni plus ni moins
Que s'il était de la famille.
Couché dans le duvet, il dort le long du jour
A côté des serins dont il se croit le frère,
Reçoit la becquée à son tour,
Et repose la nuit sous l'aile de la mère.
Chaque oisillon [3] grandit, et, devenant oiseau,
D'un brillant plumage s'habille;

(1) Femelle du *serin*, oiseau chanteur dont le plumage est jaune. Il est originaire des îles Canaries.

(2) Oiseau chanteur de nos climats, dont le plumage est très brillant et varié de fauve, d'écarlate, de jaune et de blanc.

(3) Petit oiseau.

Le chardonneret seul ne devient point jonquille [1],
Et ne s'en croit pas moins des serins le plus beau.
Ses frères pensent tous de même :
Douce erreur, qui toujours fait voir l'objet qu'on aime
Ressemblant à nous trait pour trait !
Jaloux de son bonheur, un vieux chardonneret
Vient lui dire : « Il est temps enfin de vous connaître ;
Ceux pour qui vous avez de si doux sentiments
Ne sont point du tout vos parents ;
C'est d'un chardonneret que le sort vous fit naître.
Vous ne fûtes jamais serin : regardez-vous,
Vous avez le corps fauve et la tête écarlate,
Le bec… — Oui, dit l'oiseau, j'ai ce qu'il vous plaira,
Mais je n'ai point une âme ingrate,
Et mon cœur toujours chérira
Ceux qui soignèrent mon enfance.
Si mon plumage au leur ne ressemble pas bien,
J'en suis fâché ; mais leur cœur et le mien
Ont une grande ressemblance.
Vous prétendez prouver que je ne leur suis rien ;
Leurs soins me prouvent le contraire :
Rien n'est vrai comme ce qu'on sent.
Pour un oiseau reconnaissant,
Un bienfaiteur est plus qu'un père. »

(1) Couleur de jonquille, qui est une fleur jaune.

FABLE VI.

Le Chat et le Miroir.

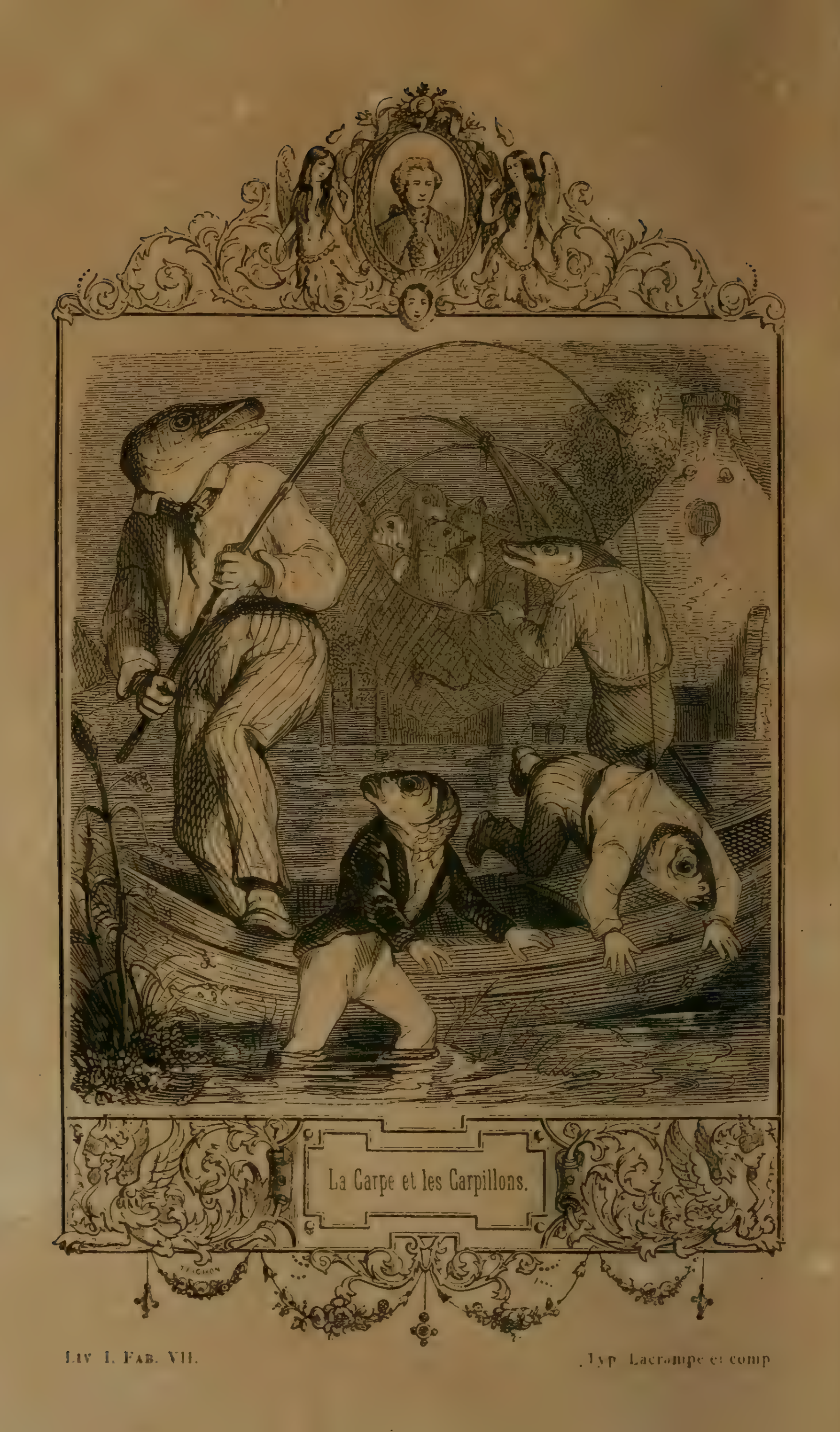
Philosophes[1] hardis, qui passez votre vie
A vouloir expliquer ce qu'on n'explique pas,
    Daignez écouter, je vous prie,
    Ce trait du plus sage des chats.

    Sur une table de toilette
    Ce chat aperçut un miroir;
Il y saute, regarde, et d'abord pense voir
    Un de ses frères qui le guette.
Notre chat veut le joindre, il se trouve arrêté.
Surpris, il juge alors la glace transparente,
    Et passe de l'autre côté,
Ne trouve rien, revient, et le chat se présente.
Il réfléchit un peu; de peur que l'animal,
    Tandis qu'il fait le tour, ne sorte,
Sur le haut du miroir il se met à cheval,
Deux pattes par ici, deux par-là; de la sorte
    Partout il pourra le saisir.

(1) Celui qui s'applique à l'étude des sciences et qui cherche à connaitre toutes les choses de ce monde par leurs causes et par leurs principes.

Alors, croyant bien le tenir,
Doucement vers la glace il incline la tête,
Aperçoit une oreille, et puis deux... A l'instant,
A droite, à gauche, il va jetant
Sa griffe qu'il tient toute prête ;
Mais il perd l'équilibre[1], il tombe et n'a rien pris.
Alors, sans davantage attendre,
Sans chercher plus longtemps ce qu'il ne peut comprendre,
Il laisse le miroir et retourne aux souris.
« Que m'importe, dit-il, de percer ce mystère ?
Une chose que notre esprit,
Après un long travail, n'entend ni ne saisit,
Ne nous est jamais nécessaire. »

(1) État d'une chose qui ne pèse pas plus d'un côté que de l'autre. Quand nous tombons, nous perdons l'équilibre, parce que le poids de notre corps se porte d'un seul côté. Le chat, à cheval sur le miroir, est en équilibre tant qu'il ne se penche pas plus d'un côté que de l'autre.



Liv I. Fab. VII.

Typ. Lacrampe et comp.

FABLE VII.

La Carpe et les Carpillons.

« Prenez garde, mes fils, côtoyez moins le bord,
Suivez le fond de la rivière ;
Craignez la ligne meurtrière [1]
Ou l'épervier [2] plus dangereux encor. »
C'est ainsi que parlait une carpe de Seine [3]
A de jeunes poissons qui l'écoutaient à peine.
C'était au mois d'avril ; les neiges, les glaçons,
Fondus par les zéphyrs [4], descendaient des montagnes ;
Le fleuve enflé par eux s'élève à gros bouillons,
Et déborde dans les campagnes.
« Ah ! ah ! criaient les carpillons,
Qu'en dis-tu, carpe radoteuse ?
Crains-tu pour nous les hameçons ?
Nous voilà citoyens de la mer orageuse ;

(1) Fil ou corde à laquelle est attaché un hameçon, petit crochet de fer, auquel on attache un ver ou tout autre appât, et qui sert à prendre les poissons.

(2) Espèce de filet à pêcher.

(3) Fleuve de France qui passe à Paris. Il prend sa source dans le département de la Côte-d'Or, et se jette dans la Manche au Havre-de-Grâce.

(4) Vents doux et tièdes qui soufflent au printemps.

Regarde : on ne voit plus que les eaux et le ciel ;
Les arbres sont cachés sous l'onde ;
Nous sommes les maîtres du monde ;
C'est le déluge universel.
— Ne croyez pas cela, répond la vieille mère ;
Pour que l'eau se retire, il ne faut qu'un instant :
Ne vous éloignez point, et, de peur d'accident,
Suivez, suivez toujours le fond de la rivière.
— Bah ! disent les poissons, tu répètes toujours
Mêmes discours.
Adieu, nous allons voir notre nouveau domaine. »
Parlant ainsi, nos étourdis
Sortent tous du lit de la Seine,
Et s'en vont dans les eaux qui couvrent le pays.
Qu'arriva-t-il ? les eaux se retirèrent,
Et les carpillons demeurèrent ;
Bientôt ils furent pris
Et frits.

Pourquoi quittaient-ils la rivière ?
Pourquoi ? Je le sais trop, hélas !
C'est qu'on se croit toujours plus sage que sa mère,
C'est qu'on veut sortir de sa sphère[1],
C'est que... c'est que... Je ne finirais pas.

(1) *Sphère* veut dire au figuré l'étendue de pouvoir, d'autorité, de connaissance, d'esprit, qui nous est accordée.

FABLE VIII.

Le Calife.

Autrefois dans Bagdad[1] le calife Almamon[2]
Fit bâtir un palais plus beau, plus magnifique
Que ne le fut jamais celui de Salomon[3].
Cent colonnes d'albâtre[4] en formaient le portique[5];
L'or, le jaspe[6], l'azur[7] décoraient le parvis[8];
Dans les appartements embellis de sculpture,
Sous les lambris de cèdre[9], on voyait réunis

(1) Bagdad, ville d'Asie située sur le Tigre, fondée par le calife Al-Mansour. C'était la capitale de l'empire des califes ou successeurs de Mahomet, qui régnèrent sur une partie de l'Asie et de l'Afrique.

(2) Ou Al-Mamoun, septième calife abasside, fils d'Haroun-al-Raschid, et célèbre par son amour pour les sciences et les lettres.

(3) Roi des Juifs, fils de David, qui fit bâtir le temple de Dieu à Jérusalem. L'Ecriture vante sa magnificence autant que sa sagesse.

(4) Espèce de marbre transparent; le plus beau vient d'Orient.

(5) Galerie couverte soutenue par des colonnes, qui forme souvent l'entrée des palais.

(6) Pierre précieuse, espèce d'agate.

(7) Azur ou cobalt minéral, dont on fait une belle couleur bleue.

(8) Pavé du portique.

(9) Le cèdre est un bois précieux et odorant. C'est une grande magnificence que d'en faire des lambris, c'est-à-dire d'en revêtir les murailles.

Et les trésors du luxe et ceux de la nature,
Les fleurs, les diamants, les parfums, la verdure,
Les myrtes odorants, les chefs-d'œuvre de l'art,
Et les fontaines jaillissantes
Roulant leurs ondes bondissantes
A côté du lit de brocard[1].
Près de ce beau palais, juste devant l'entrée,
Une étroite chaumière, antique et délabrée,
D'un pauvre tisserand[2] était l'humble réduit.
Là, content du petit produit
D'un grand travail, sans dette et sans soucis pénibles,
Le bon vieillard, libre, oublié,
Coulait des jours doux et paisibles,
Point envieux, point envié.
J'ai déjà dit que sa retraite
Masquait le devant du palais.
Le visir[3] veut d'abord, sans forme de procès,
Qu'on abatte la maisonnette;
Mais le calife veut que d'abord on l'achète.
Il fallut obéir : on va chez l'ouvrier,
On lui porte de l'or. « Non, gardez votre somme,
Répond doucement le pauvre homme;
Je n'ai besoin de rien avec mon atelier :
Et, quant à ma maison, je ne puis m'en défaire;
C'est là que je suis né, c'est là qu'est mort mon père,
Je prétends y mourir aussi.

(1) Etoffe brochée de soie, d'or ou d'argent.

(2) Ouvrier qui tisse la toile.

(3) Ministre des princes musulmans.

Le calife, s'il veut, peut me chasser d'ici,
Il peut détruire ma chaumière ;
Mais, s'il le fait, il me verra
Venir chaque matin sur la dernière pierre
M'asseoir et pleurer ma misère.
Je connais Almamon, son cœur en gémira. »
Cet insolent discours excita la colère
Du visir, qui voulait punir ce téméraire,
Et sur-le-champ raser sa chétive maison.
Mais le calife lui dit : « Non.
J'ordonne qu'à mes frais elle soit réparée ;
Ma gloire tient à sa durée :
Je veux que nos neveux, en la considérant,
Y trouvent de mon règne un monument auguste ;
En voyant le palais, ils diront : Il fut grand ;
En voyant la chaumière ils diront : Il fut juste[1]. »

(1) Ce récit n'est point une fable, mais une anecdote arrivée du temps de Florian au grand Frédéric, roi de Prusse. Andrieux a mis en vers cette même anecdote, sans déguiser les noms, sous le titre du *Meunier de Sans-Souci.*

FABLE IX.

La Mort.

La Mort, reine du monde, assembla certain jour,
Dans les enfers, toute sa cour.
Elle voulait choisir un bon premier ministre
Qui rendît ses États encor plus florissants.
Pour remplir cet emploi sinistre,
Du fond du noir Tartare[1] avancent à pas lents
La Fièvre, la Goutte et la Guerre.
C'étaient trois sujets excellents;
Tout l'enfer et toute la terre
Rendaient justice à leurs talents :
La Mort leur fit accueil. La Peste vint ensuite.
On ne pouvait nier qu'elle n'eût du mérite;
Nul n'osait lui rien disputer,
Lorsque d'un médecin arriva la visite,
Et l'on ne sut alors qui devait l'emporter;
La Mort même était en balance :
Mais les Vices étant venus,
Dès ce moment la Mort n'hésita plus;
Elle choisit l'Intempérance[2].

(1) Les enfers.

(2) Le contraire de la modération ou tempérance. Vice qui consiste à commettre des excès en toutes choses, dans le boire, dans le manger, etc., et par conséquent le plus nuisible à la santé.

FABLE X.

Les deux Jardiniers.

Deux frères, jardiniers, avaient pour héritage
Un jardin dont chacun cultivait la moitié;
Liés d'une étroite amitié,
Ensemble ils faisaient leur ménage.
L'un d'eux, appelé Jean, bel-esprit, beau parleur,
Se croyait un très grand docteur;
Et monsieur Jean passait sa vie
A lire l'almanach, à regarder le temps,
Et la girouette et les vents.
Bientôt, donnant l'essor à son rare génie[1],
Il voulut découvrir comment d'un pois tout seul
Des milliers de pois peuvent sortir si vite;
Pourquoi la graine du tilleul,
Qui produit un grand arbre, est pourtant plus petite
Que la fève, qui meurt à deux pieds du terrain;
Enfin par quel secret mystère
Cette fève, qu'on sème au hasard sur la terre,
Sait se retourner dans son sein,
Place en bas sa racine et pousse en haut sa tige.
Tandis qu'il rêve et qu'il s'afflige

(1) Donnant toute liberté à son grand esprit.

De ne point pénétrer ces importants secrets,
Il n'arrose point son marais;
Ses épinards et sa laitue
Sèchent sur pied ; le vent du nord lui tue
Ses figuiers qu'il ne couvre pas.
Point de fruits au marché, point d'argent dans la bourse,
Et le pauvre docteur, avec ses almanachs,
N'a que son frère pour ressource.
Celui-ci, dès le grand matin,
Travaillait en chantant quelque joyeux refrain,
Bêchait, arrosait tout, du pêcher à l'oseille.
Sur ce qu'il ignorait sans vouloir discourir,
Il semait bonnement pour pouvoir recueillir.
Aussi dans son terrain tout venait à merveille;
Il avait des écus, des fruits et du plaisir.
Ce fut lui qui nourrit son frère ;
Et quand monsieur Jean tout surpris
S'en vint lui demander comment il savait faire :
«Mon ami lui dit-il, voilà tout le mystère :
Je travaille et tu réfléchis;
Lequel rapporte davantage?
Tu te tourmentes, je jouis;
Qui de nous deux est le plus sage?»

FABLE XI.

Le Chien et le Chat.

Un chien vendu par son maître
Brisa sa chaîne et revint
Au logis qui le vit naître.
Jugez de ce qu'il devint,
Lorsque, pour prix de son zèle,
Il fut de cette maison
Reconduit par le bâton
Vers sa demeure nouvelle.
Un vieux chat, son compagnon,
Voyant sa surprise extrême,
En passant lui dit ce mot :
« Tu croyais donc, pauvre sot,
Que c'est pour nous qu'on nous aime ! »

FABLE XII.

Le Vacher et le Garde-Chasse.

Colin gardait un jour les vaches de son père :
Colin n'avait pas de bergère,
Et s'ennuyait tout seul. Le garde sort du bois :
« Depuis l'aube[1], dit-il, je cours dans cette plaine
Après un vieux chevreuil que j'ai manqué deux fois,
Et qui m'a mis tout hors d'haleine.
— Il vient de passer par là-bas,
Lui répondit Colin ; mais si vous êtes las,
Reposez-vous, gardez mes vaches à ma place,
Et j'irai faire votre chasse ;
Je réponds du chevreuil. — Ma foi ! je le veux bien :
Tiens, voilà mon fusil, prends avec toi mon chien,
Va le tuer. » Colin s'apprête,
S'arme, appelle Sultan. Sultan, quoique à regret,
Court avec lui vers la forêt.
Le chien bat les buissons, il va, vient, sent, arrête,
Et voilà le chevreuil… Colin, impatient,
Tire aussitôt, manque la bête,
Et blesse le pauvre Sultan.

(1) Le point du jour.

A la suite du chien qui crie,
Colin revient à la prairie.
Il trouve le garde ronflant ;
De vaches point ; elles étaient volées.
Le malheureux Colin, s'arrachant les cheveux,
Parcourt en gémissant les monts et les vallées.
Il ne voit rien. Le soir, sans vaches, tout honteux,
Colin retourne chez son père,
Et lui conte en tremblant l'affaire.
Celui-ci, saisissant un bâton de cormier[1],
Corrige son cher fils de ses folles idées,
Puis lui dit : « Chacun son métier,
Les vaches seront bien gardées. »

FABLE XIII.

La Coquette et l'Abeille.

Chloé, jeune et jolie, et surtout fort coquette,
Tous les matins, en se levant,
Se mettait au travail, j'entends à sa toilette,
Et là, souriant, minaudant,
Elle disait à son cher confident[2]

(1) Espèce de sorbier dont le bois est très dur.

(2) Son miroir.

Les peines, les plaisirs, les projets de son âme
Une abeille étourdie arrive en bourdonnant.
« Au secours! au secours! crie aussitôt la dame :
Venez, Lise, Marton, accourez promptement;
Chassez ce monstre ailé. » Le monstre insolemment
    Aux lèvres de Chloé se pose.
Chloé s'évanouit, et Marton en fureur
    Saisit l'abeille, et se dispose
A l'écraser. « Hélas! lui dit avec douceur
L'insecte malheureux, pardonnez mon erreur;
La bouche de Chloé me semblait une rose,
Et j'ai cru... » Ce seul mot à Chloé rend ses sens.
« Faisons grâce, dit-elle, à son aveu sincère :
    D'ailleurs sa piqûre est légère;
Depuis qu'elle te parle à peine je la sens. »
Que ne fait-on passer avec un peu d'encens?

FABLE XIV.

L'Éléphant blanc.

Dans certain pays de l'Asie
On révère les éléphants,
    Surtout les blancs.
Un palais est leur écurie,
On les sert dans des vases d'or;

Tout homme à leur aspect s'incline vers la terre,
Et les peuples se font la guerre
Pour s'enlever ce beau trésor.
Un de ces éléphants, grand penseur, bonne tête,
Voulut savoir un jour, d'un de ses conducteurs,
Ce qui lui valait tant d'honneurs,
Puisqu'au fond, comme un autre, il n'était qu'une bête.
« Ah! répond le cornac[1], c'est trop d'humilité;
L'on connaît votre dignité,
Et toute l'Inde sait qu'au sortir de la vie
Les âmes des héros qu'a chéris la patrie
S'en vont habiter quelque temps
Dans le corps des éléphants blancs.
Nos talapoins[2] l'ont dit, ainsi la chose est sûre.
— Quoi! vous nous croyez des héros?
— Sans doute. — Et sans cela nous serions en repos,
Jouissant dans les bois des biens de la nature?
— Oui, seigneur. — Mon ami, laisse-moi donc partir,
Car on t'a trompé, je t'assure;
Et si tu veux y réfléchir,
Tu verras bientôt l'imposture :
Nous sommes fiers et caressants;
Modérés, quoique tout-puissants;
On ne nous voit point faire injure
A plus faible que nous; l'amour dans notre cœur
Reçoit les lois de la pudeur;
Malgré la faveur où nous sommes,

(1) Nom qu'on donne au conducteur de l'éléphant.
(2) Prêtres de l'Inde.

Les honneurs n'ont jamais altéré nos vertus :
Quelles preuves faut-il de plus ?
Comment nous croyez-vous des hommes ? »

FABLE XV.

Le Lierre et le Thym.

« Que je te plains, petite plante !
Disait un jour le lierre au thym :
Toujours ramper, c'est ton destin ;
Ta tige chétive et tremblante
Sort à peine de terre, et la mienne dans l'air,
Unie au chêne altier que chérit Jupiter[1],
S'élance avec lui dans la nue.
—Il est vrai, dit le thym, ta hauteur m'est connue ;
Je ne puis sur ce point disputer avec toi :
Mais je me soutiens par moi-même ;
Et sans cet arbre, appui de ta faiblesse extrême,
Tu ramperais plus bas que moi. »

(1) Fils de Saturne et de Rhée, le maître des dieux de la Fable. Le chêne lui était consacré.



Le Chat et la Lunette.

Liv. I. Fab. XVI.

Typ. Lacrampe et comp.

Traducteurs, éditeurs, faiseurs de commentaires,
Qui nous parlez toujours de grec ou de latin
Dans vos discours préliminaires,
Retenez ce que dit le thym.

FABLE XVI.

Le Chat et la Lunette.

Un chat sauvage et grand chasseur
S'établit pour faire bombance,
Dans le parc d'un jeune seigneur
Où lapins et perdrix étaient en abondance.
Là, ce nouveau Nembrod[1], la nuit comme le jour,
A la course, à l'affût[2] également habile,
Poursuivait, attendait, immolait tour à tour
Et quadrupède[3] et volatile[4].

(1) Fils de Chul et petit-fils de Cham, auquel l'Écriture attribue la fondation de Babylone et de Ninive. Il s'adonna à la chasse, et son nom est devenu proverbial pour signifier un grand chasseur.

(2) Manière de chasser qui consiste à se mettre en embuscade, un peu avant ou après le coucher du soleil, pour guetter le gibier à la sortie ou à la rentrée du bois.

(3) Animaux à quatre pieds.

(4) Animaux qui volent.

Les gardes épiaient l'insolent braconnier[1] ;
Mais, dans le fort du bois, caché près d'un terrier,
Le drôle trompait leur adresse.
Cependant il craignait d'être pris à la fin,
Et se plaignait que la vieillesse
Lui rendît l'œil moins sûr, moins fin.
Ce penser lui causait souvent de la tristesse,
Lorsqu'un jour il rencontre un petit tuyau noir
Garni par ses deux bouts de deux glaces bien nettes :
C'était une de ces lunettes
Faites pour l'Opéra, que, par hasard, un soir,
Le maître avait perdue en ce lieu solitaire.
Le chat d'abord la considère,
La touche de sa griffe, et de l'extrémité
La fait à petits coups rouler sur le côté,
Court après, s'en saisit, l'agite, la remue,
Étonné que rien n'en sortît.
Il s'avise à la fin d'appliquer à sa vue
Le verre d'un des bouts ; c'était le plus petit.
Alors il aperçoit sous la verte coudrette[2]
Un lapin que ses yeux tout seuls ne voyaient pas.
« Ah ! quel trésor ! » dit-il en serrant sa lunette,
Et courant au lapin qu'il croit à quatre pas.
Mais il entend du bruit, il reprend sa machine,
S'en sert par l'autre bout, et voit dans le lointain
Le garde qui vers lui chemine.

(1) Celui qui chasse sans permission sur des terres qui ne lui appartiennent pas, en dépit des gardes-chasse qui sont là pour l'en empêcher.

(2) Lieu planté de coudriers ou noisetiers sauvages.

Pressé par la peur, par la faim,
Il reste un moment incertain,
Hésite, réfléchit, puis de nouveau regarde ;
Mais toujours le gros bout lui montre loin le garde,
Et le petit tout près lui fait voir le lapin.
Croyant avoir le temps, il va manger la bête ;
Le garde est à vingt pas qui vous l'ajuste au front,
Lui met deux balles dans la tête,
Et de sa peau fait un manchon.

Chacun de nous a sa lunette
Qu'il retourne suivant l'objet :
On voit là-bas ce qui déplaît ;
On voit ici ce qu'on souhaite.

FABLE XVII.

Le jeune Homme et le Vieillard[1].

« De grâce, apprenez-moi comment on fait fortune,
Demandait à son père un jeune ambitieux.
— Il est, dit le vieillard, un chemin glorieux ;
C'est de se rendre utile à la cause commune,
De prodiguer ses jours, ses veilles, ses talents,
        Au service de la patrie.
        — Oh ! trop pénible est cette vie,
        Je veux des moyens moins brillants.
— Il en est de plus sûrs, l'intrigue. — Elle est trop vile ;
Sans vice et sans travail je voudrais m'enrichir.
        — Eh bien ! sois un simple imbécile ;
        J'en ai vu beaucoup réussir. »

(1) Ceci n'est point une fable, mais seulement un conte épigrammatique dont il ne faut point prendre au pied de la lettre la morale ironique.



Liv. I. Fab. XVIII.

Typ. Lacrampe et comp.

FABLE XVIII.

La Taupe[1] *et les Lapins.*

Chacun de nous souvent connaît bien ses défauts ;
En convenir, c'est autre chose :
On aime mieux souffrir de véritables maux,
Que d'avouer qu'ils en sont cause.
Je me souviens à ce sujet
D'avoir été témoin d'un fait
Fort étonnant et difficile à croire ;
Mais je l'ai vu, voici l'histoire :
Près d'un bois, le soir, à l'écart,
Dans une superbe prairie,
Des lapins s'amusaient, sur l'herbette fleurie,
A jouer au colin-maillard.
Des lapins ! direz-vous, la chose est impossible.
Rien n'est plus vrai, pourtant ; une feuille flexible
Sur les yeux de l'un d'eux en bandeau s'appliquait
Et puis sous le cou se nouait.
Un instant en faisait l'affaire.

(1) Petit animal tout noir, à quatre pieds, qui vit la plupart du temps sous terre, et dont les yeux sont si petits qu'on l'a crue longtemps aveugle.

Celui que ce ruban privait de la lumière
Se plaçait au milieu ; les autres à l'entour
Sautaient, dansaient, faisaient merveilles,
S'éloignaient, venaient tour à tour
Tirer sa queue ou ses oreilles.
Le pauvre aveugle alors se retournant soudain,
Sans craindre pot au noir[1], jette au hasard la patte ;
Mais la troupe échappe à la hâte ;
Il ne prend que du vent ; il se tourmente en vain,
Il y sera jusqu'à demain.
Une taupe assez étourdie,
Qui sous terre entendit le bruit,
Sort aussitôt de son réduit,
Et se mêle dans la partie.
Vous jugez que, n'y voyant pas,
Elle fut prise au premier pas.
« Messieurs, dit un lapin, ce serait conscience,
Et la justice veut qu'à notre pauvre sœur
Nous fassions un peu de faveur ;
Elle est sans yeux et sans défense :
Ainsi je suis d'avis... — Non, répond avec feu
La taupe, je suis prise, et prise de bon jeu ;
Mettez-moi le bandeau. — Très volontiers, ma chère,
Le voici ; mais je crois qu'il n'est pas nécessaire
Que nous serrions le nœud bien fort.
— Pardonnez-moi, monsieur, reprit-elle en colère ;
Serrez bien, car j'y vois... Serrez, j'y vois encor. »

(1) On crie à quelqu'un qui n'y voit pas : *Gare le pot au noir !* pour l'avertir de ne pas se heurter.

FABLE XIX.

Le Rossignol et le Prince.

Un jeune prince, avec son gouverneur.
Se promenait dans un bocage,
Et s'ennuyait, suivant l'usage :
C'est le profit de la grandeur.
Un rossignol chantait sous le feuillage ;
Le prince l'aperçoit, et le trouve charmant ;
Et, comme il était prince, il veut dans le moment
L'attraper et le mettre en cage ;
Mais pour le prendre il fait du bruit,
Et l'oiseau fuit.
« Pourquoi donc, dit alors son altesse en colère,
Le plus aimable des oiseaux
Se tient-il dans les bois farouche et solitaire,
Tandis que mon palais est rempli de moineaux?
— C'est, lui dit le mentor[1], afin de vous instruire
De ce qu'un jour vous devez éprouver :
Les sots savent tous se produire ;
Le mérite se cache, il faut l'aller trouver. »

(1) Le gouverneur. Mentor était le gouverneur du jeune Télémaque.

FABLE XX.

L'Aveugle et le Paralytique.

Aidons-nous mutuellement ;
La charge des malheurs en sera plus légère ;
Le bien que l'on fait à son frère
Pour le mal que l'on souffre est un soulagement.
Confucius[1] l'a dit ; suivons tous sa doctrine :
Pour la persuader aux peuples de la Chine,
Il leur contait le trait suivant :

Dans une ville de l'Asie
Il existait deux malheureux,
L'un perclus[2], l'autre aveugle, et pauvres tous les deux.
Ils demandaient au ciel de terminer leur vie ;
Mais leurs cris étaient superflus,
Ils ne pouvaient mourir. Notre paralytique,
Couché sur un grabat dans la place publique,
Souffrait sans être plaint ; il en souffrait bien plus.
L'aveugle, à qui tout pouvait nuire,
Était sans guide, sans soutien,

(1) Célèbre philosophe chinois, honoré pour la pureté de sa morale. Il naquit 551 ans avant J.-C.

(2) Privé de l'usage de ses membres.

Sans avoir même un pauvre chien
Pour l'aimer et pour le conduire.
Un certain jour, il arriva
Que l'aveugle, à tâtons, au détour d'une rue,
Près du malade se trouva ;
Il entendit ses cris, son âme en fut émue.
Il n'est tel que les malheureux
Pour se plaindre les uns les autres.
« J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres ;
Unissons-les, mon frère, ils seront moins affreux.
— Hélas ! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,
Que je ne puis faire un seul pas ;
Vous-même, vous n'y voyez pas :
A quoi nous servirait d'unir notre misère ?
— A quoi ? répond l'aveugle ; écoutez : à nous deux
Nous possédons le bien à chacun nécessaire ;
J'ai des jambes et vous des yeux ;
Moi, je vais vous porter ; vous, vous serez mon guide ;
Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés ;
Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez.
Ainsi, sans que jamais notre amitié décide
Qui de nous deux remplit le plus utile emploi,
Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi. »

FABLE XXI.

Pandore [1].

Quand Pandore eut reçu la vie,
Chaque dieu de ses dons s'empressa de l'orner.
Vénus, malgré sa jalousie,
Détacha sa ceinture et vint la lui donner.
Jupiter, admirant cette jeune merveille,
Craignait pour les humains ses attraits enchanteurs.
Vénus rit de sa crainte, et lui dit à l'oreille :
« Elle blessera bien des cœurs ;
Mais j'ai caché dans ma ceinture
Les Caprices, pour affaiblir
Le mal que fera sa blessure,
Et les Faveurs pour en guérir. »

(1) La première femme, selon la Fable, formée par Vulcain du limon de la terre, et douée par tous les dieux, qui voulaient la donner en mariage au Titan Prométhée, pour le punir d'avoir créé l'homme. Pandore était chargée d'une boite mystérieuse qu'elle devait remettre à son époux. Prométhée, se défiant des dieux, refusa leurs présents; mais son frère, Epiméthée, épousa Pandore et ouvrit la boite, d'où s'échappèrent tous les maux qui ont désolé la terre; l'espérance seule resta au fond.

FABLE XXII.

L'Enfant et le Dattier.

Non loin des rochers de l'Atlas [1],
Au milieu des déserts où cent tribus errantes
Promènent au hasard leurs chameaux et leurs tentes,
Un jour certain enfant précipitait ses pas.
C'était le jeune fils de quelque musulmane [2]
Qui s'en allait en caravane [3].
Quand sa mère dormait, il courait le pays.
Dans un ravin profond, loin de l'aride plaine,
Notre enfant trouve une fontaine,
Auprès un beau dattier [4] tout couvert de ses fruits.
« Oh ! quel bonheur ! dit-il, ces dattes, cette eau claire
M'appartiennent ; sans moi, dans ce lieu solitaire,
Ces trésors cachés, inconnus,
Demeuraient à jamais perdus.
Je les ai découverts, ils sont ma récompense. »

(1) Chaîne de hautes montagnes d'Afrique, qui s'étend depuis le désert de Barca jusqu'à la côte occidentale de l'empire de Maroc, et depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à Bone, dans la régence d'Alger.

(2) Qui professe la religion de Mahomet.

(3) Dans les pays où il faut traverser des déserts et des lieux dangereux où l'on ne trouve aucune espèce de ressource, on se réunit pour voyager en grande troupe ou convoi appelé *caravane*.

(4) Ou palmier, arbre dont le fruit, appelé datte, est délicieux.

Parlant ainsi, l'enfant vers le dattier s'élance,
Et jusqu'à son sommet tâche de se hisser.
L'entreprise était périlleuse ;
L'écorce, tantôt nue et tantôt raboteuse,
Lui déchirait les mains ou les faisait glisser.
Deux fois il retomba ; mais d'une ardeur nouvelle
Il recommence de plus belle,
Et parvient enfin, haletant,
A ces fruits qu'il désirait tant.
Il se jette alors sur les dattes,
Se tenant d'une main, de l'autre fourrageant
Et mangeant,
Sans choisir les plus délicates.
Tout à coup voilà notre enfant
Qui réfléchit et qui descend.
Il court chercher sa bonne mère,
Prend avec lui son jeune frère,
Les conduit au dattier. Le cadet incliné,
S'appuyant au tronc qu'il embrasse,
Présente son dos à l'aîné ;
L'autre y monte, et, de cette place,
Libre de ses deux bras, sans effort, sans danger,
Cueille et jette les fruits ; la mère les ramasse,
Puis sur un linge blanc prend soin de les ranger.
La récolte achevée et la nappe étant mise,
Les deux frères tranquillement,
Souriant à leur mère au milieu d'eux assise,
Viennent au bord de l'eau faire un repas charmant.

De la société ceci nous peint l'image.

Je ne connais de biens que ceux que l'on partage.
Cœurs dignes de sentir le prix de l'amitié,
Retenez cet ancien adage :
« Le tout ne vaut pas la moitié. »

FIN DU LIVRE PREMIER.



Liv II. Fab VI

Typ Lacrampe et comp

LIVRE DEUXIÈME.

FABLE I.

La Mère, l'Enfant et les Sarigues [1].

A MADAME DE LA BRICHE.

Vous de qui les attraits, la modeste douceur,
Savent tout obtenir et n'osent rien prétendre,
Vous que l'on ne peut voir sans devenir plus tendre,
Et qu'on ne peut aimer sans devenir meilleur,
Je vous respecte trop pour parler de vos charmes,
De vos talents, de votre esprit...
Vous aviez déjà peur ; bannissez vos alarmes :
C'est de vos vertus qu'il s'agit.
Je veux peindre en mes vers des mères le modèle ;
La sarigue, animal peu connu parmi nous,
Mais dont les soins touchants et doux

(1) Espèce de renard du Pérou. (Buffon.)

Dont la tendresse maternelle
Seront de quelque prix pour vous.
Le fond du conte est véritable ;
Buffon [1] m'en est garant : qui pourrait en douter?
D'ailleurs, tout dans ce genre a droit d'être croyable,
Lorsque c'est devant vous qu'on peut le raconter.

« Maman, disait un jour à la plus tendre mère
Un enfant péruvien [2] sur ses genoux assis,
Quel est cet animal qui, dans cette bruyère,
Se promène avec ses petits?
Il ressemble au renard. — Mon fils, répondit-elle,
Du sarigue c'est la femelle ;
Nulle mère pour ses enfants
N'eut jamais plus d'amour, plus de soins vigilants.
La nature a voulu seconder sa tendresse,
Et lui fit près de l'estomac
Une poche profonde, une espèce de sac,
Où ses petits, quand un danger les presse,
Vont mettre à couvert leur faiblesse.
Fais du bruit, tu verras ce qu'ils vont devenir. »
L'enfant frappe des mains ; la sarigue attentive
Se dresse, et d'une voix plaintive
Jette un cri ; les petits aussitôt d'accourir,
Et de s'élancer vers la mère,
En cherchant dans son sein leur retraite ordinaire.
La poche s'ouvre, les petits

(1) G. L. Leclerc, comte de Buffon, né à Montbard en Bourgogne, en 1707, auteur d'une Histoire naturelle qui l'a placé au premier rang des écrivains et des savants.

(2) Habitant du Pérou, contrée de l'Amérique méridionale.

En un moment y sont blottis,
Ils disparaissent tous; la mère avec vitesse
S'enfuit, emportant sa richesse.
La Péruvienne alors dit à l'enfant surpris :
« Si jamais le sort t'est contraire,
Souviens-toi du sarigue, imite-le, mon fils :
L'asile le plus sûr est le sein d'une mère. »

FABLE II.

Le vieux Arbre et le Jardinier.

Un jardinier, dans son jardin,
Avait un vieux arbre stérile;
C'était un grand poirier qui jadis fut fertile ;
Mais il avait vieilli : tel est notre destin.
Le jardinier ingrat veut l'abattre un matin;
Le voilà qui prend sa cognée [1].
Au premier coup, l'arbre lui dit :
« Respecte mon grand âge, et souviens-toi du fruit
Que je t'ai donné chaque année.
La mort va me saisir, je n'ai plus qu'un instant;
N'assassine pas un mourant
Qui fut ton bienfaiteur. — Je te coupe avec peine,
Répond le jardinier ; mais j'ai besoin de bois. »

(1) Hache à fendre le bois.

Alors, gazouillant à la fois,
De rossignols une centaine
S'écrie : « Épargne-le, nous n'avons plus que lui.
Lorsque ta femme vient s'asseoir sous son ombrage,
Nous la réjouissons par notre doux ramage ;
Elle est seule souvent ; nous charmons son ennui. »
Le jardinier les chasse et rit de leur requête [1] ;
Il frappe un second coup. D'abeilles un essaim
Sort aussitôt du tronc, en lui disant : « Arrête,
Écoute-nous, homme inhumain ;
Si tu nous laisses cet asile,
Chaque jour nous te donnerons
Un miel délicieux dont tu peux à la ville
Porter et vendre les rayons [2] ;
Cela te touche-t-il ? — J'en pleure de tendresse,
Répond l'avare jardinier.
Eh ! que ne dois-je pas à ce pauvre poirier
Qui m'a nourri dans sa jeunesse ?
Ma femme quelquefois vient ouïr [3] ces oiseaux ;
C'en est assez pour moi ; qu'ils chantent en repos.
Et vous, qui daignerez augmenter mon aisance,
Je veux pour vous de fleurs semer tout ce canton. »
Cela dit, il s'en va, sûr de sa récompense,
Et laisse vivre le vieux tronc.
Comptez sur la reconnaissance
Quand l'intérêt vous en répond.

(1) Demande, pétition.

(2) On appelle rayons ou gâteaux les compartiments des cellules de cire qui contiennent le miel.

(3) Entendre.

FABLE III.

La Brebis et le Chien.

La brebis et le chien, de tous les temps amis,
Se racontaient un jour leur vie infortunée.
« Ah ! disait la brebis, je pleure et je frémis
Quand je songe aux malheurs de notre destinée.
Toi, l'esclave de l'homme, adorant des ingrats,
    Toujours soumis, tendre et fidèle,
    Tu reçois, pour prix de ton zèle,
    Des coups et souvent le trépas.
    Moi qui tous les ans les habille,
Qui leur donne du lait et qui fume leurs champs,
Je vois chaque matin quelqu'un de ma famille
    Assassiné par ces méchants.
Leurs confrères les loups dévorent ce qui reste.
    Victimes de ces inhumains,
Travailler pour eux seuls et mourir par leurs mains,
    Voilà notre destin funeste !
— Il est vrai, dit le chien ; mais crois-tu plus heureux
    Les auteurs de notre misère ?
    Va, ma sœur, il vaut encor mieux
    Souffrir le mal que de le faire. »

FABLE IV.

Le Bonhomme et le Trésor.

Un bonhomme de mes parents,
Que j'ai connu dans mon jeune âge,
Se faisait adorer de tout son voisinage;
Consulté, vénéré des petits et des grands,
Il vivait dans sa terre en véritable sage.
Il n'avait pas beaucoup d'écus,
Mais cependant assez pour vivre dans l'aisance;
En revanche, force vertus,
Du sens, de l'esprit par-dessus,
Et cette aménité [1] que donne l'innocence.
Quand un pauvre venait le voir,
S'il avait de l'argent, il donnait des pistoles [2];
Et s'il n'en avait point, du moins par ses paroles
Il lui rendait un peu de courage et d'espoir.
Il raccommodait les familles,
Corrigeait doucement les jeunes étourdis,
Riait avec les jeunes filles,
Et leur trouvait de bons maris.
Indulgent aux défauts des autres,

(1) Humeur douce et aimable.

(2) Pièces d'or qui valaient dix francs.

Il répétait souvent : « N'avons-nous pas les nôtres?
Ceux-ci sont nés boiteux, ceux-là sont nés bossus,
L'un un peu moins, l'autre un peu plus.
La nature de cent manières
Voulut nous affliger : marchons ensemble en paix ;
Le chemin est assez mauvais
Sans nous jeter encor des pierres. »
Or, il arriva certain jour
Que notre bon vieillard trouva dans une tour
Un trésor caché sous la terre.
D'abord il n'y voit qu'un moyen
De pouvoir faire plus de bien ;
Il le prend, l'emporte et le serre.
Puis, en réfléchissant, le voilà qui se dit :
« Cet or que j'ai trouvé ferait plus de profit
Si j'en augmentais mon domaine[1] ;
J'aurais plus de vassaux[2], je serais plus puissant.
Je peux mieux faire encor : dans la ville prochaine
Achetons une charge, et soyons président.
Président! cela vaut la peine.
Je n'ai pas fait mon droit ; mais avec mon argent,
On m'en dispensera, puisque cela s'achète. »
Tandis qu'il rêve et qu'il projette,
Sa servante vient l'avertir
Que les jeunes gens du village
Dans la cour du château sont à se divertir.

(1) Ma propriété.

(2) Autrefois un domaine se composait de plusieurs terres ou fiefs sur lesquels le seigneur avait droit de juridiction; tous ceux qui vivaient sur ce domaine étaient ses vassaux.

Le dimanche, c'était l'usage.
Le seigneur se plaisait à danser avec eux.
« Oh! ma foi ! répond-il, j'ai bien d'autres affaires;
Que l'on danse sans moi. » L'esprit plein de chimères,
Il s'enferme tout seul pour se tourmenter mieux.
Ensuite il va joindre à sa somme
Un petit sac d'argent, reste du mois dernier.
Dans l'instant arrive un pauvre homme
Qui, tout en pleurs, vient le prier
De vouloir lui prêter vingt écus pour sa taille[1] :
« Le collecteur[2], dit-il, va me mettre en prison,
Et n'a laissé dans ma maison
Que six enfants sur de la paille. »
Notre nouveau Crésus[3] lui répond durement
Qu'il n'est point en argent comptant.
Le pauvre malheureux le regarde, soupire,
Et s'en retourne sans mot dire.
Mais il n'était pas loin que notre bon seigneur
Retrouve tout à coup son cœur;
Il court au paysan, l'embrasse,
De cent écus lui fait le don,
Et lui demande encor pardon.
Ensuite il fait crier que sur la grande place
Le village assemblé se rende dans l'instant.
On obéit; notre bonhomme
Arrive avec toute sa somme,

(1) Impôt, taxe.

(2) Percepteur des impositions.

(3) Roi de Lydie qui passait pour le prince le plus riche de son temps, et dont le nom est devenu proverbial pour dire un homme très riche.

En un seul monceau[1] la répand.
« Mes amis, leur dit-il, vous voyez cet argent :
Depuis qu'il m'appartient, je ne suis plus le même,
Mon âme est endurcie, et la voix du malheur
N'arrive plus jusqu'à mon cœur.
Mes enfants, sauvez-moi de ce péril extrême,
Prenez et partagez ce dangereux métal ;
Emportez votre part chacun dans votre asile :
Entre tous divisé, cet or peut être utile :
Réuni chez un seul, il ne fait que du mal. »

Soyons contents du nécessaire,
Sans jamais souhaiter de trésors superflus ;
Il faut les redouter autant que la misère ;
Comme elle ils chassent les vertus.

FABLE V.

Le Troupeau de Colas.

Dès la pointe du jour, sortant de son hameau,
Colas, jeune pasteur d'un assez beau troupeau,
Le conduisait au pâturage ;
Sur sa route il trouve un ruisseau

(1) Un seul tas.

Que, la nuit précédente, un effroyable orage
Avait rendu torrent; comment passer cette eau?
Chiens, brebis et berger, tout s'arrête au rivage.
En faisant un circuit[1] l'on eût gagné le pont;
C'était bien le plus sûr, mais c'était le plus long:
Colas veut abréger. D'abord il considère
    Qu'il peut franchir cette rivière;
    Et comme ses béliers sont forts,
    Il conclut que, sans grands efforts,
Le troupeau sautera. Cela dit, il s'élance;
Son chien saute après lui; béliers d'entrer en danse,
    A qui mieux mieux; courage, allons!
    Après les béliers les moutons;
Tout est en l'air, tout saute, et Colas les excite
    En s'applaudissant du moyen.
Les béliers, les moutons sautèrent assez bien:
    Mais les brebis vinrent ensuite,
Les agneaux, les vieillards, les faibles, les peureux,
    Les mutins, corps toujours nombreux,
Qui refusaient le saut ou sautaient de colère,
    Et, soit faiblesse, soit dépit,
    Se laissaient choir[2] dans la rivière.
Il s'en noya le quart; un autre quart s'enfuit,
    Et sous la dent du loup périt.
    Colas réduit à la misère,
S'aperçut, mais trop tard, que pour un bon pasteur
    Le plus court n'est pas le meilleur.

(1) Un détour.
(2) Tomber.

FABLE VI.

Le Bouvreuil et le Corbeau.

Un bouvreuil[1], un corbeau, chacun dans une cage,
Habitaient le même logis.
L'un enchantait par son ramage
La femme, le mari, les gens, tout le ménage;
L'autre les fatiguait sans cesse de ses cris :
Il demandait du pain, du rôti, du fromage,
Qu'on se pressait de lui porter,
Afin qu'il voulût bien se taire.
Le timide bouvreuil ne faisait que chanter,
Et ne demandait rien : aussi, pour l'ordinaire,
On l'oubliait ; le pauvre oiseau
Manquait souvent de grain et d'eau.
Ceux qui louaient le plus de son chant l'harmonie
N'auraient pas fait le moindre pas
Pour voir si l'auge était remplie.
Ils l'aimaient bien pourtant, mais ils n'y pensaient pas.
Un jour on le trouva mort de faim dans sa cage.
« Ah ! quel malheur, dit-on : las ! il chantait si bien !
De quoi donc est-il mort ? Certes c'est grand dommage. »
Le corbeau crie encore, et ne manque de rien.

(1) Petit oiseau qui a un chant doux et triste.

FABLE VII.

Le Singe qui montre la Lanterne magique.

Messieurs les beaux-esprits dont la prose et les vers [1]
Sont d'un style pompeux et toujours admirable,
Mais que l'on n'entend point, écoutez cette fable,
Et tâchez de devenir clairs.
Un homme qui montrait la lanterne magique
Avait un singe, dont les tours
Attiraient chez lui grand concours :
Jacqueau, c'était son nom, sur la corde élastique
Dansait et voltigeait au mieux,
Et puis sur un cordon, sans que rien le soutienne,
Le corps droit, fixe, d'aplomb,
Notre Jacqueau fait tout du long
L'exercice à la prussienne [2].
Un jour qu'au cabaret son maître était resté
(C'était, je pense, un jour de fête),
Notre singe en liberté
Veut faire un coup de sa tête ;

(1) Voyez plus loin la note 1 de la fable 20 du livre IV.

(2) Les Prussiens étaient alors regardés comme les meilleurs tacticiens ou les soldats les mieux dressés de l'Europe.

Il s'en va rassembler les divers animaux
Qu'il peut rencontrer dans la ville;
Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux,
Arrivent bientôt à la file.
« Entrez, entrez, messieurs, criait notre Jacqueau;
C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau
Vous charmera gratis, Oui, messieurs, à la porte
On ne prend point d'argent, je fais tout pour l'honneur. »
A ces mots chaque spectateur
Va se placer, et l'on apporte
La lanterne magique ; on ferme les volets,
Et par un discours fait exprès,
Jacqueau prépare l'auditoire.
Ce morceau vraiment oratoire
Fit bâiller; mais on applaudit.
Content de son succès, notre singe saisit
Un verre peint qu'il met dans sa lanterne.
Il sait comment on le gouverne,
Et crie, en le poussant : « Est-il rien de pareil?
Messieurs, vous voyez le soleil,
Ses rayons et toute sa gloire.
Voici présentement la lune; et puis l'histoire
D'Adam, d'Eve et des animaux...
Voyez, messieurs, comme ils sont beaux!
Voyez la naissance du monde;
Voyez... » Les spectateurs, dans une nuit profonde,
Écarquillaient leurs yeux et ne pouvaient rien voir;
L'appartement, le mur, tout était noir.
« Ma foi! disait un chat, de toutes les merveilles
Dont il étourdit nos oreilles,

Le fait est que je ne vois rien.
— Ni moi non plus, disait un chien.
— Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose,
Mais je ne sais pour quelle cause
Je ne distingue pas très bien. »
Pendant tous ces discours, le Cicéron[1] moderne
Parlait éloquemment, et ne se lassait point.
Il n'avait oublié qu'un point,
C'était d'éclairer sa lanterne.

FABLE VIII.

L'Enfant et le Miroir.

Un enfant élevé dans un pauvre village
Revint chez ses parents, et fut surpris d'y voir
Un miroir.
D'abord il aima son image;
Et puis, par un travers bien digne d'un enfant,
Et même d'un être plus grand,

(1) Le plus célèbre des orateurs romains, né à Arpinum, 106 ans avant J.-C. Son nom est devenu proverbial pour désigner un homme éloquent.

Il veut outrager ce qu'il aime,
Lui fait une grimace, et le miroir la rend.
Alors son dépit est extrême;
Il lui montre un poing menaçant,
Il se voit menacé de même.
Notre marmot fâché s'en vient, en frémissant,
Battre cette image insolente;
Il se fait mal aux mains. Sa colère en augmente;
Et furieux, au désespoir,
Le voilà, devant ce miroir,
Criant, pleurant, frappant la glace.
Sa mère, qui survient, le console, l'embrasse,
Tarit ses pleurs, et doucement lui dit :
« N'as-tu pas commencé par faire la grimace
A ce méchant enfant qui cause ton dépit?
— Oui. — Regarde à présent; tu souris, il sourit.
Tu tends vers lui les bras, il te les tend de même;
Tu n'es plus en colère, il ne se fâche plus :
De la société tu vois ici l'emblème;
Le bien, le mal nous sont rendus. »

FABLE IX.

Les deux Chats.

Deux chats, qui descendaient du fameux Rodilard[1],
Et dignes tous les deux de leur noble origine,
Différaient d'embonpoint : l'un était gras à lard,
C'était l'aîné ; sous son hermine
D'un chanoine il avait la mine,
Tant il était dodu, potelé, frais et beau ;
Le cadet n'avait que la peau
Collée à sa tranchante épine.
Cependant ce cadet, du matin jusqu'au soir,
De la cave à la gouttière
Trottait, courait, il fallait voir !
Sans en faire meilleure chère.
Enfin, un jour, au désespoir,
Il tint ce discours à son frère :
« Explique-moi par quel moyen,
Passant ta vie à ne rien faire,
Moi travaillant toujours, on te nourrit si bien,
Et moi si mal ?—La chose est claire,
Lui répondit l'aîné : tu cours tout le logis

(1) C'est-à-dire *ronge-lard*, nom de chat donné par La Fontaine au héros de plusieurs de ses fables.



LIV. II, FAB. IX

Typ. Lacrampe et comp.

Pour manger rarement quelque maigre souris...
—N'est-ce pas mon devoir?—D'accord, cela peut être;
Mais moi, je reste auprès du maître,
Je sais l'amuser par mes tours.
Admis à ses repas, sans qu'il me réprimande,
Je prends de bons morceaux, et puis je les demande
En faisant patte de velours;
Tandis que toi, pauvre imbécile,
Tu ne sais rien que le servir.
Va, le secret de réussir,
C'est d'être adroit, non d'être utile. »

FABLE X.

Le Cheval et le Poulain.

Un bon père cheval, veuf, et n'ayant qu'un fils,
L'élevait dans un pâturage
Où les eaux, les fleurs et l'ombrage
Présentaient à la fois tous les biens réunis.
Abusant pour jouir, comme on fait à cet âge,
Le poulain tous les jours se gorgeait de sainfoin,
Se vautrait [1] dans l'herbe fleurie,

(1) S'étendait, se roulait.

Galopait sans objet, se baignait sans envie,
Ou se reposait sans besoin.
Oisif et gras à lard, le jeune solitaire
S'ennuya, se lassa de ne manquer de rien.
Le dégoût vint bientôt ; il va trouver son père.
« Depuis long-temps, dit-il, je ne me sens pas bien ;
Cette herbe est malsaine et me tue ;
Ce trèfle est sans saveur, cette onde est corrompue ;
L'air qu'on respire ici m'attaque les poumons ;
Bref, je meurs si nous ne partons.
— Mon fils, répond le père, il s'agit de ta vie !
A l'instant même il faut partir. »
Sitôt dit, sitôt fait ; ils quittent leur patrie.
Le jeune voyageur bondissait de plaisir.
Le vieillard, moins joyeux, allait un train plus sage ;
Mais il guidait l'enfant, et le faisait gravir
Sur des monts escarpés, arides, sans herbage,
Où rien ne pouvait le nourrir.
Le soir vint, point de pâturage ;
On s'en passa. Le lendemain,
Comme l'on commençait à souffrir de la faim,
On prit du bout des dents une ronce sauvage.
On ne galopa plus le reste du voyage ;
A peine, après deux jours, allait-on même au pas.
Jugeant alors la leçon faite,
Le père va reprendre une route secrète
Que son fils ne connaissait pas,
Et le ramène à la prairie
Au milieu de la nuit. Dès que notre poulain
Retrouve un peu d'herbe fleurie,

Il se jette dessus : « Ah ! l'excellent festin !
La bonne herbe ! dit-il : comme elle est douce et tendre !
Mon père, il ne faut pas s'attend re
Que nous puissions rencontrer mieux ;
Fixons-nous pour jamais dans ces aimables lieux.
Quel pays peut valoir cet asile champêtre ? »
Comme il parlait ainsi, le jour vint à paraître ;
Le poulain reconnaît le pré qu'il a quitté ;
Il demeure confus. Le père avec bonté
Lui dit : « Mon cher enfant, retiens cette maxime :
Quiconque jouit trop est bientôt dégoûté ;
Il faut au bonheur du régime. »

FABLE XI.

Le Grillon.

Un pauvre petit grillon,
Caché dans l'herbe fleurie,
Regardait un papillon
Voltigeant dans la prairie.
L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs ;
L'azur, le pourpre et l'or éclataient sur ses ailes ;
Jeune, beau, petit-maître, il court de fleurs en fleurs,

Prenant et quittant les plus belles.
« Ah ! disait le grillon, que son sort et le mien
Sont différents ! Dame nature
Pour lui fit tout, et pour moi rien.
Je n'ai point de talent, encor moins de figure,
Nul ne prend garde à moi, l'on m'ignore ici-bas ;
Autant vaudrait n'exister pas. »
Comme il parlait, dans la prairie
Arrive une troupe d'enfants :
Aussitôt les voilà courants
Après ce papillon dont ils ont tous envie.
Chapeaux, mouchoirs, bonnets, servent à l'attraper.
L'insecte vainement cherche à leur échapper.
Il devient bientôt leur conquête.
L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps ;
Un troisième survint, et le prend par la tête.
Il ne fallait pas tant d'efforts
Pour déchirer la pauvre bête.
« Oh ! oh ! dit le grillon, je ne suis plus fâché ;
Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.
Combien je vais aimer ma retraite profonde !
Pour vivre heureux, vivons caché. »

FABLE XII.

Le Château de cartes.

Un bon mari, sa femme et deux jolis enfants,
Coulaient en paix leurs jours dans le simple ermitage
Où paisibles comme eux vécurent leurs parents.
Ces époux, partageant les doux soins du ménage,
Cultivaient leur jardin, recueillaient leurs moissons,
Et le soir, dans l'été, soupant sous le feuillage,
Dans l'hiver devant leurs tisons,
Ils prêchaient à leurs fils la vertu, la sagesse,
Leur parlaient du bonheur qu'ils procurent toujours;
Le père par un conte égayait ses discours,
La mère par une caresse.
L'aîné de ses enfants, né grave, studieux,
Lisait et méditait sans cesse;
Le cadet, vif, léger, mais plein de gentillesse,
Sautait, riait toujours, ne se plaisait qu'aux jeux.
Un soir, selon l'usage, à côté de leur père,
Assis près d'une table où s'appuyait la mère,
L'aîné lisait Rollin[1]; le cadet, peu soigneux

(1) Charles Rollin, né à Paris en 1661, célèbre par ses travaux dans l'instruction publique, auteur d'une Histoire ancienne et d'une Histoire romaine estimées.

D'apprendre les hauts faits des Romains ou des Parthes[1],
Employait tout son art, toutes ses facultés,
A joindre, à soutenir par les quatre côtés,
Un fragile château de cartes.
Il n'en respirait pas d'attention, de peur.
Tout à coup voici le lecteur
Qui s'interrompt : «Papa, dit-il, daigne m'instruire
Pourquoi certains guerriers sont nommés conquérants,
Et d'autres fondateurs d'empire :
Ces deux noms sont-ils différents? »
Le père méditait une réponse sage,
Lorsque son fils cadet, transporté de plaisir,
Après tant de travail, d'avoir pu parvenir
A placer son second étage,
S'écrie : « Il est fini ! » Son frère, murmurant,
Se fâche, et d'un seul coup détruit son long ouvrage ;
Et voilà le cadet pleurant.
« Mon fils, répond alors le père,
Le fondateur, c'est votre frère,
Et vous êtes le conquérant. »

(1) Peuples de l'antiquité. Les Parthes, dont l'empire comprenait à peu près toute la haute Asie, furent, après de longues guerres, conquis par les Romains, qui devinrent les maîtres de presque tout le monde alors connu.

FABLE XIII.

Le Phénix[1].

Le phénix, venant d'Arabie,
Dans nos bois parut un jour :
Grand bruit chez les oiseaux ; leur troupe réunie
Vole pour lui faire sa cour.
Chacun l'observe, l'examine :
Son plumage, sa voix, son chant mélodieux,
Tout est beauté, grâce divine,
Tout charme l'oreille et les yeux.
Pour la première fois on vit céder l'envie
Au besoin de louer et d'aimer son vainqueur.
Le rossignol disait : « Jamais tant de douceur
N'enchanta mon âme ravie.
Jamais, disait le paon, de plus belles couleurs
N'ont eu cet éclat que j'admire ;
Il éblouit mes yeux et toujours les attire. »
Les autres répétaient ces éloges flatteurs,
Vantaient le privilége unique
De ce roi des oiseaux, de cet enfant du ciel,
Qui, vieux, sur un bûcher de cèdre aromatique,

(1) Oiseau fabuleux auquel on attribuait les merveilles racontées dans cette Fable.

Se consume lui-même, et renaît immortel.
Pendant tous ces discours, la seule tourterelle,
Sans rien dire, fit un soupir.
Son époux, la poussant de l'aile,
Lui demande d'où peut venir
Sa rêverie et sa tristesse :
« De cet heureux oiseau désires-tu le sort ?
— Moi ! mon ami, je le plains fort ;
Il est le seul de son espèce. »

FABLE XIV.

La Pie et la Colombe.

Une colombe avait son nid[1]
Tout auprès du nid d'une pie ;
Cela s'appelle voir mauvaise compagnie ;
D'accord : mais de ce point pour l'heure il ne s'agit.
Au logis de la tourterelle
Ce n'était qu'amour et bonheur ;
Dans l'autre nid toujours querelle,
Œufs cassés, tapage et rumeur,
Lorsque par son époux la pie était battue,

Chez sa voisine elle venait,
Là jasait, criait, se plaignait,
Et faisait la longue revue
Des défauts de son cher époux :
« Il est fier, exigeant, dur, emporté, jaloux ;
De plus, je sais fort bien qu'il va voir des corneilles, »
Et cent autres choses pareilles
Qu'elle disait dans son courroux.
« Mais vous, répond la tourterelle,
Êtes-vous sans défauts ? — Non, j'en ai, lui dit-elle,
Je vous le confie entre nous :
En conduite, en propos je suis assez légère,
Coquette comme on l'est, parfois un peu colère,
Et me plaisant souvent à le faire enrager :
Mais qu'est-ce que cela ? — C'est beaucoup trop, ma chère ;
Commencez par vous corriger,
Votre humeur peut l'aigrir... — Qu'appelez-vous, ma mie ?
Interrompt aussitôt la pie :
Moi, de l'humeur ! Comment ! je vous conte mes maux,
Et vous m'injuriez ! je vous trouve plaisante.
Adieu, petite impertinente :
Mêlez-vous de vos tourtereaux.
Nous convenons de nos défauts,
Mais c'est pour que l'on nous démente. »

FABLE XV.

L'Éducation du Lion.

Enfin le roi lion venait d'avoir un fils ;
Partout dans ses états on se livrait en proie
Aux transports éclatants d'une bruyante joie :
    Les rois heureux ont tant d'amis !
    Sire lion, monarque sage,
Songeait à confier son enfant bien-aimé
Aux soins d'un gouverneur vertueux, estimé,
Sous qui le lionceau fît son apprentissage.
    Vous jugez qu'un choix pareil
    Est d'assez grande importance
    Pour que longtemps on y pense.
Le monarque indécis assemble son conseil :
    En peu de mots il expose
Le point dont il s'agit, et supplie instamment
Chacun des conseillers de nommer franchement
Celui qu'en conscience il croit propre à la chose.
Le tigre se leva : « Sire, dit-il, les rois
    N'ont de grandeur que par la guerre ;
Il faut que votre fils soit l'effroi de la terre :
    Faites donc tomber votre choix
    Sur le guerrier le plus terrible,

Le plus craint, après vous, des hôtes de ces bois ;
Votre fils saura tout, s'il sait être invincible. »
L'ours fut de cet avis : il ajouta pourtant
Qu'il fallait un guerrier prudent,
Un animal de poids, de qui l'expérience
Du jeune lionceau sût régler la vaillance
Et mettre à profit ses exploits.
Après l'ours, le renard s'explique,
Et soutient que la politique
Est le premier talent des rois ;
Qu'il faut donc un mentor d'une finesse extrême
Pour instruire le prince et pour le bien former.
Ainsi chacun, sans se nommer,
Clairement s'indiqua soi-même :
De semblables conseils sont communs à la cour.
Enfin le chien parle à son tour :
« Sire, dit-il, je sais qu'il faut faire la guerre,
Mais je crois qu'un bon roi ne la fait qu'à regret ;
L'art de tromper ne me plaît guère :
Je connais un plus beau secret
Pour rendre heureux l'état, pour en être le père,
Pour tenir ses sujets, sans trop les alarmer,
Dans une dépendance entière ;
Ce secret, c'est de les aimer.
Voilà, pour bien régner, la science suprême ;
Et si vous désirez la voir dans votre fils,
Sire, montrez-la-lui vous-même. »
Tout le conseil resta muet à cet avis.
Le lion court au chien : « Ami, je te confie
Le bonheur de l'état et celui de ma vie ;

Prends mon fils, sois son maître, et, loin de tout flatteur,
S'il se peut, va former son cœur. »
Il dit, et le chien part avec le jeune prince.
D'abord à son pupille il persuade bien
Qu'il n'est point lionceau, qu'il n'est qu'un pauvre chien,
Son parent éloigné ; de province en province
Il le fait voyager, montrant à ses regards
Les abus du pouvoir, des peuples la misère,
Les lièvres, les lapins mangés par les renards,
Les moutons par les loups, les cerfs par la panthère,
Partout le faible terrassé,
Le bœuf travaillant sans salaire,
Et le singe récompensé.
Le jeune lionceau frémissait de colère.
« Mon père, disait-il, de pareils attentats
Sont-ils connus du roi ? — Comment pourraient-ils l'être ?
Disait le chien ; les grands approchent seuls du maître,
Et les mangés ne parlent pas. »
Ainsi, sans raisonner de vertu, de prudence,
Notre jeune lion devenait tous les jours
Vertueux et prudent ; car c'est l'expérience
Qui corrige, et non les discours.
A cette bonne école il acquit avec l'âge
Sagesse, esprit, force et raison.
Que lui fallait-il davantage ?
Il ignorait pourtant encor qu'il fût lion,
Lorsqu'un jour qu'il parlait de sa reconnaissance
A son maître, à son bienfaiteur,
Un tigre furieux, d'une énorme grandeur,
Paraissant tout à coup, contre le chien s'avance.

Le lionceau plus prompt s'élance;
Il hérisse ses crins, il rugit de fureur,
Bat ses flancs de sa queue, et ses griffes sanglantes
Ont bientôt dispersé les entrailles fumantes
De son redoutable ennemi.
A peine il est vainqueur qu'il court à son ami :
« Oh! quel bonheur pour moi d'avoir sauvé ta vie!
Mais quel est mon étonnement!
Sais-tu que l'amitié, dans cet heureux moment,
M'a donné d'un lion la force et la furie?
—Vous l'êtes, mon cher fils, oui, vous êtes mon roi,
Dit le chien tout baigné de larmes.
Le voilà donc venu ce moment plein de charmes
Où, vous rendant enfin tout ce que je vous doi,
Je peux vous dévoiler un important mystère!
Retournons à la cour, mes travaux sont finis.
Cher prince, malgré moi cependant je gémis;
Je pleure, pardonnez; tout l'état trouve un père,
Et moi je vais perdre mon fils. »

FABLE XVI.

Le Danseur de corde et le Balancier.

Sur la corde tendue un jeune voltigeur
Apprenait à danser ; et déjà son adresse,
Ses tours de force, de souplesse,
Faisaient venir maint spectateur.
Sur son étroit chemin on le voit qui s'avance,
Le balancier[1] en main, l'air libre, le corps droit;
Hardi, léger autant qu'adroit,
Il s'élève, descend, va, vient, plus haut s'élance,
Retombe, remonte en cadence,
Et, semblable à certains oiseaux
Qui rasent en volant la surface des eaux,
Son pied touche, sans qu'on le voie,
A la corde qui plie et dans l'air le renvoie.
Notre jeune danseur, tout fier de son talent,
Dit un jour : « A quoi bon ce balancier pesant
Qui me fatigue et m'embarrasse?
Si je dansais sans lui, j'aurais bien plus de grâce,
De force et de légèreté. »
Aussitôt fait que dit. Le balancier jeté,

(1) Long bâton plombé aux deux bouts, qui sert aux danseurs de corde à se maintenir en équilibre.

Notre étourdi chancelle, étend les bras et tombe ;
Il se cassa le nez, et tout le monde en rit.
Jeunes gens, jeunes gens, ne vous a-t-on pas dit
Que sans règle et sans frein tôt ou tard on succombe?
La vertu, la raison, les lois, l'autorité,
Dans vos désirs fougueux vous causent quelque peine ;
C'est le balancier qui vous gêne,
Mais qui fait votre sûreté.

FABLE XVII.

La jeune Poule et le vieux Renard.

Une poulette jeune et sans expérience,
En trottant, cloquetant, grattant,
Se trouva, je ne sais comment,
Fort loin du poulailler, berceau de son enfance.
Elle s'en aperçut qu'il était déjà tard.
Comme elle y retournait, voici qu'un vieux renard
A ses yeux troublés se présente.
La pauvre poulette tremblante
Recommanda son âme à Dieu ;
Mais le renard s'approchant d'elle,
Lui dit : « Hélas ! mademoiselle,

Votre frayeur m'étonne peu ;
C'est la faute de mes confrères,
Gens de sac et de corde, infâmes ravisseurs,
Dont les appétits sanguinaires
Ont rempli la terre d'horreurs.
Je ne puis les changer, mais du moins je travaille
A préserver par mes conseils
L'innocente et faible volaille
Des attentats de mes pareils.
Je ne me trouve heureux qu'en me rendant utile,
Et j'allais de ce pas jusque dans votre asile
Pour avertir vos sœurs qu'il court un mauvais bruit ;
C'est qu'un certain renard, méchant autant qu'habile,
Doit vous attaquer cette nuit.
Je viens veiller pour vous. » La crédule innocente
Vers le poulailler le conduit.
A peine est-il dans ce réduit,
Qu'il tue, étrangle, égorge, et sa griffe sanglante
Entasse les mourants sur la terre étendus,
Comme fit Diomède[1] au quartier de Rhésus.
Il croqua tout, grandes, petites,
Coqs, poulets et chapons, tout périt sous ses dents.
La pire espèce de méchants
Est celle des vieux hypocrites.

(1) Voyez l'Iliade d'Homère. Diomède pénétrant la nuit dans le camp des Troyens endormis, en fait un immense carnage, et immole Rhésus, roi de Trace, dont il emmène les coursiers.

FABLE XVIII.

Les deux Persans.

Cette pauvre raison, dont l'homme est si jaloux,
N'est qu'un pâle flambeau qui jette autour de nous
Une triste et faible lumière;
Par-delà c'est la nuit. Le mortel téméraire
Qui veut y pénétrer marche sans savoir où.
Mais ne point profiter de ce bienfait suprême,
Éteindre son esprit, et s'aveugler soi-même,
C'est un autre excès non moins fou.

En Perse[1] il fut jadis deux frères,
Adorant le soleil, suivant l'antique loi.
L'un d'eux, chancelant dans sa foi,
N'estimant rien que ses chimères,
Prétendait méditer, connaître, approfondir
De son dieu la sublime essence;
Et du matin au soir, afin d'y parvenir,
L'œil toujours attaché sur l'astre qu'il encense,
Il voulait expliquer le secret de ses feux.
Le pauvre philosophe y perdit les deux yeux,

(1) Royaume d'Asie. Les anciens Persans étaient adorateurs du feu; ceux d'aujourd'hui sont mahométans.

Et dès lors du soleil il nia l'existence.
L'autre était crédule et bigot;
Effrayé du sort de son frère,
Il y vit de l'esprit l'abus trop ordinaire,
Et mit tous ses efforts à devenir un sot.
On vient à bout de tout; le pauvre solitaire
Avait peu de chemin à faire,
Il fut content de lui bientôt.
Mais, de peur d'offenser l'astre qui nous éclaire
En portant jusqu'à lui ses regards indiscrets,
Il se fit un trou sous la terre,
Et condamna ses yeux à ne le voir jamais.
Humains, pauvres humains, jouissez des bienfaits
D'un dieu que vainement la raison veut comprendre,
Mais que l'on voit partout, mais qui parle à nos cœurs.
Sans vouloir deviner ce qu'on ne peut apprendre,
Sans rejeter les dons que sa main sait répandre,
Employons notre esprit à devenir meilleurs.
Nos vertus au Très-Haut sont le plus digne hommage,
Et l'homme juste est le seul sage.

FABLE XIX.

Myson [1].

Myson fut connu dans la Grèce
Par son amour pour la sagesse;
Pauvre, libre, content, sans soins, sans embarras,
Il vivait dans les bois, seul, méditant sans cesse,
Et parfois riant aux éclats.
Un jour deux Grecs vinrent lui dire :
« De ta gaîté, Myson, nous sommes tous surpris;
Tu vis seul; comment peux-tu rire?
— Vraiment, répondit-il, voilà pourquoi je ris. »

(1) Laboureur du bourg de Chen, en Laconie, qui fut mis au nombre des sept Sages de la Grèce. Il était contemporain d'Anacharsis et de Solon.

FABLE XX.

Le Chat et le Moineau.

La prudence est bonne de soi,
Mais la pousser trop loin est une duperie :
L'exemple suivant en fait foi.
Des moineaux habitaient dans une métairie :
Un beau champ de millet, voisin de la maison,
Leur donnait du grain à foison.
Ces moineaux dans le champ passaient toute leur vie,
Occupés de gruger les épis de millet.
Le vieux chat du logis les guettait d'ordinaire,
Tournait et retournait ; mais il avait beau faire,
Sitôt qu'il paraissait la bande s'envolait.
Comment les attraper ? Notre vieux chat y songe,
Médite, fouille en son cerveau,
Et trouve un tour tout neuf. Il va tremper dans l'eau
Sa patte dont il fait éponge.
Dans du millet en grain aussitôt il la plonge ;
Le grain s'attache tout autour.
Alors à cloche-pied, sans bruit, par un détour,
Il va gagner le champ, s'y couche
La patte en l'air et sur le dos,
Ne bougeant non plus qu'une souche :



LIV. II, FAB. XX.

Typ. Lacrampe et comp.

Sa patte ressemblait à l'épi le plus gros.
L'oiseau s'y méprenait, il approchait sans crainte,
Venait pour becqueter ; de l'autre patte, crac,
Voilà mon oiseau dans le sac.
Il en prit vingt par cette feinte.
Un moineau s'aperçoit du piége scélérat,
Et prudemment fuit la machine ;
Mais dès ce jour il s'imagine
Que chaque épi de grain était patte de chat.
Au fond de son trou solitaire
Il se retire, et plus n'en sort,
Supporte la faim, la misère,
Et meurt pour éviter la mort.

FABLE XXI.

Le Roi de Perse[1].

Un roi de Perse, certain jour,
Chassait avec toute sa cour.
Il eut soif, et dans cette plaine
On ne trouvait point de fontaine.
Près de là seulement était un grand jardin

(1) Voyez la note de la fable XVIII.

Rempli de beaux cédrats, d'oranges, de raisin :
« A Dieu ne plaise que j'en mange !
Dit le roi ; ce jardin courrait trop de danger :
Si je me permettais d'y cueillir une orange,
Mes visirs[1] aussitôt mangeraient le verger. »

FABLE XXII.

Le Linot.

Une linotte avait un fils
Qu'elle adorait, selon l'usage ;
C'était l'unique fruit du plus doux mariage,
Et le plus beau linot qui fût dans le pays.
Sa mère en était folle, et tous les témoignages
Que peuvent inventer la tendresse et l'amour
Etaient pour cet enfant épuisés chaque jour.
Notre jeune linot, fier de ces avantages,
Se croyait un phénix[2], prenait l'air suffisant,
Tranchait du petit important
Avec les oiseaux de son âge,

(1) Ministres des princes d'Orient.

(2) Voyez la fable XIII de ce livre.

Persiflait la mésange, ou bien le roitelet,
    Donnait à chacun son paquet,
Et se faisait haïr de tout le voisinage.
Sa mère lui disait : « Mon cher fils, sois plus sage,
Plus modeste surtout. Hélas ! je conçois bien
Les dons, les qualités qui furent ton partage ;
    Mais feignons de n'en savoir rien,
    Pour qu'on les aime davantage. »
    A tout cela notre linot
    Répondait par quelque bon mot :
La mère en gémissait dans le fond de son âme.
    Un vieux merle, ami de la dame,
Lui dit : « Laissez aller votre fils au grand bois ;
    Je vous réponds qu'avant un mois
Il sera sans défaut. » Vous jugez des alarmes
De la mère, qui pleure et frémit du danger.
Mais le jeune linot brûlait de voyager :
    Il partit donc malgré ses larmes.
    A peine est-il dans la forêt,
    Que notre petit personnage
    Du pivert entend le ramage,
    Et se moque de son fausset.
Le pivert, qui prit mal cette plaisanterie,
Vient à bons coups de bec plumer le persifleur ;
    Et deux jours après une pie
Le dégoûte à jamais du métier de railleur.
Il lui restait encor la vanité secrète
    De se croire excellent chanteur ;
    Le rossignol et la fauvette
    Le guérirent de son erreur.

Bref, il retourna chez sa mère
Doux, poli, modeste et charmant.
Ainsi l'adversité fit, dans un seul moment,
Ce que tant de leçons n'avaient jamais pu faire.

FIN DU LIVRE DEUXIÈME.



Les Singes et le Léopard.

Liv. III, Fab. I

Typ. Lacrampe et comp.

LIVRE TROISIÈME.

FABLE I.

Les Singes et le Léopard.

Des singes dans un bois jouaient à la main chaude.
        Certaine guenon moricaude[1],
Assise gravement, tenait sur ses genoux
La tête de celui qui, courbant son échine[2],
        Sur sa main recevait les coups.
        On frappait fort, et puis devine!
Il ne devinait point; c'était alors des ris,
        Des sauts, des gambades, des cris.

(1) Noire, ou de la couleur des Maures, peuples d'Afrique fort basanés.
(2) Son dos.

Attiré par le bruit du fond de sa tanière[1],
Un jeune léopard, prince assez débonnaire[2],
Se présente au milieu de nos singes joyeux.
Tout tremble à son aspect. « Continuez vos jeux,
Leur dit le léopard, je n'en veux à personne :
Rassurez-vous, j'ai l'âme bonne ;
Et je viens même ici, comme particulier,
A vos plaisirs m'associer :
Jouons, je suis de la partie.
— Ah ! monseigneur, quelle bonté !
Quoi ! votre altesse veut, quittant sa dignité,
Descendre jusqu'à nous ? — Oui, c'est ma fantaisie.
Mon altesse eut toujours de la philosophie,
Et sait que tous les animaux
Sont égaux.
Jouons donc, mes amis, jouons, je vous en prie. »
Les singes enchantés crurent à ce discours,
Comme l'on y croira toujours.
Toute la troupe joviale[3]
Se remet à jouer : l'un d'entre eux tend la main,
Le léopard frappe, et soudain
On voit couler du sang sous la griffe royale.
Le singe cette fois devina qui frappait,
Mais il s'en alla sans le dire.
Ses compagnons faisaient semblant de rire,

(1) Caverne, creux dans le roc ou dans la terre, où se logent les bêtes sauvages.

(2) Doux et patient. Le fils de Charlemagne fut surnommé Louis-le-Débonnaire.

(3) Gaie, joyeuse.

Et le léopard seul riait.
Bientôt chacun s'excuse et s'échappe à la hâte,
En se disant entre les dents :
« Ne jouons point avec les grands,
Le plus doux a toujours des griffes à la patte. »

FABLE II.

L'Inondation.

Des laboureurs vivaient paisibles et contents
Dans un riche et nombreux village ;
Dès l'aurore ils allaient travailler à leurs champs,
Le soir ils revenaient chantants
Au sein d'un tranquille ménage ;
Et la nature bonne et sage,
Pour prix de leurs travaux, leur donnait tous les ans
De beaux blés et de beaux enfants.
Mais il faut bien souffrir, c'est notre destinée.
Or, il arriva qu'une année,
Dans le mois où le blond Phébus[1]
S'en va faire visite au brûlant Sirius[2],

(1) Le soleil.

(2) La plus brillante étoile de la constellation du chien, ou canicule, qui paraît à l'époque des grandes chaleurs.

La terre, de sucs épuisée,
Ouvrant de toutes parts son sein,
Haletait sous un ciel d'airain.
Point de pluie et point de rosée.
Sur un sol crevassé l'on voit noircir le grain;
Les épis sont brûlés, et leurs têtes penchées
Tombent sur leurs tiges séchées.
On trembla de mourir de faim;
La commune s'assemble. En hâte on délibère;
Et chacun, comme à l'ordinaire,
Parle beaucoup et rien ne dit.
Enfin quelques vieillards, gens de sens et d'esprit,
Proposèrent un parti sage :
« Mes amis, dirent-ils, d'ici vous pouvez voir
Ce mont peu distant du village :
Là se trouve un grand lac; immense réservoir
Des souterraines eaux qui s'y font un passage.
Allez saigner ce lac; mais sachez ménager
Un petit nombre de saignées,
Afin qu'à votre gré vous puissiez diriger
Ces bienfaisantes eaux dans vos terres baignées.
Juste quand il faudra nous les arrêterons.
Prenez bien garde au moins...—Oui, oui, courons, courons,
S'écrie aussitôt l'assemblée.
Et voilà mille jeunes gens
Armés d'hoyaux[1] de pics[2] et d'autres instruments,

(1) Petite pelle en fer recourbée, avec un manche court, qui sert à fouir et à creuser la terre.

(2) Outil pointu pour briser les pierres.

Qui volent vers le lac : la terre est travaillée
Tout autour de ses bords ; on perce en cent endroits
A la fois,
D'un morceau de terrain chaque ouvrier se charge :
« Courage, allons ! point de repos !
L'ouverture jamais ne peut être assez large. »
Cela fut bientôt fait. Avant la nuit, les eaux
Tombant de tout leur poids sur leur digue[1] affaiblie,
De partout roulent à grands flots.
Transports et compliments de la troupe ébahie[2]
Qui s'admire dans ses travaux.
Le lendemain matin ce ne fut pas de même :
On voit flotter les blés sur un océan d'eau ;
Pour sortir du village il faut prendre un bateau ;
Tout est perdu, noyé. La douleur est extrême,
On s'en prend aux vieillards. « C'est vous, leur disait-on,
Qui nous coûtez notre moisson ;
Votre maudit conseil... — Il était salutaire,
Répondit un d'entre eux ; mais ce qu'on vient de faire
Est fort loin du conseil comme de la raison.
Nous voulions un peu d'eau, vous nous lâchez la bonde[3] ;
L'excès d'un très grand bien devient un mal très grand ;
Le sage arrose doucement,
L'insensé tout de suite inonde. »

(1) Mur en terre ou en pierre, qui contient les eaux.

(2) Etonnée.

(3) Grosse planche de bois qui, étant haussée ou baissée, sert à retenir ou à lâcher l'eau d'un étang. *Lâcher la bonde* se dit au figuré pour : laisser tout aller, donner pleine liberté.

FABLE III.

Le Sanglier et les Rossignols.

Un homme riche, sot et vain,
Qualités qui parfois marchent de compagnie,
Croyait pour tous les arts avoir un goût divin,
Et pensait que son or lui donnait du génie.
Chaque jour à sa table on voyait réunis
Peintres, sculpteurs, savants, artistes, beaux-esprits,
Qui lui prodiguaient les hommages,
Lui montraient des dessins, lui lisaient des ouvrages,
Écoutaient les conseils qu'il daignait leur donner,
Et l'appelaient Mécène[1] en mangeant son dîner.
Se promenant un soir dans son parc solitaire,
Suivi d'un jardinier, homme instruit et de sens,
Il vit un sanglier qui labourait la terre,
Comme ils font quelquefois pour aiguiser leurs dents.
Autour du sanglier, les merles, les fauvettes,
Surtout les rossignols, voltigeant, s'arrêtant,
Répétaient à l'envi leurs douces chansonnettes,
Et le suivaient toujours chantant.

(1) Favori de l'empereur Auguste, que son goût pour les lettres rendit le protecteur et l'ami de tous les beaux-esprits de son temps, parmi lesquels on cite Horace et Virgile.

L'animal écoutait l'harmonieux ramage
Avec la gravité d'un docte connaisseur,
Baissait parfois la hure en signe de faveur,
Ou bien, la secouant, refusait son suffrage.
« Qu'est-ce ci? dit le financier :
Comment! les chantres du bocage
Pour leur juge ont choisi cet animal sauvage!
— Nenni[1], répond le jardinier ;
De la terre par lui fraîchement labourée
Sont sortis plusieurs vers, excellente curée
Qui seule attire ces oiseaux;
Ils ne se tiennent à sa suite
Que pour manger ces vermisseaux,
Et l'imbécile croit que c'est pour son mérite. »

(1) Pour *non*. Vieux mot dont le peuple se sert encore parfois.

FABLE IV.

Le Rhinocéros[1] *et le Dromadaire*[2].

Un rhinocéros jeune et fort
Disait un jour au dromadaire :
« Expliquez-moi, s'il vous plaît, mon cher frère,
D'où peut venir pour nous l'injustice du sort?
L'homme, cet animal puissant par son adresse,
Vous recherche avec soin, vous loge, vous chérit,
De son pain même vous nourrit,
Et croit augmenter sa richesse
En multipliant votre espèce.
Je sais bien que sur votre dos
Vous portez ses enfants, sa femme, ses fardeaux ;
Que vous êtes léger, doux, sobre, infatigable ;
J'en conviens franchement; mais le rhinocéros
Des mêmes vertus est capable ;
Je crois même, soit dit sans vous mettre en courroux,

(1) Très gros animal couvert d'un cuir épais et impénétrable, et portant sur le nez une corne courte et pointue, qui est une arme dangereuse.

(2) Espèce de chameau qui n'a sur le dos qu'une seule bosse au lieu de deux. Il est dressé à se mettre à genoux, afin qu'on puisse le charger plus facilement.

Que tout l'avantage est pour nous.
Notre corne et notre cuirasse
Dans les combats pourraient servir ;
Et cependant l'homme nous chasse,
Nous méprise, nous hait et nous force à le fuir.
— Ami, répond le dromadaire,
De notre sort ne soyez point jaloux ;
C'est peu de servir l'homme, il faut encor lui plaire.
Vous êtes étonné qu'il nous préfère à vous ;
Mais de cette faveur voici tout le mystère :
Nous savons plier les genoux. »

FABLE V.

Le Rossignol et le Paon.

L'aimable et tendre Philomèle[1],
Voyant commencer les beaux jours,
Racontait à l'écho fidèle
Et ses malheurs et ses amours.
Le plus beau paon du voisinage,
Maître et sultan de ce canton,

(1) Philomèle, fille de Pandion, roi d'Athènes, outragée par Térée, mari de sa sœur, fut, selon la fable, changée en rossignol.

Élevant la tête et le ton,
Vint interrompre son ramage.
« C'est bien à toi, chantre ennuyeux,
Avec un si triste plumage,
Et ce long bec et ces gros yeux,
De vouloir charmer ce bocage!
A la beauté seule il va bien
D'oser célébrer la tendresse.
De quel droit chantes-tu sans cesse?
Moi qui suis beau, je ne dis rien.
— Pardon, répondit Philomèle;
Il est vrai, je ne suis pas belle,
Et si je chante dans ce bois,
Je n'ai de titre que ma voix.
Mais vous, dont la noble arrogance
M'ordonne de parler plus bas,
Vous vous taisez par impuissance,
Et n'avez que vos seuls appas.
Ils doivent éblouir sans doute;
Est-ce assez pour se faire aimer?
Allez, puisqu'amour n'y voit goutte[1],
C'est l'oreille qu'il faut charmer. »

(1) La mythologie représente l'Amour sous la figure d'un enfant ailé, qui porte un bandeau sur les yeux.

FABLE VI.

Hercule au Ciel.

Lorsque le fils d'Alcmène, après ses longs travaux[1],
Fut reçu dans le ciel, tous les dieux s'empressèrent
De venir au-devant de ce fameux héros.
Mars[2], Minerve[3], Vénus[4], tendrement l'embrassèrent;
Junon même lui fit un accueil assez doux.
Hercule, transporté, les remerciait tous,
Quand Plutus[5], qui voulait être aussi de la fête,
Vint d'un air insolent lui présenter la main.
Le héros irrité passe en tournant la tête.
« Mon fils, lui dit alors Jupin,
Que t'a donc fait ce dieu? D'où vient que la colère,
A son aspect, trouble tes sens?
— C'est que je le connais, mon père,
Et presque toujours sur la terre
Je l'ai vu l'ami des méchants. »

(1) Hercule, fils de Jupiter et d'Alcmène, fut obligé d'accomplir de longs travaux, par l'ordre de son frère Eurysthée, à qui le destin l'avait soumis; mais à la fin il fut admis dans l'Olympe, où il épousa Hébé, déesse de la jeunesse.

(2) Dieu de la guerre.

(3) Déesse de la sagesse.

(4) Déesse de la beauté.

(5) Dieu des richesses.

FABLE VII.

Le Lièvre, ses Amis et les deux Chevreuils.

Un lièvre de bon caractère
Voulait avoir beaucoup d'amis.
Beaucoup! me direz-vous; c'est une grande affaire,
Un seul est rare en ce pays.
J'en conviens, mais mon lièvre avait cette marotte[1],
Et ne savait pas qu'Aristote[2]
Disait aux jeunes Grecs à son école admis:
« Mes amis, il n'est point d'amis. »
Sans cesse il s'occupait d'obliger et de plaire;
S'il passait un lapin, d'un air doux et civil[3],

(1) Cette manie, cette idée. Une marotte était une espèce de sceptre surmonté d'une tête bizarre, coiffée d'un capuchon bariolé et orné de grelots, que tenaient constamment à la main ceux qui faisaient anciennement chez les rois le personnage de fou. De là on appelle *marotte* toute chose dont on est constamment occupé.

(2) L'un des plus grands philosophes de l'antiquité, naquit à Stagyre, en Macédoine, l'an 384 avant J.-C. Il a écrit, sur toutes les branches de la science, un grand nombre d'ouvrages qui ont servi longtemps de base à l'enseignement dans nos écoles. Aristote fut le précepteur d'Alexandre-le-Grand. On appelait ses disciples *péripatéticiens*, mot qui vient d'un verbe grec qui signifie se promener, parce qu'il leur donnait ses leçons en se promenant.

(3) Poli.



LIV. III. FAB. VII

Typ. Lacrampe et comp.

Vite il courait à lui : « Mon cousin, disait-il,
J'ai du beau serpolet[1] tout près de ma tanière[2];
De déjeuner chez moi faites-moi la faveur. »
S'il voyait un cheval paître dans la campagne,
Il allait l'aborder : « Peut-être monseigneur
A-t-il besoin de boire ; au pied de la montagne
Je connais un lac transparent
Qui n'est jamais ridé par le moindre zéphire[3].
Si monseigneur veut, dans l'instant
J'aurai l'honneur de l'y conduire. »
Ainsi, pour tous les animaux,
Cerfs, moutons, coursiers, daims, taureaux,
Complaisant, empressé, toujours rempli de zèle,
Il voulait de chacun faire un ami fidèle,
Et s'en croyait aimé parce qu'il les aimait.
Certain jour que, tranquille en son gîte, il dormait,
Le bruit du cor l'éveille, il décampe au plus vite :
Quatre chiens s'élancent après ;
Un maudit piqueur[4] les excite,
Et voilà notre lièvre arpentant les guérets[5];
Il va, tourne, revient, aux mêmes lieux repasse,
Saute, franchit un long espace
Pour dévoyer[6] les chiens, et, prompt comme l'éclair,

(1) Thym sauvage, herbe odoriférante dont les lapins sont très friands.

(2) Voyez la note de la Fable première de ce livre. Tanière se dit plutôt de la demeure des grosses bêtes, et terrier de celle des petites.

(3) Vent doux et léger.

(4) Valet de chiens de chasse.

(5) Terres labourées.

(6) Faire perdre la voie ou la piste. Le lièvre emploie, dit-on, cette

Gagne pays, et puis s'arrête.
Assis, les deux pattes en l'air,
L'œil et l'oreille au guet, il élève la tête,
Cherchant s'il ne voit point quelqu'un de ses amis;
Il aperçoit dans les taillis[1]
Un lapin que toujours il traita comme un frère;
Il y court: « Par pitié, sauve-moi, lui dit-il,
Donne retraite à ma misère,
Ouvre-moi ton terrier[2]: tu vois l'affreux péril...
— Ah! que j'en suis fâché! répond d'un air tranquille
Le lapin : je ne puis t'offrir mon logement,
Ma femme accouche en ce moment.
Sa famille et la mienne ont rempli mon asile;
Je te plains bien sincèrement;
Adieu, mon cher ami. » Cela dit, il s'échappe;
Et voici la meute[3] qui jappe[4].
Le pauvre lièvre part. A quelques pas plus loin,
Il rencontre un taureau que, cent fois au besoin,
Il avait obligé; tendrement il le prie
D'arrêter un moment cette meute en furie,
Qui de ses cornes aura peur.
« Hélas! dit le taureau, ce serait de grand cœur;
Mais des génisses la plus belle
Est seule dans ce bois, je l'entends qui m'appelle,

ruse de franchir d'un saut un très long espace, pour interrompre la trace ou l'odeur qu'il laisse après lui.

(1) Broussailles qui renaissent des bois coupés.

(2) Voyez la note 2, vers 12, de cette fable.

(3) La troupe des chiens de chasse s'appelle *meute*.

(4) Qui aboie.

Et tu ne voudrais pas retarder mon bonheur. »
Disant ces mots, il part. Notre lièvre, hors d'haleine,
Implore vainement un daim, un cerf dix cors[1],
Ses amis les plus sûrs ; ils l'écoutent à peine,
Tant ils ont peur du bruit des cors !
Le pauvre infortuné, sans force et sans courage,
Allait se rendre aux chiens, quand du milieu du bois
Deux chevreuils, reposant sous le même feuillage,
Des chasseurs entendent la voix.
L'un d'eux se lève et part ; la meute sanguinaire
Quitte le lièvre et court après.
En vain le piqueur en colère
Crie, et jure, et se fâche ; à travers les forêts
Le chevreuil emmène la chasse,
Va faire un long circuit[2], et revient au buisson
Où l'attendait son compagnon,
Qui dans l'instant part à sa place.
Celui-ci fait de même ; et, pendant tout le jour,
Les deux chevreuils lancés et quittés tour à tour
Fatiguent la meute obstinée.
Enfin les chasseurs, tout honteux,
Prennent le bon parti de retourner chez eux.
Déjà la retraite est sonnée,
Et les chevreuils rejoints. Le lièvre palpitant
S'approche et leur raconte, en les félicitant,
Que ses nombreux amis, dans ce péril extrême,
L'avaient abandonné. « Je n'en suis pas surpris,

(1) Terme de chasse, pour dire un cerf très fort et d'un âge fait.

(2) Un long détour en cercle.

Répond un des chevreuils : à quoi bon tant d'amis?
Un seul suffit quand il nous aime. »

FABLE VIII.

Les deux Bacheliers[1].

Deux jeunes bacheliers logés chez un docteur,
Y travaillaient avec ardeur
A se mettre en état de prendre leurs licences.
Là, du matin au soir, en public disputant,
Prouvant, divisant, ergotant[2]
Sur la nature et ses substances,
L'infini, le fini, l'âme, la volonté,
Les sens, le libre arbitre et la nécessité[3],
Ils en étaient bientôt à ne plus se comprendre ;
Même par là souvent l'on dit qu'ils commençaient ;

(1) Dans les hautes études qui mènent aux divers corps scientifiques auxquels on donne le nom de *facultés*, on compte divers *grades* ou *degrés*. Le premier est celui de *bachelier*, après vient la *licence* ou le grade de *licencié*, puis celui de docteur.

(2) Disputant sur les mots. Ce terme vient de ce que, dans les discussions des écoles, on emploie souvent le mot latin *ergo*, qui signifie *donc*.

(3) Termes de philosophie ou de métaphysique.

Mais c'est alors qu'ils se poussaient
Les plus beaux arguments ; qui venait les entendre
Bouche béante demeurait,
Et leur professeur même en extase admirait.
Une nuit qu'ils dormaient dans le grenier du maître
Sur un grabat[1] commun, voilà mes jeunes gens
Qui, dans un rêve, pensent être
A se disputer sur les bancs.
« Je démontre, dit l'un. Je distingue, dit l'autre.
Or, voici mon dilemme[2]. Ergo[3], voici le nôtre... »
A ces mots, nos rêveurs, criants, gesticulants,
Au lieu de s'en tenir aux simples arguments
D'Aristote[4] ou de Scot[5], soutiennent leur dilemme
De coups de poing bien assenés[6]
Sur le nez.
Tous deux sautent du lit dans une rage extrême,
Se saisissent par les cheveux,
Tombent et font tomber pêle-mêle avec eux
Tous les meubles qu'ils ont, deux chaises, une table,
Et quatre in-folios[7] écrits sur parchemin.

(1) Mauvais lit.

(2) Argument par lequel on laisse à son adversaire le choix entre deux propositions contraires, afin de le convaincre également, soit qu'il prenne l'une ou l'autre.

(3) *Ergo*, voy. la note 2 de cette fable.

(4) Voyez la note 2 de la fable précédente.

(5) *Jean Duns* ou *Scot*, cordelier, né en Écosse, l'un des plus savants docteurs du treizième siècle, surnommé le *docteur subtil*, a balancé longtemps dans nos écoles l'autorité de saint Thomas.

(6) Bien appliqués.

(7) Livres du plus grand format, c'est-à-dire où la feuille de papier

Le professeur arrive, une chandelle en main,
A ce tintamare[1] effroyable :
« Le diable est donc ici, dit-il tout hors de soi;
Comment! sans y voir clair et sans savoir pourquoi,
Vous vous battez ainsi ! Quelle mouche vous pique?
— Nous ne nous battons point, disent-ils, jugez mieux :
C'est que nous repassons tous deux
Nos leçons de métaphysique[2]. »

est employée dans toute sa grandeur, au lieu d'être pliée de manière à former quatre feuillets, comme dans l'*in-quarto*, ou huit, comme dans l'*in-octavo*.

(1) Tapage.

(2) Science qui traite des premiers principes de nos connaissances, des idées universelles, enfin de toutes les choses spirituelles.

Ce récit est plutôt un conte burlesque qu'une fable.

FABLE IX.

Le Roi Alphonse[1].

Certain roi qui régnait sur les rives du Tage[2],
Et que l'on surnomma *le Sage*,
Non parce qu'il était prudent,
Mais parce qu'il était savant,
Alphonse fut surtout un habile astronome;
Il connaissait le ciel bien mieux que son royaume,
Et quittait souvent son conseil
Pour la lune et pour le soleil.
Un soir qu'il retournait à son observatoire[3],
Entouré de ses courtisans,

(1) Alphonse X, roi de Léon et de Castille, surnommé *le Sage*, ce qui alors signifiait en effet *le Savant*, était fils de Ferdinand-le-Saint, auquel il succéda en 1252. L'Espagne doit à ce prince un recueil de lois, ou code, intitulé : *Las Partidas*, des tables astronomiques qui portent son nom, et la première histoire générale du pays, écrite en langue castillane. Malgré son savoir, son règne ne fut pas heureux ; il fut détrôné par son fils, don Sanche, et mourut de chagrin à Séville, le 21 août 1284.

(2) Fleuve qui prend sa source dans les monts d'Olboraan, entre l'Aragon et la Nouvelle-Castille, traverse une grande partie de l'Espagne et du Portugal, et va se jeter dans l'Océan à trois lieues au-dessous de Lisbonne.

(3) Edifice consacré aux observations astronomiques.

« Mes amis, disait-il, enfin j'ai lieu de croire
Qu'avec mes nouveaux instruments
Je verrai cette nuit des hommes dans la lune.
— Votre majesté les verra,
Répondait-on, la chose est même trop commune;
Elle doit voir mieux que cela. »
Pendant tous ces discours, un pauvre, dans la rue,
S'approche en demandant humblement, chapeau bas,
Quelques maravédis[1]. Le roi ne l'entend pas,
Et, sans le regarder, son chemin continue.
Le pauvre suit le roi, toujours tendant la main,
Toujours renouvelant sa prière importune;
Mais, les yeux vers le ciel, le roi pour tout refrain
Répétait : « Je verrai des hommes dans la lune. »
Enfin le pauvre le saisit
Par son manteau royal, et gravement lui dit :
« Ce n'est pas de là haut, c'est des lieux où nous sommes
Que Dieu vous a fait souverain.
Regardez à vos pieds, là vous verrez des hommes,
Et des hommes manquant de pain[2]. »

(1) Monnaie d'Espagne qui vaut environ un denier.

(2) On peut remarquer que ceci n'est pas plus une fable que la précédente, mais une anecdote, dont la conclusion est une leçon morale.

FABLE X.

Le Renard déguisé.

Un renard plein d'esprit, d'adresse, de prudence,
A la cour d'un lion servait depuis longtemps;
Les succès les plus éclatants
Avaient prouvé son zèle et son intelligence :
Pour peu qu'on l'employât, toute affaire allait bien;
On le louait beaucoup, mais sans lui donner rien,
Et l'habile renard était dans l'indigence.
Lassé de servir des ingrats,
De réussir toujours sans en être plus gras,
Il s'enfuit de la cour; dans un bois solitaire
Il s'en va trouver son grand-père,
Vieux renard retiré, qui jadis fut visir[1].
Là, contant ses exploits, et puis les injustices,
Les dégoûts qu'il eut à souffrir,
Il demande pourquoi de si nombreux services
N'ont jamais pu rien obtenir.
Le bonhomme renard, avec sa voix cassée,
Lui dit : « Mon cher enfant, la semaine passée,
Un blaireau, mon cousin, est mort dans ce terrier :

(1) Ministre des princes musulmans.

C'est moi qui suis son héritier;
J'ai conservé sa peau; mets-la dessus la tienne,
Et retourne à la cour. » Le renard avec peine
Se soumet au conseil. Affublé de la peau
De feu son cousin le blaireau,
Il va se regarder dans l'eau d'une fontaine,
Se trouve l'air d'un sot, tel qu'était le cousin.
Tout honteux, de la cour il reprend le chemin.
Mais quelques mois après, dans un riche équipage,
Entouré de valets, d'esclaves, de flatteurs,
Comblé de dons et de faveurs,
Il vient de sa fortune au vieillard faire hommage :
Il était grand-visir[1]. « Je te l'avais bien dit,
S'écrie alors le vieux grand-père;
Mon ami, chez les grands, quiconque voudra plaire
Doit d'abord cacher son esprit. »

(1) Premier ministre.

FABLE XI.

Le Dervis, la Corneille et le Faucon.

Un de ces pieux solitaires
Qui, détachant leur cœur des choses d'ici-bas,
Font vœu de renoncer à des biens qu'ils n'ont pas,
Pour vivre du bien de leurs frères,
Un dervis[1], en un mot, s'en allait mendiant
Et priant,
Lorsque les cris plaintifs d'une jeune corneille,
Par des parents cruels laissée en son berceau,
Presque sans plume encor, vinrent à son oreille.
Notre dervis regarde et voit le pauvre oiseau
Allongeant sur son nid sa tête demi-nue.
Dans l'instant, du haut de la nue,
Un faucon descend vers ce nid ;
Et, le bec rempli de pâture,
Il apporte sa nourriture
A l'orpheline qui gémit.
« O du puissant Allah[2] providence adorable !
S'écria le dervis : plutôt qu'un innocent
Périsse sans secours, tu rends compatissant

(1) Moine turc.

(2) Dieu, chez les musulmans.

Des oiseaux le moins pitoyable !
Et moi, fils du Très-Haut, je chercherais mon pain !
Non, par le prophète j'en jure !
Tranquille désormais, je remets mon destin
A celui qui prend soin de toute la nature. »
Cela dit, le dervis, couché tout de son long,
Se met à bayer aux corneilles,
De la création admire les merveilles,
De l'univers l'ordre profond.
Le soir vint ; notre solitaire
Eut un peu d'appétit en faisant sa prière :
« Ce n'est rien, disait-il, mon souper va venir. »
Le souper ne vient point. « Allons, il faut dormir,
Ce sera pour demain. » Le lendemain, l'aurore
Paraît, et point de déjeuner.
Ceci commence à l'étonner ;
Cependant il persiste encore,
Et croit à chaque instant voir venir son dîner.
Personne n'arrivait : la journée est finie,
Et le dervis à jeun voyait d'un œil d'envie
Ce faucon qui venait toujours
Nourrir sa pupille chérie.
Tout à coup il l'entend lui tenir ce discours :
«Tant que vous n'avez pu, ma mie,
Pourvoir vous-même à vos besoins,
De vous j'ai pris de tendres soins ;
A présent que vous voilà grande,
Je ne reviendrai plus. Allah nous recommande
Les faibles et les malheureux ;
Mais être faible ou paresseux,



Liv. III. Fab. XIII

Typ. Lacrampe et comp.

C'est une grande différence.
Nous ne recevons l'existence
Qu'afin de travailler pour nous et pour autrui.
De ce devoir sacré quiconque se dispense
Est puni de la Providence
Par le besoin ou par l'ennui. »
Le faucon dit et part. Touché de ce langage,
Le dervis converti reconnaît son erreur,
Et, gagnant le premier village,
Se fait valet de laboureur.

FABLE XII.

Les Enfants et les Perdreaux.

Deux enfants d'un fermier, gentils, espiègles, beaux,
Mais un peu gâtés par leur père,
Cherchant des nids dans leur enclos[1],
Trouvèrent de petits perdreaux
Qui voletaient après leur mère.
Vous jugez de leur joie, et comment mes bambins

(1) Lieu entouré de murs ou de haies.

A la troupe qui s'éparpille
Vont partout couper les chemins,
Et n'ont pas assez de leurs mains
Pour prendre la pauvre famille!
La perdrix, traînant l'aile, appelant ses petits,
Tourne en vain, voltige, s'approche;
Déjà mes jeunes étourdis
Ont toute sa couvée en poche.
Ils veulent partager comme de bons amis;
Chacun en garde six, il en reste un treizième.
L'aîné le veut, l'autre le veut aussi.
«Tirons au doigt mouillé.—Parbleu non!—Parbleu si!
—Cède, ou bien tu verras.—Mais tu verras toi-même.»
De propos en propos, l'aîné, peu patient,
Jette à la tête de son frère
Le perdreau disputé. Le cadet, en colère,
D'un des siens riposte à l'instant.
L'aîné recommence d'autant;
Et ce jeu qui leur plaît couvre autour d'eux la terre
De pauvres perdreaux palpitants.
Le fermier, qui passait en revenant des champs,
Voit ce spectacle sanguinaire,
Accourt et dit à ses enfants :
« Comment donc! petits rois, vos discordes cruelles
Font que tant d'innocents expirent par vos coups!
De quel droit, s'il vous plaît, dans vos tristes querelles,
Faut-il que l'on meure pour vous?»

FABLE XIII.

L'Hermine, le Castor et le Sanglier.

Une hermine[1], un castor[2], un jeune sanglier[3],
Cadets de leur famille, et partant sans fortune,
Dans l'espoir d'en acquérir une,
Quittèrent leur forêt, leur étang, leur hallier[4].
Après un long voyage, après mainte[5] aventure,
Ils arrivent dans un pays
Où s'offrent à leurs yeux ravis

(1) Petit quadrupède dont le poil est d'une complète blancheur, à l'exception du bout de la queue qui est noir comme de l'encre. Sa peau sert à faire la plus belle et la plus chère des fourrures; on en double les manteaux des rois et des grands dignitaires de l'État.

(2) Le castor est un animal amphibie qui vit ordinairement en troupe, et s'établit près des rivières et des étangs, où il construit des habitations et des magasins pour ses provisions d'hiver, abrités quelquefois par des digues qu'on croirait l'ouvrage des hommes, tant il y a d'art et d'habileté dans ces travaux. On le trouve surtout dans l'Amérique septentrionale. Sa fourrure est très estimée et sert principalement à fabriquer les chapeaux fins.

(3) Le sanglier est le porc sauvage.

(4) Fourré, partie des bois remplie de broussailles épaisses, où les sangliers se tiennent de préférence.

(5) Beaucoup.

Tous les trésors de la nature,
Des prés, des eaux, des bois, des vergers pleins de fruits.
Nos pèlerins[1] voyant cette terre chérie,
Éprouvent les mêmes transports
Qu'Énée[2] et ses Troyens en découvrant les bords
Du royaume de Lavinie.
Mais ce riche pays était de toutes parts
Entouré d'un marais de bourbe[3],
Où des serpents et des lézards
Se jouait l'effroyable tourbe.
Il fallait le passer, et nos trois voyageurs
S'arrêtent sur le bord, étonnés et rêveurs.
L'hermine la première avance un peu la patte ;
Elle la retire aussitôt ;
En arrière elle fait un saut,
En disant : « Mes amis, fuyons en grande hâte ;
Ce lieu, tout beau qu'il est, ne peut nous convenir ;
Pour arriver là-bas il faudrait se salir,
Et moi, je suis si délicate
Qu'une tache me fait mourir.
— Ma sœur, dit le castor, un peu de patience ;
On peut sans se tacher quelquefois réussir :
Il faut alors du temps et de l'intelligence ;
Nous avons tout cela. Pour moi, qui suis maçon,

(1) Voyageurs.

(2) Prince troyen qui, après la prise de Troie, emmena ce qui put échapper aux Grecs, et alla fonder en Italie, sous le nom de Lavinie, ce qui fut plus tard l'empire romain. C'est le sujet de l'Énéide de Virgile.

(3) Boue, limon.

Je vais en quinze jours vous bâtir un beau pont,
Sur lequel nous pourrons, sans craindre les morsures
De ces vilains serpents, sans gâter nos fourrures,
Arriver au milieu de ce charmant vallon.
— Quinze jours ! ce terme est bien long,
Répond le sanglier ; moi, j'y serai plus vite ;
Vous allez voir comment. » En prononçant ces mots,
Le voilà qui se précipite
Au plus fort du bourbier, s'y plonge jusqu'au dos,
A travers les serpents, les lézards, les crapauds,
Marche, pousse à son but, arrive plein de boue,
Et là, tandis qu'il se secoue,
Jetant à ses amis un regard de dédain :
« Apprenez, leur dit-il, comme on fait son chemin. »

FABLE XIV.

La Balance de Minos.

Minos[1], ne pouvant plus suffire
Au fatigant métier d'entendre et de juger
Chaque ombre descendue au ténébreux empire,
Imagina pour abréger,
De faire faire une balance,

(1) Roi de Crète, fils de Jupiter et d'Europe, gouverna avec tant de sagesse que les poëtes en ont fait un des trois juges des enfers.

Où dans l'un des bassins il mettait à la fois
Cinq ou six morts, dans l'autre un certain poids
Qui déterminait la sentence.
Si le poids s'élevait, alors plus à loisir
Minos examinait l'affaire ;
Si le poids baissait, au contraire,
Sans scrupule il faisait punir.
La méthode était sûre, expéditive et claire ;
Minos s'en trouvait bien. Un jour en même temps
Au bord du Styx[1] la mort rassemble
Deux rois, un grand ministre, un héros, trois savants.
Minos les fait peser ensemble ;
Le poids s'élève ; il en met deux,
Et puis trois ; c'est en vain, quatre ne font pas mieux.
Minos, un peu surpris, ôte de la balance
Ces inutiles poids, cherche un autre moyen ;
Et, près de là voyant un pauvre homme de bien
Qui dans un coin obscur attendait en silence,
Il le met seul en contre-poids :
Les six ombres alors s'élèvent à la fois.

(1) Fleuve des enfers.

FABLE XV.

Le Renard qui prêche.

Un vieux renard cassé, goutteux, apoplectique,
Mais instruit, éloquent, disert[1],
Et sachant très bien sa logique[2],
Se mit à prêcher au désert.
Son style était fleuri, sa morale excellente.
Il prouvait en trois points que la simplicité,
Les bonnes mœurs, la probité,
Donnent à peu de frais cette félicité
Qu'un monde imposteur nous présente,
Et nous fait payer cher sans la donner jamais.
Notre prédicateur n'avait aucun succès ;
Personne ne venait, hors cinq ou six marmottes,
Ou bien quelques biches dévotes
Qui vivaient loin du bruit, sans entour, sans faveur,
Et ne pouvaient pas mettre en crédit l'orateur.
Il prit le bon parti de changer de matière,
Prêcha contre les ours, les tigres, les lions,

(1) Qui parle bien et facilement.
(2) Science qui enseigne à raisonner.

Contre leurs appétits gloutons,
Leur soif, leur rage sanguinaire.
Tout le monde accourut alors à ses sermons :
Cerfs, gazelles, chevreuils, y trouvaient mille charmes ;
L'auditoire sortait toujours baigné de larmes,
Et le nom du renard devint bientôt fameux.
Un lion, roi de la contrée,
Bonhomme au demeurant, et vieillard fort pieux,
De l'entendre fut curieux.
Le renard fut charmé de faire son entrée
A la cour : il arrive, il prêche, et cette fois
Se surpassant lui-même, il tonne, il épouvante
Les féroces tyrans des bois,
Peint la faible innocence à leur aspect tremblante,
Implorant chaque jour la justice trop lente
Du maître et du juge des rois.
Les courtisans, surpris de tant de hardiesse,
Se regardaient sans dire rien ;
Car le roi trouvait cela bien.
La nouveauté parfois fait aimer la rudesse.
Au sortir du sermon, le monarque enchanté
Fit venir le renard : « Vous avez su me plaire,
Lui dit-il, vous m'avez montré la vérité ;
Je vous dois un juste salaire ;
Que me demandez-vous pour prix de vos leçons ? »
Le renard répondit : « Sire, quelques dindons. »

FABLE XVI.

Le Paon, les deux Oisons[1] et le Plongeon[2].

Un paon faisait la roue, et les autres oiseaux
    Admiraient son brillant plumage.
Deux oisons nasillards du fond d'un marécage
    Ne remarquaient que ses défauts.
« Regarde, disait l'un, comme sa jambe est faite ;
    Comme ses pieds sont plats, hideux !
— Et son cri, disait l'autre, est si mélodieux,
    Qu'il fait fuir jusqu'à la chouette. »
Chacun riait alors du mot qu'il avait dit.
    Tout à coup un plongeon sortit :
« Messieurs, leur cria-t-il, vous voyez d'une lieue
Ce qui manque à ce paon : c'est bien voir, j'en conviens ;
Mais votre chant, vos pieds, sont plus laids que les siens,
    Et vous n'aurez jamais sa queue. »

(1) Jeune oie.

(2) Oiseau pêcheur qui plonge dans l'eau pour attraper le poisson.

FABLE XVII.

Le Hibou, le Chat, l'Oison et le Rat.

De jeunes écoliers avaient pris dans un trou
Un hibou[1],
Et l'avaient élevé dans la cour du collége.
Un vieux chat, un jeune oison
Nourris par le portier, étaient en liaison
Avec l'oiseau; tous trois avaient le privilége
D'aller et de venir par toute la maison.
A force d'être dans la classe,
Ils avaient orné leur esprit,
Savaient par cœur Denys d'Halicarnasse[2],
Et tout ce qu'Hérodote[3] et Tite-Live[4] ont dit.

(1) Oiseau de nuit que l'antiquité avait consacré à Minerve, déesse de la sagesse et protectrice des Athéniens.

(2) Célèbre historien grec du siècle d'Auguste, qui a écrit l'histoire des premiers temps de Rome.

(3) Le premier des historiens grecs, était aussi né à Halicarnasse, 484 ans avant J.-C. Il passa une partie de sa vie à voyager pour recueillir les matériaux d'une histoire universelle, qu'il lut aux jeux olympiques, aux acclamations de toute la Grèce, qui, dans son admiration, donna aux neuf livres de cette histoire le nom des neuf muses.

(4) Fameux historien latin, natif de *Patavium* (*Padoue*), vécut sous Auguste et présida à l'éducation du jeune Claude. Son *histoire romaine*, dont une partie seulement est parvenue jusqu'à nous, comprenait l'espace de 744 ans, depuis la fondation de Rome jusqu'à la mort de Drusus.

Un soir, en discutant (des docteurs c'est l'usage),
Ils comparaient entre eux les peuples anciens.
« Ma foi! disait le chat, c'est aux Egyptiens
Que je donne le prix : c'était un peuple sage,
Un peuple ami des lois, instruit, discret, pieux,
    Rempli de respect pour ses dieux ;
Cela seul à mon gré lui donne l'avantage.
    — J'aime mieux les Athéniens,
Répondit le hibou : que d'esprit, que de grâce !
    Et dans les combats quelle audace !
Que d'aimables héros parmi leurs citoyens !
A-t-on jamais plus fait avec moins de moyens?
    Des nations c'est la première.
    —Parbleu! dit l'oison en colère,
    Messieurs, je vous trouve plaisants :
    Et les Romains, que vous en semble?
    Est-il un peuple qui rassemble
Plus de grandeur, de gloire et de faits éclatants ?
    Dans les arts, comme dans la guerre,
    Ils ont surpassé vos amis.
    Pour moi, ce sont mes favoris :
Tout doit céder le pas aux vainqueurs de la terre. »
Chacun des trois pédants s'obstine en son avis,
Quand un rat, qui de loin entendait la dispute,
Rat savant, qui mangeait des thèmes [1] dans sa hutte [2],

(1) On appelle *thème*, dans les écoles, une traduction de sa propre langue en langue étrangère, et *version*, la traduction d'une langue étrangère dans la sienne.

(2) Cabane. Ce mot est là pour : *demeure, logis*.

Leur cria : « Je vois bien d'où viennent vos débats :
L'Égypte vénérait les chats,
Athènes les hibous, et Rome, au Capitole,
Aux dépens de l'État nourrissait des oisons :
Ainsi notre intérêt est toujours la boussole[1]
Que suivent nos opinions. »

FABLE XVIII.

Le Parricide[2].

Un fils avait tué son père.
Ce crime affreux n'arrive guère
Chez les tigres, les ours; mais l'homme le commet.
Ce parricide eut l'art de cacher son forfait;
Nul ne le soupçonna : farouche et solitaire,
Il fuyait les humains et vivait dans les bois,
Espérant échapper aux remords comme aux lois.
Certain jour on le vit détruire à coups de pierre

(1) Aiguille aimantée qui, placée sur un pivot, se tourne toujours vers le nord, et sert aux navigateurs pour se diriger sur la mer. Ici ce mot est pris au figuré.

(2) Celui qui tue son père.

Un malheureux nid de moineaux.
« Eh ! que vous ont fait ces oiseaux ?
Lui demande un passant : pourquoi tant de colère ?
— Ce qu'ils m'ont fait ? répond le criminel :
Ces oisillons[1] menteurs, que confonde le ciel,
Me reprochent d'avoir assassiné mon père. »
Le passant le regarde : il se trouble, il pâlit ;
Sur son front son crime se lit :
Conduit devant le juge, il l'avoue, il l'expie.
O des vertus dernière amie,
Toi qu'on voudrait en vain éviter ou tromper,
Conscience terrible, on ne peut t'échapper !

FABLE XIX.

L'Amour et sa Mère.

Quand la belle Vénus[2], sortant du sein des mers,
Promena ses regards sur la plaine profonde,
Elle se crut d'abord seule dans l'univers :
Mais près d'elle aussitôt l'Amour naquit de l'onde.
Vénus lui fit un signe, il embrassa Vénus ;

(1) Petits oiseaux.

(2) Déesse de la beauté, naquit, suivant la Fable, de l'écume de la

Et se reconnaissant, sans s'être jamais vus,
Tous deux sur un dauphin voguèrent vers la plage.
Comme ils approchaient du rivage,
L'Amour qu'elle portait, s'échappe de ses bras,
Et lance plusieurs traits, en criant : Terre ! terre !
« Que faites-vous, mon fils ? lui dit alors sa mère.
— Maman, répondit-il, j'entre dans mes États. »

FABLE XX.

Le Perroquet confiant.

Cela ne sera rien, disent certaines gens,
Lorsque la tempête est prochaine;
Pourquoi nous affliger avant que le mal vienne?
Pourquoi? Pour l'éviter, s'il en est encor temps.
Un capitaine de navire,
Fort brave homme, mais peu prudent,
Se mit en mer malgré le vent.
Le pilote avait beau lui dire

mer. On lui donne pour fils l'Amour ou Cupidon. Cette petite pièce de vers, qui semble imitée de l'antique, n'est pas une fable, car on n'y trouve aucune moralité.

Qu'il risquait sa vie et son bien,
Notre homme ne faisait qu'en rire,
Et répétait toujours : *Cela ne sera rien*.
Un perroquet de l'équipage,
A force d'entendre ces mots,
Les retint et les dit pendant tout le voyage.
Le navire égaré voguait au gré des flots,
Quand un calme plat[1] vous l'arrête.
Les vivres tiraient à leur fin;
Point de terre voisine, et bientôt plus de pain.
Chacun des passagers s'attriste, s'inquiète;
Notre capitaine se tait.
Cela ne sera rien, criait le perroquet.
Le calme continue, on vit vaille que vaille[2];
Il ne reste plus de volaille :
On mange les oiseaux, triste et dernier moyen!
Perruches, cardinaux, catakois[3], tout y passe;
Le perroquet, la tête basse,
Disait plus doucement : *Cela ne sera rien.*
Il pouvait encor fuir, sa cage était trouée;
Il attendit, il fut étranglé bel et bien;
Et, mourant, il criait d'une voix enrouée :
Cela... Cela ne sera rien[4].

(1) Temps où, faute de vent, le navire ne peut marcher.

(2) Tant bien que mal, comme on peut.

(3) Ou kakatoës, diverses sortes d'oiseaux étrangers.

(4) On voit que cette fable est une allusion à ce qui se passait dans la révolution de 1789, dont Florian fut témoin, époque à laquelle tant de gens, qui auraient pu s'éloigner à temps du danger, payèrent de leur vie la confiance qu'ils avaient que *ce ne serait rien*. Il est vrai que

FABLE XXI.

L'Aigle et la Colombe[1].

A MADAME DE MONTESSON.

O vous qui sans esprit plairiez par vos attraits,
Et de qui l'esprit seul suffirait pour séduire ;
Vous qui du blond Phébus[2] savez toucher la lyre,
Et de l'amour lancer les traits[3],
Toute louable que vous êtes,
Je ne vous louerai point ; allez, rassurez-vous :
Ce serait vous mettre en courroux.
Je le sais ; cependant les belles, les poëtes
Aiment assez l'encens ; vous êtes tout cela,
Et vous ne l'aimez point : j'en resterai donc là ;

d'autres restèrent aussi, parce qu'ils trouvaient plus noble et plus utile de combattre le péril que de le fuir.

(1) Cette fable est une flatterie allégorique adressée à madame de Montesson (Jeanne-Beraud de Lahaye), mariée secrètement au duc d'Orléans, grand-père du roi Louis-Philippe. Cette dame aimable et spirituelle était tante de madame de Genlis, connue par ses nombreux ouvrages.

(2) Phébus ou Apollon, dieu de la poésie, suivant la Fable.

(3) Les flèches. Voyez la note de la fable V de ce livre.

Mais, ne vous fâchez pas, si j'ose
Parler toujours de vous en parlant d'autre chose.

Un aigle, fils des rois de l'empire de l'air,
Sur le soleil fixant sa vue,
Ne vivait, ne planait qu'au-delà de la nue,
Et ne se reposait qu'aux pieds de Jupiter[1].
Cet aigle s'ennuyait ; le soleil et l'Olympe[2],
Lorsque sans cesse l'on y grimpe,
Finissent par être ennuyeux.
Notre aigle donc, lassé des cieux,
Descend sur un rocher ; près de lui vient se rendre
Une blanche colombe, aux yeux doux, à l'air tendre,
Et dont le seul aspect faisait passer au cœur
Ce calme qui toujours annonce le bonheur.
L'aigle s'approche d'elle, et, plein de confiance,
Lui raconte son déplaisir.
La colombe répond : « Petite est ma science,
Mais je crois cependant que je peux vous guérir ;
Daignez me suivre dans la plaine. »
Elle dit, l'aigle part. La colombe le mène
Dans les vallons fleuris, au bord des clairs ruisseaux,
Lui montre mille objets nouveaux,
Le fait reposer sous l'ombrage,
Ensuite le conduit sur de riants coteaux,
Et puis le ramène au bocage,
Où du rossignol le ramage

(1) Fils de Saturne et de Rhée, le roi des dieux du paganisme. ☞
(2) Montagne de Thessalie dont on avait fait le séjour des dieux.

Faisait retentir les échos :
Ce n'est tout, elle sait encore
Doubler chaque plaisir de son royal amant
Par le charme du sentiment.
De plus en plus l'aigle l'adore,
Bientôt ils s'unissent tous deux ;
Leur félicité s'en augmente ;
Et, lorsque notre aigle amoureux
Voulait remercier son épouse charmante
D'avoir enfin trouvé l'art de le rendre heureux,
Il lui disait d'une voix attendrie :
« Le bonheur n'est pas dans les cieux :
Il est près d'une bonne amie. »

FABLE XXII.

Le Lion et le Léopard.

Un valeureux lion, roi d'une immense plaine,
Désirait de la terre une plus grande part,
Et voulait conquérir une forêt prochaine,
Héritage d'un léopard.
L'attaquer n'était pas chose bien difficile ;
Mais le lion craignait les panthères, les ours

Qui se trouvaient placés juste entre les deux cours.
Voici comment s'y prit notre monarque habile ;
Au jeune léopard, sous prétexte d'honneur,
Il députe un ambassadeur :
C'était un vieux renard. Admis à l'audience,
Du jeune roi d'abord il vante la prudence,
Son amour pour la paix, sa bonté, sa douceur,
Sa justice et sa bienfaisance ;
Puis, au nom du lion, propose une alliance
Pour exterminer tout voisin
Qui méconnaîtra leur puissance.
Le léopard accepte ; et, dès le lendemain,
Nos deux héros, sur leurs frontières [1]
Mangent à qui mieux mieux les ours et les panthères.
Cela fut bientôt fait ; mais, quand les rois amis,
Partageant le pays conquis,
Fixèrent leurs bornes nouvelles,
Il s'éleva quelques querelles :
Le léopard lésé [2] se plaignit du lion ;
Celui-ci montra sa denture
Pour prouver qu'il avait raison :
Bref, on en vint aux coups. La fin de l'aventure
Fut le trépas du léopard :
Il apprit alors, un peu tard,
Que contre les lions les meilleures barrières
Sont les petits États des ours et des panthères.

(1) Limites, bornes qui divisent deux États voisins.

(2) A qui on avait fait tort.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

LIVRE QUATRIÈME.

FABLE I.[1]

Le Savant et le Fermier.

Que j'aime les héros dont je conte l'histoire !
Et qu'à m'occuper d'eux je trouve de douceur !
J'ignore s'ils pourront m'acquérir de la gloire,
Mais je sais qu'ils font mon bonheur.
Avec les animaux je veux passer ma vie :
Ils sont si bonne compagnie !
Je conviens cependant, et c'est avec douleur,
Que tous n'ont pas le même cœur.
Plusieurs que l'on connaît, sans qu'ici je les nomme,
De nos vices ont bonne part :
Mais je les trouve encor moins dangereux que l'homme;
Et, fripon pour fripon, je préfère un renard.
C'est ainsi que pensait un sage,

Un bon fermier de mon pays.
Depuis quatre-vingts ans, de tout le voisinage
On venait écouter et suivre ses avis ;
Chaque mot qu'il disait était une sentence [1].
Son exemple surtout aidait son éloquence ;
Et lorsque environné de ses quarante enfants,
Fils, petits-fils, brus, gendres, filles,
Il jugeait les procès ou réglait les familles,
Nul n'eût osé mentir devant ses cheveux blancs.
Je me souviens qu'un jour dans son champêtre asile
Il vint un savant de la ville,
Qui dit au bon vieillard : « Mon père, enseignez-moi
Dans quel auteur, dans quel ouvrage,
Vous apprîtes l'art d'être sage.
Chez quelle nation, à la cour de quel roi
Avez-vous été, comme Ulysse [2],
Prendre des leçons de justice ?
Suivez-vous de Zénon [3] la rigoureuse loi ?

(1) Maxime de morale, précepte, pensée remarquable, bien exprimée et en peu de mots.

(2) Roi d'Ithaque, fils de Laërte et d'Anticlé, cité par sa prudence et son adresse ; l'un des princes grecs qui firent le siége de Troie, et l'un de ceux qui contribuèrent le plus efficacement à la prise de la ville. En retournant à Ithaque, il erra longtemps sur diverses mers et ne revint dans sa patrie qu'au bout de vingt ans, après une infinité de traverses. Les aventures d'Ulysse ont fourni à Homère le sujet de l'*Odyssée* (Odysseus, nom grec d'Ulysse).

(3) Philosophe grec, né à Citium, dans l'île de Cypres ; fondateur de la secte des stoïciens, dont la morale était très austère. Ils ne reconnaissaient d'autre bien que la vertu et d'autre mal que le vice. — Epicure, autre philosophe grec, né à Gargette, dans l'Attique, est le

Avez-vous embrassé la secte d'Épicure,
Celle de Pythagore, ou du divin Platon ?
— De tous ces messieurs-là je ne sais pas le nom,
Répondit le vieillard ; mon livre est la nature ;
Et mon unique précepteur,
C'est mon cœur.
Je vois les animaux, j'y trouve le modèle
Des vertus que je dois chérir :
La colombe m'apprit à devenir fidèle ;
En voyant la fourmi, j'amassai pour jouir ;
Mes bœufs m'enseignent la constance,
Mes brebis la douceur, mes chiens la vigilance ;
Et si j'avais besoin d'avis
Pour aimer mes filles, mes fils,
La poule et ses poussins me serviraient d'exemple.
Ainsi dans l'univers tout ce que je contemple
M'avertit d'un devoir qu'il m'est doux de remplir.
Je fais souvent du bien pour avoir du plaisir.
J'aime et je suis aimé, mon âme est tendre et pure,
Et toujours selon ma mesure
Ma raison sait régler mes vœux :

chef des épicuriens, qui font consister la morale dans le plaisir. — Pythagore, autre philosophe célèbre, est le chef de l'école italique. Il fut un des plus savants hommes de l'antiquité ; il croyait à la puissance des nombres et à la métempsycose, ou au passage des âmes dans divers corps. — Platon, l'un des plus grands philosophes et des plus éminents écrivains de la Grèce, naquit dans l'île d'Egine, vers l'an 429 avant J.-C. Il était disciple de Socrate ; son école prit le nom d'académie, du lieu où il enseignait.

J'observe et je suis la nature,
C'est mon secret pour être heureux[1]. »

FABLE II.

L'Écureuil, le Chien et le Renard.

Un gentil écureuil était le camarade,
Le tendre ami d'un beau danois[2].
Un jour qu'ils voyageaient comme Oreste et Pylade[3],
La nuit les surprit dans un bois.
En ce lieu, point d'auberge ; ils eurent de la peine
A trouver où se bien coucher.
Enfin le chien se mit dans le creux d'un vieux chêne,
Et l'écureuil plus haut grimpa pour se nicher.
Vers minuit (c'est l'heure des crimes),

(1) Ce récit est plutôt un conte moral qu'une fable, puisqu'il ne s'y trouve point d'allégorie.

(2) C'est-à-dire un chien danois, espèce qui tient du braque et du lévrier, et dont le poil est tacheté de noir et de blanc.

(3) Oreste, fils d'Agamemnon, roi d'Argos, et Pylade, fils de Strophius, roi de Phocide, étaient liés d'une si tendre amitié que leurs noms ont passé en proverbe pour désigner des amis inséparables.



Liv. IV. Fab. II.

Typ. Lacrampe et comp.

Longtemps après que nos amis,
En se disant bonsoir, se furent endormis,
Voici qu'un vieux renard, affamé de victimes,
Arrive au pied de l'arbre, et, levant le museau,
Voit l'écureuil sur un rameau.
Il le mange des yeux, humecte de sa langue
Ses lèvres, qui de sang brûlent de s'abreuver;
Mais jusqu'à l'écureuil il ne peut arriver.
Il faut donc, par une harangue,
L'engager à descendre ; et voici son discours :
« Ami, pardonnez, je vous prie,
Si de votre sommeil j'ose troubler le cours ;
Mais le pieux transport dont mon âme est remplie
Ne peut se contenir : je suis votre cousin
Germain ;
Votre mère était sœur de feu mon digne père.
Cet honnête homme, hélas ! à son heure dernière,
M'a tant recommandé de chercher son neveu
Pour lui donner moitié du peu
Qu'il m'a laissé de bien ! Venez donc, mon cher frère,
Venez, par un embrassement,
Combler le doux plaisir que mon âme ressent.
Si je pouvais monter jusqu'aux lieux où vous êtes,
Oh ! j'y serais déjà, soyez-en bien certain. »
Les écureuils ne sont pas bêtes,
Et le mien était fort malin.
Il reconnaît le patelin [1],

(1) Caractère souple et insinuant qui, à force de cajoleries, amène les gens à faire sa volonté.

Et répond d'un ton doux : « Je meurs d'impatience
De vous embrasser mon cousin ;
Je descends. Mais, pour mieux lier la connaissance,
Je veux vous présenter mon plus fidèle ami,
Un parent qui prit soin de nourrir mon enfance ;
Il dort dans ce trou-là ; frappez un peu, je pense
Que vous serez charmé de le connaître aussi. »
Aussitôt maître renard frappe,
Croyant en manger deux ; mais le fidèle chien
S'élance de l'arbre, le happe[1],
Et vous l'étrangle bel et bien.
Ceci prouve deux points. D'abord qu'il est utile
Dans la douce amitié de placer son bonheur ;
Puis, qu'avec de l'esprit il est souvent facile
Au piége qu'il nous tend de surprendre un trompeur.

(1) Le saisit, l'attrape.



Liv. IV. Fab. III

Typ. Lacrampe et comp.

FABLE III.

Le Perroquet.

Un gros perroquet gris, échappé de sa cage,
 Vint s'établir dans un bocage;
Et là, prenant le ton de nos faux connaisseurs,
Jugeant tout, blâmant tout d'un air de suffisance,
Au chant du rossignol il trouvait des longueurs,
 Critiquait surtout sa cadence.
Le linot, selon lui, ne savait pas chanter;
La fauvette aurait fait quelque chose peut-être,
 Si de bonne heure il eût été son maître,
 Et qu'elle eût voulu profiter.
Enfin aucun oiseau n'avait l'art de lui plaire;
Et dès qu'ils commençaient leurs joyeuses chansons,
Par des coups de sifflet répondant à leurs sons,
 Le perroquet les faisait taire.
Lassés de tant d'affronts, tous les oiseaux du bois
Viennent lui dire un jour : « Mais parlez donc, beau sire;
Vous qui sifflez toujours, faites qu'on vous admire.
Sans doute vous avez une brillante voix.
 Daignez chanter pour nous instruire. »
 Le perroquet, dans l'embarras,

Se gratte un peu la tête, et finit par leur dire :
« Messieurs, je siffle bien, mais je ne chante pas[1]. »

FABLE IV.

L'Habit d'Arlequin.

Vous connaissez ce quai nommé de la Ferraille,
Où l'on vend des oiseaux, des hommes et des fleurs[2];
A mes fables souvent c'est là que je travaille.
J'y vois des animaux, et j'observe leurs mœurs.
Un jour de mardi-gras, j'étais à la fenêtre
    D'un oiseleur de mes amis,
    Quand sur le quai je vis paraître
Un petit arlequin, leste, bien fait, bien mis,
Qui, la batte[3] à la main, d'une grâce légère,

(1) Cette moralité s'adresse aux critiques de profession, qui ne savent rien faire des choses qu'ils jugent.

(2) Autrefois, en effet, le marché aux fleurs se tenait sur le quai de la Ferraille, occupé par les marchands d'oiseaux. C'était là aussi qu'anciennement les recruteurs, c'est-à-dire ceux qui cherchaient à enrôler des soldats, soit à prix d'argent, soit par surprise, exerçaient leur industrie, que la conscription a rendue inutile; c'est pourquoi on dit qu'on vendait là des hommes.

(3) Cette espèce de sabre de bois dont les arlequins sont armés.

Courait après un masque en habit de bergère.
Le peuple applaudissait par des ris, par des cris.
Tout près de moi, dans une cage,
Trois oiseaux étrangers, de différent plumage,
Perruche, cardinal, serin [1],
Regardaient aussi l'arlequin.
La perruche disait : « J'aime peu son visage ;
Mais son charmant habit n'eut jamais son égal ;
Il est d'un si beau vert ! — Vert ! dit le cardinal,
Vous n'y voyez donc pas, ma chère ?
L'habit est rouge assurément ;
Voilà ce qui le rend charmant.
— Oh ! pour celui-là, mon compère,
Répondit le serin, vous n'avez pas raison,
Car l'habit est jaune-citron,
Et c'est ce jaune-là qui fait tout son mérite.
— Il est vert. — Il est jaune. — Il est rouge, morbleu ! »
Interrompt chacun avec feu ;
Et déjà le trio [2] s'irrite.
« Amis, apaisez-vous, leur crie un bon pivert [3] ;
L'habit est jaune, rouge et vert.
Cela vous surprend fort, voici tout le mystère :
Ainsi que bien des gens d'esprit et de savoir,
Mais qui d'un seul côté regardent une affaire,

(1) On sait que la perruche est verte, le cardinal rouge et le serin jaune.

(2) Les trois disputeurs.

(3) Oiseau de nos climats, dont le plumage est jaunâtre et vert ; il grimpe le long des arbres, dont il perce l'écorce avec son bec fort et pointu, pour y chercher les insectes dont il se nourrit.

Chacun de vous ne veut y voir
Que la couleur qui sait lui plaire. »

FABLE V.

Le Hibou et le Pigeon.

« Que mon sort est affreux ! s'écriait un hibou :
Vieux, infirme, souffrant, accablé de misère,
Je suis isolé sur la terre,
Et jamais un oiseau n'est venu dans mon trou
Consoler un moment ma douleur solitaire. »
Un pigeon entendit ces mots,
Et courut auprès du malade :
« Hélas ! mon pauvre camarade,
Lui dit-il, je plains bien vos maux ;
Mais je ne comprends pas qu'un hibou de votre âge
Soit sans épouse, sans parents,
Sans enfants ou petits-enfants.
N'avez-vous point serré les nœuds du mariage
Pendant le cours de vos beaux ans ? »
Le hibou répondit. « Non, vraiment, mon cher frère.
Me marier ! et pourquoi faire?
J'en connaissais trop le danger.

Vouliez-vous que je prisse une jeune chouette,
Bien étourdie et bien coquette,
Qui me trahît sans cesse ou me fît enrager ;
Qui me donnât des fils d'un méchant caractère,
Ingrats, menteurs, mauvais sujets,
Désirant en secret le trépas de leur père?
Car c'est ainsi qu'ils sont tous faits.
Pour des parents, je n'en ai guère,
Et ne les vis jamais ; ils sont durs, exigeants,
Pour le moindre sujet s'irritent,
N'aiment que ceux dont ils héritent ;
Encor ne faut-il pas qu'ils attendent longtemps!
Tout frère ou tout cousin nous déteste et nous pille.
— Je ne suis pas de votre avis,
Répondit le pigeon. Mais, parlons des amis ;
Des orphelins c'est la famille :
Vous avez dû près d'eux trouver quelques douceurs.
— Les amis! ils sont tous trompeurs.
J'ai connu deux hiboux qui tendrement s'aimèrent
Pendant quinze ans, et, certain jour,
Pour une souris s'égorgèrent.
Je crois à l'amitié encor moins qu'à l'amour.
— Mais ainsi, Dieu me le pardonne!
Vous n'avez donc aimé personne?
— Ma foi! non, soit dit entre nous.
—En ce cas-là, mon cher, de quoi vous plaignez-vous?»

FABLE VI.

La Vipère et la Sangsue.

La vipère[1] disait un jour à la sangsue :
« Que notre sort est différent !
On vous cherche, on me fuit ; si l'on peut, on me tue ;
Et vous, aussitôt qu'on vous prend,
Loin de craindre votre blessure,
L'homme vous donne de son sang
Une ample et bonne nourriture :
Cependant vous et moi faisons même piqûre. »
La citoyenne de l'étang[2]
Répond : « Oh ! que nenni, ma chère,
La vôtre fait du mal, la mienne est salutaire.
Par moi plus d'un malade obtient sa guérison ;
Par vous tout homme sain trouve une mort cruelle.
Entre nous deux, je crois, la différence est belle :
Je suis remède et vous poison. »

Cette fable aisément s'explique :
C'est la satire et la critique.

(1) Petit serpent venimeux dont la morsure est très dangereuse.

(2) La sangsue. C'est dans certains étangs que se pêchent les sang-

FABLE VII.

Le Pacha et le Dervis.

Un Arabe[1], à Marseille, autrefois m'a conté
Qu'un pacha turc, dans sa patrie,
Vint porter certain jour un coffret cacheté
Au plus sage dervis[2] qui fût en Arabie.
« Ce coffret, lui dit-il, renferme des rubis,
Des diamants d'un très grand prix :
C'est un présent que je veux faire
A l'homme que tu jugeras
Être le plus fou de la terre.
Cherche bien, tu le trouveras. »
Muni de son coffret, notre bon solitaire
S'en va courir le monde. Avait-il donc besoin
D'aller loin?

sues, qu'on applique très souvent en médecine. Elles font une petite morsure peu douloureuse, et sucent le sang par cette ouverture, qui tient lieu d'une saignée.

(1) Habitant ou originaire de l'Arabie, contrée d'Asie qui s'étend le long de la mer Rouge. Il y a des Arabes en Egypte et dans tout le nord de l'Afrique. Les Maures, qui ont longtemps possédé l'Espagne, étaient des peuplades arabes.

(2) Moine turc.

L'embarras de choisir était sa grande affaire :
Des fous toujours plus fous venaient de toutes parts
Se présenter à ses regards.
Notre pauvre dépositaire
Pour l'offrir à chacun saisissait le coffret;
Mais un pressentiment secret
Lui conseillait de n'en rien faire,
L'assurant qu'il trouverait mieux.
Errant ainsi de lieux en lieux,
Embarrassé de son message,
Enfin, après un long voyage,
Notre homme et le coffret arrivent un matin
Dans la ville de Constantin[1].
Il trouve tout le peuple en joie.
« Que s'est-il donc passé? — Rien, lui dit un iman[2];
C'est notre grand-visir[3] que le sultan envoie,
Au moyen d'un lacet de soie,
Porter au prophète un firman[4].
Le peuple rit toujours de ces sortes d'affaires;
Et, comme ce sont des misères,
Notre empereur souvent lui donne ce plaisir.
— Souvent? — Oui. — C'est fort bien. Votre nouveau visir
Est-il nommé? — Sans doute, et le voilà qui passe. »
Le dervis, à ces mots, court, traverse la place,
Arrive, et reconnaît le pacha son ami.

(1) Constantinople, capitale de l'empire ottoman.
(2) Prêtre musulman.
(3) Premier ministre du sultan, ou empereur des Turcs.
(4) Message, ordre, écrit officiel du sultan.

« Bon ! te voilà, dit celui-ci ;
Et le coffret ? — Seigneur, j'ai parcouru l'Asie ;
J'ai vu des fous parfaits, mais sans oser choisir.
Aujourd'hui ma course est finie ;
Daignez l'accepter, grand-visir. »

FABLE VIII.

Le Laboureur de Castille.

Le plus aimé des rois est toujours le plus fort.
En vain la fortune l'accable ;
En vain mille ennemis, ligués avec le sort,
Semblent lui présager sa perte inévitable ;
L'amour de ses sujets, colonne inébranlable,
Rend inutiles leurs efforts.
Le petit-fils d'un roi, grand par son malheur même,
Philippe[1], sans argent, sans troupes, sans crédit,
Chassé par l'Anglais de Madrid[2],

(1) Philippe V, petit-fils de notre roi Louis XIV, appelé au trône d'Espagne par le testament de Charles II, qui mourut sans héritier, dut soutenir de longues guerres pour faire reconnaître ses droits ; il finit par triompher de toute l'Europe, avec l'appui de la France, qui se ruina dans cette lutte. C'est ce qu'on appelle la *guerre de la succession*.

(2) Capitale de l'Espagne.

Croyait perdu son diadème.
Il fuyait presque seul, déplorant son malheur :
Tout à coup à ses yeux s'offre un vieux laboureur,
Homme franc, simple et droit, aimant plus que sa vie
Ses enfants et son roi, sa femme et sa patrie ;
Parlant peu de vertu, la pratiquant beaucoup,
Riche, et pourtant aimé, cité dans les Castilles
Comme l'exemple des familles.
Son habit, filé par ses filles,
Etait ceint d'une peau de loup ;
Sous un large chapeau, sa tête bien à l'aise
Faisait voir des yeux vifs et des traits basanés[1],
Et ses moustaches, de son nez
Descendaient jusque sur sa fraise[2].
Douze fils le suivaient, tous grands, beaux, vigoureux ;
Un mulet chargé d'or était au milieu d'eux.
Cet homme, dans cet équipage,
Devant le roi s'arrête, et lui dit : « Où vas-tu ?
Un revers t'a-t-il abattu ?
Vainement l'archiduc[3] a sur toi l'avantage ;
C'est toi qui régneras, car c'est toi qu'on chérit.
Qu'importe qu'on t'ait pris Madrid ?
Notre amour t'est resté, nos corps sont tes murailles ;
Nous périrons pour toi dans les champs de l'honneur.
Le hasard gagne les batailles,

(1) Couleur de cuir tanné, brunis par le soleil.

(2) Collerette plissée à tuyaux, que les Espagnols portaient encore alors.

(3) Prétendant au trône d'Espagne, comme parent de Charles II, qui était de la maison d'Autriche.

Mais il faut des vertus pour gagner notre cœur.
Tu l'as, tu régneras. Notre argent, notre vie,
Tout est à toi, prends tout. Grâces à quarante ans
De travail et d'économie,
Je peux t'offrir cet or. Voici mes douze enfants,
Voilà douze soldats; malgré mes cheveux blancs,
Je ferai le treizième, et, la guerre finie,
Lorsque tes généraux, tes officiers, tes grands
Viendront te demander, pour prix de leur service,
Des biens, des honneurs, des rubans,
Nous ne demanderons que repos et justice;
C'est tout ce qu'il nous faut. Nous autres pauvres gens,
Nous fournissons au roi du sang et des richesses;
Mais, loin de briguer ses largesses[1],
Moins il donne et plus nous l'aimons.
Quand tu seras heureux nous fuirons ta présence,
Nous te bénirons en silence :
On t'a vaincu, nous te cherchons. »
Il dit, tombe à genoux. D'une main paternelle
Philippe le relève en poussant des sanglots;
Il presse dans ses bras ce sujet si fidèle,
Veut parler, et les pleurs interrompent ses mots.
Bientôt, selon la prophétie
Du bon vieillard, Philippe fut vainqueur,
Et sur le trône d'Ibérie[2]
N'oublia point le laboureur.

(1) De solliciter ses bienfaits, ses dons.

(2) Ancien nom de l'Espagne.

Ce récit historique ne peut s'appeler une fable, quoiqu'il contienne une leçon morale.

FABLE IX.

La Fauvette et le Rossignol.

Une fauvette, dont la voix
Enchantait les échos par sa douceur extrême,
Espéra surpasser le rossignol lui-même,
Et lui fit un défi[1]. L'on choisit dans le bois
Un lieu propre au combat. Les juges se placèrent :
C'étaient le linot, le serin,
Le rouge-gorge et le tarin.
Tous les autres oiseaux derrière eux se perchèrent.
Deux vieux chardonnerets et deux jeunes pinsons
Furent gardes du camp; le merle était trompette;
Il donne le signal. Aussitôt la fauvette
Fait entendre les plus doux sons;
Avec adresse elle varie
De ses accents filés la touchante harmonie,
Et ravit tous les cœurs par ses tendres chansons.
L'assemblée applaudit. Bientôt on fait silence;
Alors le rossignol commence :
Trois accords purs, égaux, brillants,
Que termine une juste et parfaite cadence,

(1) Le défia à qui chanterait le mieux.

Sont le prélude de ses chants;
Ensuite son gosier flexible,
Parcourant sans effort tous les tons de sa voix,
Tantôt vif et pressé, tantôt lent et sensible,
Etonne et ravit à la fois.
Les juges cependant demeuraient en balance;
Le linot, le serin, de la fauvette amis,
Ne voulaient point donner de prix;
Les autres disputaient. L'assemblée en silence
Écoutait leurs doctes avis,
Lorsqu'un geai s'écria : « Victoire à la fauvette ! »
Ce mot décida sa défaite :
Pour le rossignol aussitôt
L'aréopage[1] ailé tout d'une voix s'explique.
Ainsi le suffrage d'un sot
Fait plus de mal que sa critique.

(1) Tribunal d'Athènes chargé du jugement des affaires criminelles, et qui jouit longtemps d'une grande réputation d'impartialité. Ce nom s'emploie proverbialement pour désigner honorablement un tribunal quelconque.

FABLE X.

L'Avare et son Fils.

Par je ne sais quelle aventure,
Un avare[1], un beau jour, voulant se bien traiter,
Au marché courut acheter
Des pommes pour sa nourriture.
Dans son armoire il les porta,
Les compta, rangea, recompta,
Ferma les doubles tours de sa double serrure,
Et chaque jour les visita.
Ce malheureux, dans sa folie,
Les bonnes pommes ménageait;
Mais, lorsqu'il en trouvait quelqu'une de pourrie,
En soupirant il la mangeait.
Son fils, jeune écolier, faisant fort maigre chère,
Découvrit à la fin les pommes de son père.
Il attrape les clefs, et va dans ce réduit[2],
Suivi de deux amis d'excellent appétit.
Or, vous pouvez juger le dégât qu'ils y firent,

(1) Celui qui, par un trop grand amour des richesses, refuse le nécessaire à lui et aux autres.

(2) Se dit d'un petit endroit retiré, cabinet, chambrette, etc.

Et combien de pommes périrent !
L'avare arrive en ce moment,
De douleur, d'effroi palpitant :
« Mes pommes! criait-il; coquins, il faut les rendre,
Ou je vais tous vous faire pendre.
— Mon père, dit le fils, calmez-vous, s'il vous plaît;
Nous sommes d'honnêtes personnes;
Et quel tort vous avons-nous fait?
Nous n'avons mangé que les bonnes[1]. »

(1) Ceci est encore un conte satirique plutôt qu'une fable. La moralité est que les gens qui ne pensent qu'à gagner ou amasser de l'argent, n'ayant pas le temps de s'occuper de leurs enfants, ont en général des enfants mal élevés et mauvais sujets.

FABLE XI.

Le Courtisan et le dieu Protée.

On en veut trop aux courtisans[1];
On va criant partout qu'à l'État inutiles,
Pour leur seul intérêt ils se montrent habiles.
Ce sont discours de médisants.
J'ai lu, je ne sais où, qu'autrefois en Syrie[2]
Ce fut un courtisan qui sauva sa patrie.
Voici comment : Dans le pays
La peste avait été portée,
Et ne devait cesser que quand le dieu Protée[3]
Dirait là-dessus son avis.
Ce dieu, comme l'on sait, n'est pas facile à vivre :
Pour le faire parler il faut longtemps le suivre,
Près de son antre l'épier,
Le surprendre et puis le lier,

(1) Ceux qui sont attachés à la cour ou à la personne du roi.

(2) Contrée de l'Asie située entre l'Euphrate, la Méditerranée, l'Asie-Mineure et l'Arabie ; elle fait aujourd'hui partie de la Turquie d'Asie.

(3) Fils de Neptune et de Phénice, il avait la garde des troupeaux marins de son père. Suivant la Fable, il savait l'avenir, mais il ne le révélait que par force, et, pour échapper aux questions, il changeait de forme à volonté.

Malgré la figure effrayante
Qu'il prend et quitte à volonté.
Certain vieux courtisan, par le roi député,
Devant le dieu marin tout à coup se présente.
Celui-ci, surpris, irrité,
Se change en noir serpent; sa gueule empoisonnée
Lance et retire un dard messager du trépas,
Tandis que dans sa marche oblique et détournée
Il glisse sur lui-même et d'un pli fait un pas.
Le courtisan sourit : « Je connais cette allure,
Dit-il, et mieux que toi je sais mordre et ramper. »
Il court alors pour l'attraper :
Mais le dieu change de figure;
Il devient tour à tour loup, singe, lynx[1], renard.
« Tu veux me vaincre dans mon art,
Disait le courtisan; mais, depuis mon enfance,
Plus que ces animaux avide, adroit, rusé,
Chacun de ces tours-là pour moi se trouve usé.
Changer d'habit, de mœurs, même de conscience,
Je ne vois rien là que d'aisé. »
Lors il saisit le dieu, le lie,
Arrache son oracle[2], et retourne vainqueur.

Ce trait nous prouve, ami lecteur,
Combien un courtisan peut servir la patrie.

(1) Animal sauvage qui passe pour avoir la vue très perçante.

(2) Sa réponse. Les réponses que les païens croyaient recevoir de leurs dieux s'appelaient des oracles.

FABLE XII.

La Guenon, le Singe et la Noix[1].

Une jeune guenon cueillit
Une noix dans sa coque verte ;
Elle y porte la dent, fait la grimace… « Ah ! certe,
Dit-elle, ma mère mentit
Quand elle m'assura que les noix étaient bonnes.
Puis, croyez aux discours de ces vieilles personnes
Qui trompent la jeunesse ! Au diable soit le fruit ! »
Elle jette la noix. Un singe la ramasse,
Vite entre deux cailloux la casse,
L'épluche, la mange, et lui dit :
« Votre mère eut raison, ma mie ;
Les noix ont fort bon goût ; mais il faut les ouvrir :
Souvenez-vous que, dans la vie,
Sans un peu de travail on n'a point de plaisir. »

(1) La morale de cette fable peut s'appliquer aux enfants qui, rebutés par les premières difficultés de l'étude, s'imaginent qu'on les a trompés en leur promettant qu'ils y trouveraient du plaisir un jour.



LIV. IV. FAB. XII.

Typ. Lacrampe et comp



Liv. IV. Fab. XIII

Typ. Lacrampe et comp.

FABLE XIII.

Le Lapin et la Sarcelle.

Unis dès leurs jeunes ans
D'une amitié fraternelle,
Un lapin, une sarcelle[1],
Vivaient heureux et contents.
Le terrier[2] du lapin était sur la lisière[3]
D'un parc bordé d'une rivière.
Soir et matin, nos bons amis,
Profitant de ce voisinage,
Tantôt au bord de l'eau, tantôt sous le feuillage,
L'un chez l'autre étaient réunis.
Là, prenant leurs repas, se contant des nouvelles,
Ils n'en trouvaient point de si belles
Que de se répéter qu'ils s'aimeraient toujours.
Ce sujet revenait sans cesse en leurs discours.
Tout était en commun, plaisir, chagrin, souffrance :
Ce qui manquait à l'un, l'autre le regrettait ;
Si l'un avait du mal, son ami le sentait ;

(1) Oiseau aquatique plus petit que le canard.
(2) Trou dans la terre où se logent les lapins.
(3) Le bord, l'extrémité.

Si d'un bien au contraire il goûtait l'espérance,
Tous deux en jouissaient d'avance.
Tel était leur destin, lorsqu'un jour, jour affreux !
Le lapin, pour dîner, venant chez la sarcelle,
Ne la retrouve plus : inquiet, il l'appelle ;
Personne ne répond à ses cris douloureux.
Le lapin, de frayeur l'âme toute saisie[1],
Va, vient, fait mille tours, cherche dans les roseaux,
S'incline par-dessus les flots,
Et voudrait s'y plonger pour trouver son amie.
« Hélas ! s'écriait-il, m'entends-tu? réponds-moi.
Ma sœur, ma compagne chérie,
Ne prolonge pas mon effroi ;
Encor quelques moments, c'en est fait de ma vie[2] :
J'aime mieux expirer que de trembler pour toi. »
Disant ces mots, il court, il pleure,
Et s'avançant le long de l'eau,
Arrive enfin près du château
Où le seigneur du lieu demeure.
Là, notre désolé lapin
Se trouve au milieu d'un parterre,
Et voit une grande volière[3]
Où mille oiseaux divers volaient sur un bassin.
L'amitié donne du courage.
Notre ami, sans rien craindre, approche du grillage,
Regarde, et reconnaît... ô tendresse ! ô bonheur !

(1) *L'âme toute saisie de frayeur*, inversion.

(2) Ma vie est finie, je vais mourir.

(3) Lieu fermé d'un grillage de fil de fer pour y retenir les oiseaux qu'on veut garder.

La sarcelle : aussitôt il pousse un cri de joie,
Et sans perdre de temps à consoler sa sœur,
De ses quatre pieds il s'emploie
A creuser un secret chemin
Pour joindre son amie ; et par ce souterrain[1],
Le lapin tout à coup entre dans la volière,
Comme un mineur[2] qui prend une place de guerre.
Les oiseaux effrayés se pressent en fuyant.
Lui court à la sarcelle, il l'entraîne à l'instant
Dans son obscur sentier, la conduit sous la terre,
Et, la rendant au jour, il est prêt à mourir
De plaisir.
Quel moment pour tous deux ! Que ne sais-je le peindre
Comme je saurais le sentir !
Nos bons amis croyaient n'avoir plus rien à craindre ;
Ils n'étaient pas au bout[3]. Le maître du jardin,
En voyant le dégât commis dans sa volière,
Jure d'exterminer jusqu'au dernier lapin :
« Mes fusils ! mes furets ! » criait-il en colère.
Aussitôt fusils et furets[4]
Sont tout prêts.
Les gardes[5] et les chiens vont dans les jeunes tailles[6],

(1) Passage creusé sous terre.

(2) Soldat du génie qui, en temps de guerre, creuse sous terre des galeries souterraines, soit pour y mettre de la poudre et faire sauter les fortifications, soit pour s'introduire par là dans les places de guerre ou forteresses.

(3) C'est-à-dire *au bout de leurs peines.* Expression proverbiale.

(4) Petit animal dont on se sert pour chasser les lapins, et qui va les prendre dans leurs terriers.

(5) Gardes-chasse. (6) Ou *taillis*, bois nouvellement coupés.

Fouillant les terriers, les broussailles ;
Tout lapin qui paraît trouve un affreux trépas :
Les rivages du Styx [1] sont bordés de leurs mânes [2] :
Dans le funeste jour de Cannes [3]
On mit moins de Romains à bas.

La nuit vient ; tant de sang n'a point éteint la rage
Du seigneur, qui remet au lendemain matin
La fin de l'horrible carnage.
Pendant ce temps, notre lapin,
Tapi sous des roseaux auprès de la sarcelle,
Attendait, en tremblant, la mort,
Mais conjurait sa sœur de fuir à l'autre bord,
Pour ne pas mourir devant elle.
« Je ne te quitte point, lui répondait l'oiseau ;
Nous séparer serait la mort la plus cruelle.
Ah ! si tu pouvais passer l'eau ! —
Pourquoi pas ? — Attends-moi... » La sarcelle le quitte,
Et revient traînant un vieux nid
Laissé par des canards ; elle l'emplit bien vite
De feuilles de roseau, les presse, les unit
Des pieds, du bec, en forme un batelet [4] capable
De supporter un lourd fardeau ;
Puis elle attache à ce vaisseau

(1) Fleuve des enfers mythologiques.

(2) Ombres ou âmes des morts chez les anciens.

(3) Nom d'un village d'Italie où fut livrée une bataille célèbre. Anni al, général carthaginois, y tailla en pièces quatre-vingt mille Romains.

(4) Petit bateau.

Un brin de jonc[1] qui servira de câble[2].
Cela fait, et le bâtiment
Mis à l'eau, le lapin entre tout doucement
Dans le léger esquif, s'assied sur son derrière,
Tandis que devant lui la sarcelle nageant
Tire le brin de jonc, et s'en va dirigeant
Cette nef[3] à son cœur si chère.
On aborde, on débarque, et jugez du plaisir!
Non loin du port on va choisir
Un asile où, coulant des jours dignes d'envie,
Nos bons amis, libres, heureux,
Aimèrent d'autant plus la vie,
Qu'ils se la devaient tous les deux.

(1) Plante qui croît au bord de l'eau.

(2) Grosse corde qui sert à *remorquer* ou à trainer les navires.

(3) *Nef, esquif, bâtiment,* mots qui signfient egalement un navire ou un bateau quelconque.

FABLE XIV.

Pan et la Fortune.

Un jeune grand seigneur à des jeux de hasard
Avait perdu sa dernière pistole[1],
Et puis joué sur sa parole;
Il fallait payer sans retard :
Les dettes du jeu sont sacrées.
On peut faire attendre un marchand,
Un ouvrier, un indigent,
Qui nous a fourni ses denrées;
Mais un escroc[2] ! l'honneur veut qu'au même moment
On le paie, et très poliment.
La loi par eux fut ainsi faite.
Notre jeune seigneur, pour acquitter sa dette,
Ordonne une coupe de bois.
Aussitôt les ormes, les frênes,
Et les hêtres touffus, et les antiques chênes,
Tombent l'un sur l'autre à la fois.

(1) Monnaie d'or valant dix francs; le mot est resté, quoique la monnaie n'existe plus.

(2) Qui triche au jeu ou qui fait des dupes par tout autre moyen, pour en tirer de l'argent.

Les faunes, les sylvains[1], désertent les bocages ;
Les dryades[2] en pleurs regrettent leurs ombrages,
Et le dieu Pan[3], dans sa fureur,
Instruit que le jeu seul a causé ces ravages,
S'en prend à la Fortune[4] : « O mère du malheur !
Dit-il, infernale furie !
Tu troubles à la fois les mortels et les dieux ;
Tu te plais dans le mal, et ta rage ennemie... »
Il parlait, lorsque dans ces lieux
Tout à coup paraît la déesse.
« Calme, dit-elle à Pan, le chagrin qui te presse ;
Je n'ai point causé tes malheurs :
Même aux jeux de hasard, avec certains joueurs,
Je ne fais rien. — Qui donc fait tout ? — L'adresse. »

(1) Divinités champêtres qui, selon la Fable, habitaient les forêts et les bocages.

(2) Nymphes des bois.

(3) Fils de Jupiter et de Calisto, présidait aux troupeaux et aux pâturages, et passait pour l'inventeur de la flûte à sept tuyaux, à laquelle on a donné son nom. On le représentait, ainsi que les faunes, avec des cornes et des pieds de chèvre.

(4) Déesse qui présidait au hasard, et par là aux chances du jeu.

FABLE XV.

Le Philosophe et le Chat-Huant.

Persécuté, proscrit, chassé de son asile,
Pour avoir appelé les choses par leur nom,
Un pauvre philosophe [1] errait de ville en ville,
Emportant avec lui tous ses biens, sa raison.
Un jour qu'il méditait sur le fruit de ses veilles
(C'était dans un grand bois), il voit un chat-huant[2]
　　Entouré de geais, de corneilles,
　　Qui le harcelaient[3] en criant :
　　« C'est un coquin, c'est un impie[4],
　　Un ennemi de la patrie ;
Il faut le plumer vif ! — Oui, oui, plumons, plumons,
　　Ensuite nous le jugerons. »
Et tous fondaient sur lui : la malheureuse bête,
Tournant et retournant sa bonne et grosse tête,
Leur disait, mais en vain, d'excellentes raisons.
Touché de son malheur (car la philosophie

(1) D'un mot grec qui signifie *ami de la sagesse*, se dit d'un homme sage et aussi de celui qui s'applique à chercher la raison des choses.

(2) Gros oiseau de nuit.

(3) Le poursuivaient en le tourmentant.

(4) Qui n'a pas de religion.

Nous rend plus doux et plus humains),
Notre sage fait fuir la cohorte ennemie[1],
Puis dit au chat-huant : « Pourquoi ces assassins
En voulaient-ils à votre vie ?
Que leur avez-vous fait ? » L'oiseau lui répondit :
« Rien du tout ; mon seul crime est d'y voir clair la nuit. »

FABLE XVI.

Les deux Chauves.

Un jour deux chauves[2] dans un coin
Virent briller certain morceau d'ivoire[3].
Chacun d'eux veut l'avoir ; dispute et coups de poing.
Le vainqueur y perdit, comme vous pouvez croire,
Le peu de cheveux gris qui lui restaient encor.
Un peigne était le beau trésor
Qu'il eut pour prix de sa victoire.

(1) La troupe.

(2) Qui n'ont point ou presque point de cheveux.

(3) Matière blanche et polie qui provient des dents ou défenses de l'éléphant.

FABLE XVII.

Le Chat et les Rats.

Un angora [1], que sa maîtresse
Nourrissait de mets délicats,
Ne faisait plus la guerre aux rats;
Et les rats, connaissant sa bonté, sa paresse,
Allaient, trottaient partout, et ne se gênaient pas.
Un jour, dans un grenier retiré, solitaire,
Où notre chat dormait après un bon festin,
Plusieurs rats viennent dans le grain
Prendre leur repas ordinaire.
L'angora ne bougeait. Alors mes étourdis
Pensent qu'ils lui font peur : l'orateur de la troupe
Parle des chats avec mépris.
On applaudit fort, on s'attroupe,
On le proclame général.
Grimpé sur un boisseau qui sert de tribunal [2] :
« Braves amis, dit-il, courons à la vengeance !
De ce grain désormais nous devons être las,

(1) Espèce de chat à poil long et soyeux, dont la race est originaire d'*Angora*, dans la Turquie d'Asie.

(2) Siége où se place le juge ou le magistrat. Ici, ce mot est employé pour *tribune*, lieu élevé d'où un orateur adresse la parole au peuple.



LIV IV, FAB. XVII

Typ Lacrampe et comp

Jurons de ne manger désormais que des chats !
On les dit excellents, nous en ferons bombance[1]. »
A ces mots, partageant son belliqueux transport,
Chaque nouveau guerrier sur l'angora s'élance,
Et réveille le chat qui dort.
Celui-ci, comme on croit, dans sa juste colère,
Couche bientôt sur la poussière
Général, tribuns[2] et soldats.
Il ne s'échappa que deux rats
Qui disaient, en fuyant bien vite à leur tanière[3] :
« Il ne faut pas pousser à bout
L'ennemi le plus débonnaire[4] ;
On perd ce que l'on tient quand on veut gagner tout. »

(1) Régal, grande chère.

(2) Magistrats romains chargés de défendre les intérêts du peuple. On applique ce nom au figuré à tous ceux qui prennent ce rôle volontairement.

(3) Ce mot, qui ne s'applique guère qu'à la retraite des bêtes féroces, ours, lions, etc., est pris ici ironiquement.

(4) Doux, pacifique.

FABLE XVIII.

Le Miroir de la Vérité.

Dans le beau siècle d'or[1], quand les premiers humains,
Au milieu d'une paix profonde,
Coulaient des jours purs et sereins,
La Vérité[2] courait le monde
Avec son miroir dans les mains.
Chacun s'y regardait, et le miroir sincère
Retraçait à chacun son plus secret désir,
Sans jamais le faire rougir :
Temps heureux qui ne dura guère !
L'homme devint bientôt méchant et criminel.
La Vérité s'enfuit au ciel
En jetant de dépit son miroir sur la terre.
Le pauvre miroir se cassa.

(1) Les poëtes de l'antiquité distinguaient quatre âges, pendant lesquels les hommes allèrent toujours en empirant. Ils donnèrent au premier, le plus voisin de la création du monde, le nom d'*âge d'or* ou *siècle d'or* : c'était un temps d'innocence et de bonheur. Le suivant est appelé l'*âge* ou le *siècle d'argent*; celui qui vient après, l'*âge d'airain*, et le temps présent enfin, l'*âge de fer*.

(2) Les anciens, qui personnifiaient tout, représentaient la vérité sous les traits d'une femme nue, tenant un miroir à la main.

Ses débris, qu'au hasard la chute dispersa,
Furent perdus pour le vulgaire.
Plusieurs siècles après on en connut le prix ;
Et c'est depuis ce temps que l'on voit plus d'un sage
Chercher avec soin ces débris,
Les retrouver parfois ; mais ils sont si petits,
Que personne n'en fait usage.
Hélas ! le sage le premier
Ne s'y voit jamais tout entier[1].

FABLE XIX.

Les deux Paysans et le Nuage.

« Guillot, disait un jour Lucas
D'une voix triste et lamentable,
Ne vois-tu pas venir là-bas
Ce gros nuage noir ? C'est la marque effroyable
Du plus grand des malheurs. —Pourquoi? répond Guillot.
—Pourquoi ? Regarde donc : ou je ne suis qu'un sot,
Ou ce nuage est de la grêle

(1) Ceci est une allégorie et non une fable.

Qui va tout abîmer, vigne, avoine, froment;
Toute la récolte nouvelle
Sera détruite en un moment.
Il ne restera rien; le village en ruine
Dans trois mois aura la famine;
Puis la peste viendra, puis nous périrons tous.
— La peste! dit Guillot; doucement, calmez-vous;
Je ne vois pas cela, compère;
Et, s'il faut vous parler selon mon sentiment,
C'est que je vois tout le contraire;
Car ce nuage assurément
Ne porte point de grêle, il porte de la pluie.
La terre est sèche dès longtemps,
Il va bien arroser nos champs :
Toute notre récolte en doit être embellie.
Nous aurons le double de foin,
Moitié plus de froment, de raisins abondance[1];
Nous serons tous dans l'opulence[2],
Et rien, hors les tonneaux, ne nous fera besoin[3].
— C'est bien voir que cela! dit Lucas en colère.
— Mais chacun a ses yeux, lui répondit Guillot.
— Oh! puisqu'il est ainsi, je ne dirai plus mot.
Attendons la fin de l'affaire;
Rira bien qui rira le dernier. — Dieu merci,
Ce n'est pas moi qui pleure ici. »
Ils s'échauffaient tous deux; déjà, dans leur furie,

(1) Pour : *abondance de raisin*, inversion.

(2) Dans la richesse.

(3) Ne nous manquera.

Ils allaient se gourmer[1] lorsqu'un souffle de vent
Emporta loin de là le nuage effrayant.
Ils n'eurent ni grêle ni pluie.

FABLE XX.

Don Quichotte.

Contraint de renoncer à la chevalerie,
Don Quichotte[2] voulut, pour se dédommager,
Mener une plus douce vie,
Et choisit l'état de berger.
Le voilà donc qui prend panetière et houlette[3],
Le petit chapeau rond garni d'un ruban vert

(1) Se donner des coups.

(2) Héros d'un roman composé par *Michel Cervantes* de Saavedra, célèbre auteur espagnol, pour tourner en ridicule les romans de chevalerie, très à la mode de son temps.

(3) *Panetière*, petit sac où les bergers mettent leur pain et autres provisions. *Houlette*, long bâton terminé par une petite pelle de fer, avec laquelle les bergers ramassent des mottes de terre, qu'ils jettent aux moutons qui s'écartent du troupeau pour les faire rentrer dans le devoir.

Sous le menton faisant rosette.
Jugez de la grâce et de l'air
De ce nouveau Tircis[1] ! Sur sa rauque musette[2]
Il s'essaie à charmer l'écho de ces cantons,
Achète au boucher deux moutons,
Prend un roquet[3] galeux, et dans cet équipage,
Par l'hiver le plus froid qu'on eût vu de longtemps,
Dispersant son troupeau sur les rives du Tage[4],
Au milieu de la neige il chante le printemps.
Point de mal jusque-là : chacun à sa manière
Est libre d'avoir du plaisir.
Mais il vint à passer une grosse vachère[5] ;
Et le pasteur, pressé d'un amoureux désir,
Court et tombe à ses pieds : « O belle Timarette[6],
Dit-il, toi que l'on voit parmi tes jeunes sœurs
Comme le lis parmi les fleurs,
Cher et cruel objet de ma flamme secrète,
Abandonne un moment le soin de tes agneaux ;
Viens voir un nid de tourtereaux
Que j'ai découvert sur ce chêne ;
Je veux te le donner : hélas ! c'est tout mon bien :

(1) Nom de berger.

(2) Ou cornemuse, instrument pastoral qui se compose d'un sac de peau auquel sont attachés deux tuyaux, l'un dans lequel on souffle pour donner le vent, et l'autre percé de trous, qu'on bouche tour à tour avec les doigts pour modifier le son.

(3) Vilain petit chien.

(4) Fleuve d'Espagne. Voyez la note 1 de la fable IX du livre III.

(5) Gardeuse de vaches.

(6) Nom de bergère.

Ils sont blancs ; leur couleur, Timarette, est la tienne ;
Mais, par malheur pour moi, leur cœur n'est pas le tien.»
A ce discours, la Timarette,
Dont le vrai nom était Fanchon,
Ouvre une large bouche, et d'un œil fixe et bête,
Contemple le vieux Céladon[1] ;
Quand un valet de ferme, amoureux de la belle,
Paraissant tout à coup, tombe à coups de bâton
Sur le berger tendre et fidèle,
Et vous l'étend sur le gazon.
Don Quichotte criait : « Arrête,
Pasteur ignorant et brutal ;
Ne sais-tu pas nos lois? le cœur de Timarette
Doit devenir le prix d'un combat pastoral ;
Chante et ne frappe pas. » Vainement il l'implore :
L'autre frappait toujours, et frapperait encore,
Si l'on n'était venu secourir le berger,
Et l'arracher à sa furie.
Ainsi guérir d'une folie,
Bien souvent ce n'est qu'en changer.

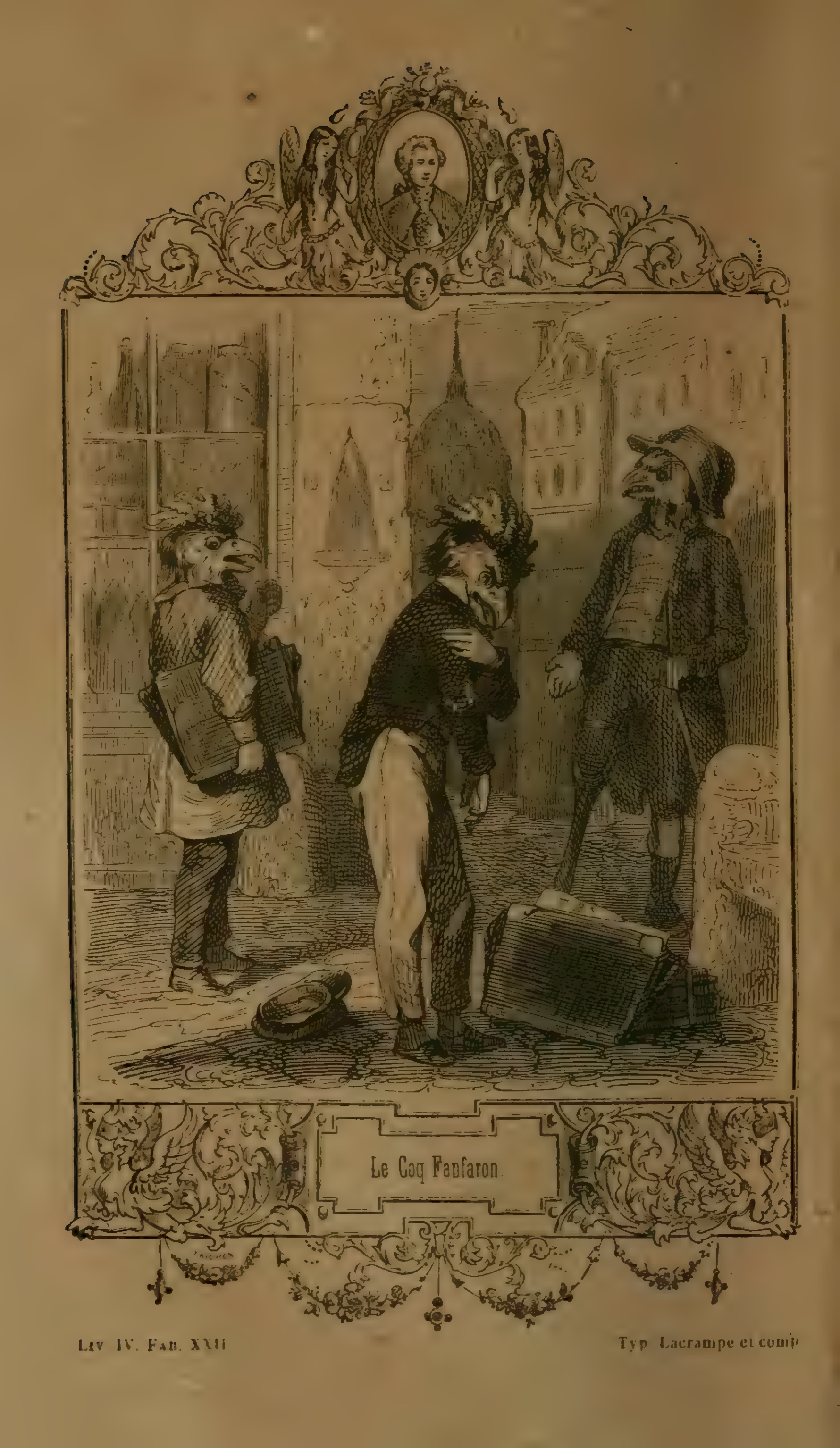
(1) Héros d'un roman pastoral du siècle d'Henri IV, intitulé : *Astrée*, par Honoré d'Urfé. Il a eu une grande réputation.

FABLE XXI.

Le Voyage.

Partir avant le jour, à tâtons, sans voir goutte,
Sans songer seulement à demander sa route,
Aller de chute en chute ; et se traînant ainsi,
Faire un tiers du chemin jusqu'à près de midi ;
Voir sur sa tête alors s'amasser les nuages,
Dans un sable mouvant précipiter ses pas ;
Courir, en essuyant orages sur orages,
Vers un but incertain où l'on n'arrive pas ;
Détrompé vers le soir, chercher une retraite ;
Arriver haletant, se coucher, s'endormir :
On appelle cela naître, vivre et mourir ;
La volonté de Dieu soit faite [1].

(1) Ceci rentre encore dans l'ordre des allégories, et sort du caractère de la fable.



Liv. IV. Fab. XXII

Typ. Lacrampe et comp.

FABLE XXII.

Le Coq fanfaron.

Il fait bon battre un glorieux[1] :
Des revers qu'il éprouve il est toujours joyeux ;
Toujours sa vanité trouve dans sa défaite
Un moyen d'être satisfaite.

Un coq sans force et sans talent
Jouissait, on ne sait comment,
D'une certaine renommée.
Cela se voit, dit-on, chez la gent[2] emplumée
Et chez d'autres encore. Insolent comme un sot,
Notre coq traita mal un poulet de mérite.
La jeunesse aisément s'irrite ;
Le poulet offensé le provoque aussitôt,
Et, le cou tout gonflé, sur lui se précipite.
Dans l'instant le coq orgueilleux
Est battu, déplumé, reçoit mainte blessure ;
Et, si l'on n'eût fini ce combat dangereux,
Sa mort terminait l'aventure.

(1) Un orgueilleux.
(2) La race.

Quand le poulet fut loin, le coq en s'épluchant,
Disait : « Cet enfant-là m'a montré du courage,
J'ai beaucoup ménagé son âge ;
Mais de lui je suis fort content. »
Un coq vieux et cassé, témoin de cette histoire,
La répandit et s'en moqua.
Notre fanfaron [1] l'attaqua,
Croyant facilement remporter la victoire.
Le brave vétéran [2], de lui trop mal connu,
En quatre coups de bec lui partage la crête,
Le dépouille en entier des pieds jusqu'à la tête,
Et le laisse là presque nu.
Alors notre coq, sans se plaindre,
Dit : « C'est un bon vieillard ; j'en ai bien peu souffert,
Mais je le trouve encore vert,
Et dans son jeune temps, il devait être à craindre. »

(1) Faux brave.
(2) Vieux guerrier.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE.

LIVRE CINQUIÈME.

FABLE I.

Le Berger et le Rossignol.

A M. L'ABBÉ DELILLE[1].

O toi, dont la touchante et sublime harmonie
Charme toujours l'oreille en attachant le cœur,
Digne rival, souvent vainqueur

(1) Jacques Delille, né à Aigueperse, en 1738, publia en 1769 une traduction en vers des *Géorgiques* de Virgile qui lui valut une grande réputation et le fit recevoir à l'Académie Française. Depuis lors, il a composé un grand nombre de poëmes du genre didactique : *les Jardins*, *l'Homme des champs*, *la Pitié*, *l'Imagination*, *les trois Règnes de la nature*, etc., et les traductions de l'*Énéide*, de Virgile, et du *Paradis perdu*, de Milton. Il est mort en 1813.

Du chantre fameux d'Ausonie [1],
Delille, ne crains rien ; sur mes légers pipeaux [2]
Je ne viens point ici célébrer tes travaux,
Ni dans de faibles vers parler de poésie.
Je sais que l'immortalité,
Qui t'est déjà promise au temple de Mémoire,
T'est moins chère que la gaîté ;
Je sais que, méritant tes succès sans y croire,
Content par caractère et non par vanité,
Tu te fais pardonner ta gloire
A force d'amabilité.
C'est ton secret, aussi je finis ce prologue ;
Mais du moins lis mon apologue ;
Et si quelque envieux, quelque esprit de travers,
Outrageant un jour tes beaux vers,
Te donne assez d'humeur pour t'empêcher d'écrire,
Je te demande alors de vouloir le relire.

Dans une belle nuit du charmant mois de mai,
Un berger contemplait, du haut d'une colline,
La lune promenant sa lumière argentine
Au milieu d'un ciel pur d'étoiles parsemé,
Le tilleul odorant, le lilas, l'aubépine,
Au gré du doux zéphyr balançant leurs rameaux,
Et les ruisseaux dans les prairies
Brisant sur des rives fleuries
Le cristal de leurs claires eaux.

(1) C'est-à-dire de Virgile ; *Ausonie* est un des noms de l'Italie.
(2) Flûte champêtre. Ce mot ne s'emploie plus guère qu'en poésie.

Un rossignol, dans le bocage,
Mêlait ses doux accents à ce calme enchanteur;
L'écho les répétait, et notre heureux pasteur,
Transporté de plaisir, écoutait son ramage;
Mais tout à coup l'oiseau finit ses tendres sons.
En vain le berger le supplie
De continuer ses chansons.
«Non, dit le rossignol, c'en est fait pour la vie;
Je ne troublerai plus ces paisibles forêts.
N'entends-tu pas dans ce marais
Mille grenouilles coassantes
Qui, par des cris affreux, insultent à mes chants?
Je cède, et reconnais que mes faibles accents
Ne peuvent l'emporter sur leurs voix glapissantes.
— Ami, dit le berger, tu vas combler leurs vœux;
Te taire est le moyen qu'on les écoute mieux:
Je ne les entends plus aussitôt que tu chantes.»

FABLE II.

Les deux Lions.

Sur les bords africains, aux lieux inhabités
Où le char du soleil[1] roule en brûlant la terre,
Deux énormes lions, de la soif tourmentés,
Arrivèrent au pied d'un désert solitaire.
Un filet d'eau coulait, faible et dernier effort
De quelque naïade[2] expirante.
Les deux lions courent d'abord
Au bruit de cette eau murmurante.
Ils pouvaient boire ensemble, et la fraternité,
Le besoin, leur donnaient ce conseil salutaire ;
Mais l'orgueil disait le contraire,
Et l'orgueil fut seul écouté.
Chacun veut boire seul. D'un œil plein de colère,
L'un l'autre ils vont se mesurants,
Hérissent de leur cou l'ondoyante crinière ;

(1) Suivant la Fable, le soleil était *Apollon* ou *Phébus*, qui parcourait les cieux dans un char enflammé, attelé de quatre chevaux, pour éclairer la terre.

(2) Nymphes des ruisseaux et des fontaines, qu'on représentait couronnées de roseaux et penchées sur un vase, d'où s'épanchait l'eau de la source.

De leur terrible queue ils se frappent les flancs,
Et s'attaquent avec de tels rugissements,
Qu'à ce bruit, dans le fond de leur sombre tanière,
Les tigres d'alentour vont se cacher tremblants.
Égaux en vigueur, en courage,
Le combat fut plus long qu'aucun de ces combats
Qui d'Achille ou d'Hector[1] signalèrent la rage;
Car les dieux ne s'en mêlaient pas.
Après une heure ou deux d'efforts et de morsures,
Nos héros fatigués, déchirés, haletants,
S'arrêtèrent en même temps.
Couverts de sang et de blessures,
N'en pouvant plus, morts à demi,
Se traînant sur le sable, à la source ils vont boire.
Mais, pendant le combat, la source avait tari[2].
Ils expirent auprès.

Vous lisez votre histoire,
Malheureux insensés, dont les divisions,
L'orgueil, les fureurs, la folie,
Consument en douleurs le moment de la vie.
Hommes, vous êtes ces lions;
Vos jours, c'est l'eau qui s'est tarie.

(1) Héros du poëme de l'*Iliade* d'Homère, dont le premier attaquait, avec l'armée grecque, la ville de Troie, que l'autre défendait. Après dix ans de combats, Hector fut tué par Achille et la ville prise par les Grecs.

(2) S'était desséchée.

FABLE III.

Le Procès des deux Renards.

Que je hais cet art de pédant[1],
Cette logique captieuse[2],
Qui d'une chose claire en fait une douteuse,
D'un principe erroné[3] tire subtilement
Une conséquence trompeuse,
Et raisonne en déraisonnant !
Les Grecs ont inventé cette belle manière ;
Ils ont fait plus de mal qu'ils ne croyaient en faire.
Que Dieu leur donne paix ! il s'agit d'un renard,
Grand argumentateur, célèbre babillard,
Et qui montrait la rhétorique[4].
Il tenait école publique,
Avait des écoliers qui payaient en poulets.

(1) Homme vain de ce qu'il sait ou croit savoir.

(2) La logique est la science qui enseigne à raisonner, et souvent on l'a fait servir à soutenir de mauvaises causes, comme on le voit dans cette fable, par des arguments ou raisonnements *captieux*, c'est-à-dire qui vous prennent comme dans un piége, et vous mettent dans l'impossibilité de répondre à une chose que vous savez pourtant parfaitement fausse.

(3) Faux, trompeur.

(4) Art de bien dire ou de bien parler.

Un d'eux, qu'on destinait à plaider au palais[1],
Devait payer son maître à la première cause
Qu'il gagnerait : ainsi la chose
Avait été réglée et d'une et d'autre part.
Son cours[2] étant fini, mon écolier renard
Intente un procès à son maître,
Disant qu'il ne doit rien. Devant le léopard
Tous les deux s'en vont comparaître.
« Monseigneur, disait l'écolier,
Si je gagne, c'est clair, je ne dois rien payer,
Et cela par votre sentence,
Puisque par la sentence[3]
J'aurai droit de ne pas payer.
Si je perds, nulle est sa créance[4];
Car il convient que l'échéance[5]
N'en devait arriver qu'après
Le gain de mon premier procès.
Or, ce procès perdu, je suis quitte, je pense :
Mon dilemme est certain.[6] — Nenni[7],
Répondait aussitôt le maître.

(1) Lieu où se rend la justice.

(2) C'est-à-dire le nombre de leçons qu'on juge nécessaires à l'enseignement d'une science. On dit d'un étudiant qu'il a fait son cours de droit, de médecine, etc.

(3) Jugement rendu par le magistrat.

(4) Dette exigible.

(5) Epoque de paiement.

(6) Terme d'école, sorte d'argument qui contient comme celui-ci deux propositions contraires, dont on laisse le choix à l'adversaire, pour le convaincre, soit qu'il prenne l'une ou l'autre.

(7) Vieux mot, pour : *non*.

Si vous perdez, payez : la loi l'ordonne ainsi.
Si vous gagnez, sans plus remettre,
Payez ; car vous avez signé
Promesse de payer au premier plaid[2] gagné ;
Vous y voilà. Je crois l'argument sans réponse. »
Chacun attend alors que le juge prononce ;
Et l'auditoire s'étonnait
Qu'il n'y jetât pas son bonnet.
Le léopard rêveur prit enfin la parole :
« Hors de cour[2], leur dit-il ; défense à l'écolier
De continuer son métier,
Au maître de tenir école. »

(1) Plaidoyer, vieux mot.

(2) Expression de palais par laquelle on déclare que, ne trouvant pas lieu à procès, on renvoie les parties sans jugement.

FABLE IV.

La Colombe et son Nourrisson.

Une colombe gémissait
De ne pouvoir devenir mère :
Elle avait fait cent fois tout ce qu'il fallait faire
Pour en venir à bout, rien ne réussissait.
Un jour se promenant dans un bois solitaire,
Elle rencontre en un vieux nid
Un œuf abandonné, point trop gros, point petit,
Semblable aux œufs de tourterelle.
« Ah ! quel bonheur ! s'écria-t-elle ;
Je pourrai donc enfin couver [1],
Et puis nourrir, puis élever
Un enfant qui fera le charme de ma vie !
Tous les soins qu'il me coûtera,
Les tourments qu'il me causera,
Seront encor des biens pour mon âme ravie.
Quel plaisir vaut ces soucis-là ? »
Cela dit, dans le nid la colombe établie
Semet à couver l'œuf, et le couve si bien,

(1) C'st-à-dire tenir les œufs chauds sous ses ailes pendant plusieurs jours, pour les faire éclore, ce que font toutes les femelles des oiseaux.

Qu'elle ne le quitte pour rien,
Pas même pour manger ; l'amour nourrit les mères.
Après vingt et un jours elle voit naître enfin
Celui dont elle attend son bonheur, son destin,
Et ses délices les plus chères.
De joie elle est prête à mourir ;
Auprès de son petit nuit et jour elle veille,
L'écoute respirer, le regarde dormir,
S'épuise pour le mieux nourrir.
L'enfant chéri vient à merveille,
Son corps grossit en peu de temps.
Mais son bec, ses yeux et ses ailes
Diffèrent fort des tourterelles.
La mère les voit ressemblants.
A bien élever sa jeunesse
Elle met tous ses soins, lui prêche la sagesse,
Et surtout l'amitié, lui dit à chaque instant :
« Pour être heureux, mon cher enfant,
Il ne faut que deux points, la paix avec soi-même,
Puis quelques bons amis dignes de nous chérir.
La vertu de la paix nous fait seule jouir ;
Et le secret pour qu'on nous aime,
C'est d'aimer les premiers, facile et doux plaisir. »
Ainsi parlait la tourterelle,
Quand, au milieu de sa leçon,
Un malheureux petit pinçon,
Échappé de son nid, vient s'abattre près d'elle.
Le jeune nourrisson à peine l'aperçoit,
Qu'il court à lui ; sa mère croit
Que c'est pour le traiter comme ami, comme frère,

Et pour offrir au voyageur
Une retraite hospitalière.
Elle applaudit déjà ; mais quelle est sa douleur,
Lorsqu'elle voit son fils, ce fils dont la jeunesse
N'entendit que leçons de vertu, de sagesse,
Saisir le faible oiseau, le plumer, le manger,
Et garder au milieu de l'horrible carnage
Ce tranquille sang-froid, assuré témoignage
Que le cœur désormais ne peut se corriger !
Elle en mourut, la pauvre mère !
Quel triste prix des soins donnés à cet enfant !
Mais c'était le fils d'un milan[1] :
Rien ne change le caractère.

(1) Oiseau de proie qui dévore les oiseaux plus petits.

FABLE V.

L'Ane et la Flûte.

Les sots sont un peuple nombreux,
Trouvant toutes choses faciles ;
Il faut le leur passer ; souvent ils sont heureux :
Grand motif de se croire habiles.

Un âne, en broutant[1] ses chardons,
Regardait un pasteur jouant, sous le feuillage,
D'une flûte dont les doux sons
Attiraient et charmaient les bergers du bocage.
Cet âne mécontent disait : « Ce monde est fou !
Les voilà tous, bouche béante,
Admirant un grand sot qui sue et se tourmente
A souffler dans un petit trou.
C'est par de tels efforts qu'on parvient à leur plaire ;
Tandis que moi... suffit... Allons-nous-en d'ici,
Car je me sens trop en colère. »
Notre âne, en raisonnant ainsi,
Avance quelques pas, lorsque sur la fougère[2]

(1) Ce mot ne s'applique qu'aux animaux qui vivent d'herbes ou de feuilles, et veut dire manger la plante sur pied.

(2) Jolie plante qui croît dans les lieux ombragés.


L'Ane et la Flûte.
Liv. V. Fab. V
Typ. Lacrampe et comp

Une flûte, oubliée en ces champêtres lieux
Par quelque pasteur amoureux,
Se trouve sous ses pieds. Notre âne se redresse,
Sur elle de côté fixe ses deux gros yeux ;
Une oreille en avant, lentement il se baisse,
Applique son naseau [1] sur le pauvre instrument,
Et souffle tant qu'il peut. O hasard incroyable !
Il en sort un son agréable.
L'âne se croit un grand talent,
Et, tout joyeux, s'écrie, en faisant la culbute :
« Eh ! je joue aussi de la flûte ! »

(1) Ouverture par laquelle l'animal respire. Le nez de l'âne se compose de deux *naseaux*.

FABLE VI.

Le Paysan et la Rivière[1].

« Je veux me corriger, je veux changer de vie,
Me disait mon ami : dans des liens honteux
Mon âme s'est trop avilie.
J'ai cherché le plaisir, guidé par la folie,
Et mon cœur n'a trouvé que le remords affreux.
C'en est fait, je renonce à l'indigne maîtresse
Que j'adorai toujours sans jamais l'estimer.
Tu connais pour le jeu ma coupable faiblesse,
Eh bien ! je vais la réprimer ;
Je vais me retirer du monde ;
Et, calme désormais, libre de tous soucis,
Dans une retraite profonde,
Vivre pour la sagesse et pour mes seuls amis.
— Que de fois vous l'avez promis,
Toujours en vain ! lui répondis-je.
Çà, quand commencez-vous? — Dans huit jours sûrement.
— Pourquoi pas aujourd'hui ? Ce long retard m'afflige.
— Oh ! je ne puis dans un moment

(1) Cette fable ne me paraissant pas à la portée des enfants, je n'a pas cru devoir y ajouter de notes.

Briser une si forte chaîne;
Il me faut un prétexte, il viendra, j'en réponds. »
Causant ainsi, nous arrivons
Jusque sur les bords de la Seine,
Et j'aperçois un paysan
Assis sur une large pierre,
Regardant l'eau couler d'un air impatient.
« L'ami, que fais-tu là ? — Monsieur, pour une affaire
Au village prochain je suis contraint d'aller;
Je ne vois point de pont pour passer la rivière,
Et j'attends que cette eau cesse enfin de couler.
— Mon ami, vous voilà, cet homme est votre image.
Vous perdez en projets les plus beaux de vos jours;
Si vous voulez passer, jetez-vous à la nage;
Car cette eau coulera toujours. »

FABLE VII.

Jupiter et Minos.

« Mon fils, disait un jour Jupiter à Minos[1],
Toi qui juges la race humaine,
Explique-moi pourquoi l'enfer suffit à peine
Aux nombreux criminels que t'envoie Atropos[2];
Quel est de la vertu le fatal adversaire,
Qui corrompt à ce point la faible humanité?
C'est, je crois, l'intérêt. — L'intérêt? Non, mon père.
— Et qu'est-ce donc? — L'oisiveté. »

(1) Voyez les notes de la fable XV, livre I, et de la fable XIV, livre III.

(2) L'une des Parques, divinités qui présidaient à la vie des hommes. Elles étaient trois : *Lachésis*, qui tenait la quenouille; *Clotho*, qui tournait le fuseau, et *Atropos*, qui coupait le fil avec des ciseaux.



Le petit Chien

Liv. V. Fab. VIII

Typ. Lacrampe et comp.

FABLE VIII.

Le petit Chien.

La vanité nous rend aussi dupes que sots.
Je me souviens, à ce propos,
Qu'au temps jadis, après une sanglante guerre,
Où, malgré les plus beaux exploits,
Maint[1] lion fut couché par terre,
L'éléphant régna dans les bois.
Le vainqueur, politique habile,
Voulant prévenir désormais
Jusqu'au moindre sujet de discorde civile,
De ses vastes états exila pour jamais
La race des lions, son ancienne ennemie.
L'édit[2] fut proclamé. Les lions affaiblis,
Se soumettant au sort qui les avait trahis,
Abandonnent tous leur patrie.
Ils ne se plaignent pas, ils gardent dans leur cœur
Et leur courage et leur douleur.
Un bon vieux petit chien, de la charmante espèce
De ceux qui vont portant jusqu'au milieu du dos

(1) Beaucoup. Vieux mot demeuré en poésie.
(2) Ordonnance des rois.

Une toison tombante à flots,
Exhalait ainsi sa tristesse :
« Il faut donc vous quitter, ô pénates[1] chéris !
Un barbare, à l'âge où je suis,
M'oblige à renoncer aux lieux qui m'ont vu naître.
Sans appui, sans secours, dans un pays nouveau,
Je vais, les yeux en pleurs, demander un tombeau
Qu'on me refusera peut-être.
O tyran ! tu le veux ! allons, il faut partir. »
Un barbet[2] l'entendit ; touché de sa misère,
« Quel motif, lui dit-il, peut t'obliger à fuir ?
— Ce qui m'y force ? ô ciel ! Et cet édit sévère
Qui nous chasse à jamais de cet heureux canton ? —
Nous ? — Non, pas vous, mais moi. — Comment ! toi, mon cher frère
Qu'as-tu donc de commun ?... — Plaisante question !
Eh ! ne suis-je pas un lion[3] ? »

(1) Les *Pénates* ou *Lares* étaient chez les anciens les divinités domestiques qui protégeaient les familles. Chaque maison avait les siens.

(2) Espèce de chien à poil frisé ; le peuple l'appelle *caniche*.

(3) La petite espèce de chiens dont on veut parler porte le nom de *chiens-lions*.

FABLE IX.

Le Léopard et l'Écureuil.

Un écureuil sautant, gambadant sur un chêne,
Manqua sa branche, et vint, par un triste hasard,
Tomber sur un vieux léopard
Qui faisait sa méridienne[1].
Vous jugez s'il eut peur! En sursaut s'éveillant,
L'animal irrité se dresse;
Et l'écureuil, s'agenouillant,
Tremble et se fait petit aux pieds de son altesse[2].
Après l'avoir considéré,
Le léopard lui dit : « Je te donne la vie,
Mais à condition que de toi je saurai
Pourquoi cette gaîté, ce bonheur que j'envie,
Embellissent tes jours, ne te quittent jamais,
Tandis que moi, roi des forêts,
Je suis si triste et je m'ennuie.
— Sire, lui répond l'écureuil,
Je dois à votre bon accueil

(1) Le somme qu'on faisait après le diner, dans le temps où on dinait à midi. Les peuples méridionaux ont conservé l'habitude de dormir au milieu du jour.

(2) Titre qu'on donne aux princes.

La vérité; mais pour la dire,
Sur cet arbre un peu haut je voudrais être assis.
— Soit, j'y consens; monte. — J'y suis.
A présent je peux vous instruire :
Mon grand secret pour être heureux,
C'est de vivre dans l'innocence;
L'ignorance du mal fait toute ma science.
Mon cœur est toujours pur, cela rend bien joyeux.
Vous ne connaissez pas la volupté suprême
De dormir sans remords; vous mangez les chevreuils,
Tandis que je partage à tous les écureuils
Mes feuilles et mes fruits; vous haïssez, et j'aime :
Tout est dans ces deux mots. Soyez bien convaincu
De cette vérité que je tiens de mon père :
Lorsque notre bonheur nous vient de la vertu,
La gaîté vient bientôt de notre caractère. »

FABLE X.

Le Prêtre de Jupiter.

Un prêtre de Jupiter[1],
Père de deux grandes filles,
Toutes deux assez gentilles,
De bien les marier fit son soin le plus cher.
Les prêtres de ce temps vivaient de sacrifices[2],
Et n'avaient point de bénéfices;
La dot était fort mince. Un jeune jardinier
Se présenta pour gendre ; on lui donna l'aînée,
Bientôt après cet hyménée,
La cadette devint la femme d'un potier[3].
A quelques jours de là, chaque épouse établie
Chez son époux, le père va les voir.
« Bonjour, dit-il, je viens savoir
Si le choix que j'ai fait rend heureuse ta vie,
S'il ne te manque rien, si je peux y pourvoir.

(1) Principal dieu des païens. Voyez la note de la fable XV du livre I.

(2) C'est-à-dire des animaux qu'on sacrifiait aux dieux, et non, comme dans les temps modernes, des revenus ecclésiastiques qui s'appelaient *bénéfices*.

(3) Faiseur de pots et autres ustensiles en terre.

— Jamais, répondit la jardinière,
Vous ne fîtes meilleure affaire ;
La paix et le bonheur habitent ma maison ;
Je tâche d'être bonne, et mon époux est bon;
Il sait m'aimer sans jalousie,
Je l'aime sans coquetterie ;
Ainsi tout est plaisir, tout jusqu'à nos travaux ;
Nous ne désirons rien, sinon qu'un peu de pluie
Fasse pousser nos artichauts.
— C'est là tout? — Oui vraiment. — Tu seras satisfaite,
Dit le vieillard. Demain je célèbre la fête
De Jupiter, je lui dirai deux mots.
Adieu, ma fille. — Adieu, mon père. »
Le prêtre de ce pas s'en va chez la potière
L'interroger, comme sa sœur,
Sur son mari, sur son bonheur.
« Oh! répond celle-ci, dans mon petit ménage,
Le travail, l'amour, la santé,
Tout va fort bien, en vérité ;
Nous ne pouvons suffire à la vente, à l'ouvrage ;
Notre unique désir serait que le soleil
Nous montrât plus souvent son visage vermeil
Pour sécher notre poterie.
Vous, pontife[1] du dieu de l'air,
Obtenez-nous cela, mon père, je vous prie ;
Parlez pour nous à Jupiter.
— Très volontiers, ma chère amie ;
Mais je ne sais comment accorder mes enfants.

(1) Grand-prêtre.

Tu me demandes du beau temps,
Et ta sœur a besoin de pluie.
Ma foi ! je me tairai, de peur d'être en défaut ;
Jupiter, mieux que nous, sait bien ce qu'il nous faut.
Prétendre le guider serait folie extrême.
Sachons prendre le temps comme il veut l'envoyer.
L'homme est plus cher aux dieux qu'il ne l'est à lui-même.
Se soumettre, c'est les prier. »

FABLE XI.

Le Crocodile et l'Esturgeon.

Sur la rive du Nil[1] un jour deux beaux enfants
S'amusaient à faire sur l'onde,
Avec des cailloux plats, ronds, légers et tranchants,
Les plus beaux ricochets[2] du monde.

(1) Célèbre fleuve d'Afrique qui traverse l'Abyssinie, la Nubie et l'Egypte, qui doit aux débordements périodiques de ce fleuve sa fécondité. Il vient se jeter dans la Méditerranée par plusieurs embouchures, qui laissent entre elles des îles appelées *Delta*.

(2) Une pierre plate et légère qu'on lance obliquement sur la surface de l'eau, la parcourt en faisant des bonds ou petits sauts, qu'on appelle *ricochets*.

Un crocodile[1] affreux arrive entre deux eaux,
S'élance tout à coup, happe[2] l'un des marmots,
Qui crie, et disparaît dans sa gueule profonde.
L'autre fuit, en pleurant son pauvre compagnon.
Un honnête et digne esturgeon[3],
Témoin de cette tragédie[4],
S'éloigne avec horreur, se cache au fond des flots.
Mais bientôt il entend le coupable amphibie[5]
Gémir et pousser des sanglots.
« Le monstre a des remords, dit-il ; ô Providence !
Tu venges souvent l'innocence,
Pourquoi ne la sauves-tu pas?
Ce scélérat du moins pleure ses attentats;
L'instant est propice, je pense,
Pour lui prêcher la pénitence;
Je m'en vais lui parler. » Plein de compassion,
Notre saint homme d'esturgeon
Vers le crocodile s'avance :
« Pleurez, lui cria-t-il, pleurez votre forfait ;
Livrez votre âme impitoyable
Au remords, qui des dieux est le dernier bienfait,
Le seul médiateur[6] entre eux et le coupable.

(1) Gros animal amphibie, c'est-à-dire qui vit également sur la terre et dans l'eau. Sa forme est celle d'un lézard ; il est très vorace.

(2) Saisit l'un des enfants.

(3) Gros poisson de mer qui remonte dans les rivières comme le saumon, et qui ne fait aucun mal.

(4) Pour : *cette scène* de meurtre. La *tragédie* étant un drame qui finit ordinairement par quelque mort violente.

(5) Voyez la note 1 ci-dessus.

(6) Celui qui ménage un accommodement entre plusieurs personnes

Malheureux, manger un enfant!
Mon cœur en a frémi; j'entends gémir le vôtre...
—Oui, répond l'assassin, je pleure en ce moment
De regret d'avoir manqué l'autre. »

Tel est le remords du méchant.

FABLE XII.

La Chenille.

Un jour, causant entre eux, différents animaux
Louaient beaucoup le ver à soie[1];
« Quel talent, disaient-ils, cet insecte déploie
En composant ces fils si doux, si fins, si beaux,
Qui de l'homme font la richesse! »

ou plusieurs partis. Le remords ou le repentir est le *médiateur* qui réconcilie l'homme coupable avec le ciel.

(1) C'est en effet un ver ou une espèce de chenille qui produit la soie, dont on fait tant de belles étoffes. Il forme de cette soie un cocon, où il s'enferme jusqu'à ce qu'il en sorte sous la forme d'un papillon. Plusieurs espèces de chenille produisent aussi une sorte de soie, mais qui ne peut servir à rien.

Tous vantaient son travail, exaltaient son adresse ;
Une chenille seule y trouvait des défauts,
Aux animaux surpris en faisait la critique,
Disait des mais, et puis des si.
Un renard s'écria : « Messieurs, cela s'explique ;
C'est que madame file aussi. »

FABLE XIII.

La Tourterelle et la Fauvette[1].

Une fauvette, jeune et belle,
S'amusait à chanter tant que durait le jour ;
Sa voisine la tourterelle
Ne voulait, ne savait rien faire que l'amour.
« Je plains bien votre erreur, dit-elle à la fauvette ;
Vous perdez vos plus beaux moments :
Il n'est qu'un seul plaisir, c'est d'avoir des amants.
Dites-moi, s'il vous plaît, quelle est la chansonnette
Qui peut valoir un doux baiser ?
— Je me garderai bien d'oser

(1) Voyez la note de la fable VI de ce livre.

Les comparer, répondit la chanteuse ;
Mais je ne suis point malheureuse,
J'ai mis mon bonheur dans mes chants. »
A ce discours la tourterelle,
En se moquant, s'éloigna d'elle.
Sans se revoir elles furent dix ans.
Après ce long espace, un beau jour de printemps,
Dans la même forêt elles se rencontrèrent.
L'âge avait bien un peu dérangé leurs attraits;
Longtemps elles se regardèrent
Avant que de pouvoir se remettre leurs traits.
Enfin la fauvette polie
S'avance la première : « Eh ! bonjour, mon amie ;
Comment vous portez-vous? Comment vont les amants?
— Ah ! ne m'en parlez pas, ma chère ;
J'ai tout perdu : plaisirs, amis, beaux ans ;
Tout a passé comme une ombre légère.
J'ai cru que le bonheur était d'aimer, de plaire...
O souvenir cruel ! ô regrets superflus !
J'aime encore, on ne m'aime plus.
—J'ai moins perdu que vous, répondit la chanteuse ;
Cependant je suis vieille et je n'ai plus de voix ;
Mais j'aime la musique, et suis encore heureuse
Lorsque le rossignol fait retentir ces bois.
La beauté, ce présent céleste,
Ne peut, sans les talents, échapper à l'ennui.
La beauté passe, un talent reste ;
On en jouit même en autrui. »

FABLE XIV.

Le Charlatan.

Sur le Pont-Neuf, entouré de badauds[1],
Un charlatan[2] criait à pleine tête :
« Venez, messieurs, accourez faire emplette
Du grand remède à tous les maux :
C'est une poudre admirable
Qui donne de l'esprit aux sots,
De l'honneur aux fripons, l'innocence aux coupables,
Aux vieilles femmes des amants,
Au vieillard amoureux une jeune maîtresse,
Aux fous le prix de la sagesse,
Et la science aux ignorants.
Avec ma poudre, il n'est rien dans la vie
Dont bientôt on ne vienne à bout ;
Par elle on obtient tout, on sait tout, on fait tout ;
C'est la grande Encyclopédie[3] ! »

(1) Qui s'amuse à tout, regarde et admire tout ce qu'il voit.

(2) Qui vend des drogues sur les places publiques.

(3) Enchainement de toutes les sciences. Ce mot vient du grec ; il sert à désigner les ouvrages qui renferment des notions sur l'universalité des sciences. On dit d'un homme savant en beaucoup de choses : Sa tête est une encyclopédie.

Vite je m'approchai pour voir ce beau trésor...
C'était un peu de poudre d'or.

FABLE XV.

La Sauterelle.

« C'en est fait, je quitte le monde ;
Je veux fuir pour jamais le spectacle odieux
Des crimes, des horreurs dont sont blessés mes yeux.
Dans une retraite profonde,
Loin des vices, loin des abus,
Je passerai mes jours doucement à maudire
Les méchants de moi trop connus.
Seule ici-bas j'ai des vertus ;
Aussi pour ennemi j'ai tout ce qui respire;
Tout l'univers m'en veut : homme, enfant, animaux,
Jusqu'au plus petit des oiseaux,
Tous sont occupés de me nuire.
Eh ! qu'ai-je fait pourtant... que du bien? Les ingrats !
Ils me regretteront, mais après mon trépas. »
Ainsi se lamentait certaine sauterelle,
Hypocondre[1] et n'estimant qu'elle.

(1) Maladie qui rend mélancolique.

« Où prenez-vous cela, ma sœur?
Lui dit une de ses compagnes.
Quoi ! vous ne pouvez pas vivre dans ces campagnes
En broutant de ces prés la douce et tendre fleur,
Sans vous embarrasser des affaires du monde?
Je sais qu'en travers il abonde ;
Il fut ainsi toujours, et toujours il sera ;
Ce que vous en direz grand'chose n'y fera [1].
D'ailleurs, où vit-on mieux? Quant à votre colère
Contre ces ennemis qui n'en veulent qu'à vous,
Je pense, ma sœur, entre nous,
Que c'est peut-être une chimère,
Et que l'orgueil souvent donne ces visions. »
Dédaignant de répondre à ces sottes raisons,
La sauterelle part, et sort de la prairie,
Sa patrie.
Elle sauta deux jours pour faire deux cents pas.
Alors elle se croit au bout de l'hémisphère [2],
Chez un peuple inconnu, dans de nouveaux états.
Elle admire ces beaux climats,
Salue avec respect cette rive étrangère.
Près de là des épis nombreux
Sur de longs chalumeaux [3], à six pieds de la terre,
Ondoyants et pressés se balançaient entre eux.
« Ah ! que voilà bien mon affaire !
Dit-elle avec transport : dans ces sombres taillis [4]

(1) Pour : *n'y fera pas grand'chose*, inversion.

(2) Ou demi-sphère. La terre est partagée en deux hémisphères.

(3) Tuyaux de paille, tiges de blé.

(4) Jeunes bois. Les blés paraissent une forêt à la sauterelle.

Je trouverai sans doute un désert solitaire;
C'est un asile sûr contre mes ennemis. »
La voilà dans le blé. Mais, dès l'aube[1] suivante,
Voici venir les moissonneurs.
Leur troupe nombreuse et bruyante
S'étend en demi-cercle, et, parmi les clameurs,
Les ris, les chants des jeunes filles,
Les épis entassés tombent sous les faucilles[2],
La terre se découvre, et les blés abattus
Laissent voir les sillons[3] tout nus.
« Pour le coup, s'écriait la triste sauterelle,
Voilà qui prouve bien la haine universelle
Qui partout me poursuit : à peine en ce pays
A-t-on su que j'étais, qu'un peuple d'ennemis
S'en vient pour chercher sa victime.
Dans la fureur qui les anime,
Employant contre moi les plus affreux moyens,
De peur que je n'échappe, ils ravagent leurs biens;
Ils y mettraient le feu, s'il était nécessaire.
Eh ! messieurs, me voilà, dit-elle en se montrant.
Finissez un travail si grand,
Je me livre à votre colère. »
Un moissonneur, dans ce moment,
Par hasard la distingue; il se baisse, la prend,
Et dit, en la jetant dans une herbe fleurie :
« Va manger, ma petite amie. »

(1) Point du jour.

(2) Outil en forme de croissant, avec une poignée, qui sert à scier le blé.

(3) Petits fossés tracés par la charrue, dans lesquels on sème le blé.

FABLE XVI.

La Guêpe et l'Abeille.

Dans le calice[1] d'une fleur
La guêpe un jour voyant l'abeille,
S'approche en l'appelant sa sœur.
Ce nom sonne mal à l'oreille
De l'insecte plein de fierté,
Qui lui répond : « Nous, sœurs! ma mie;
Depuis quand cette parenté?
— Mais c'est depuis toute la vie,
Lui dit la guêpe avec courroux :
Considérez-moi, je vous prie,
J'ai des ailes tout comme vous,
Même taille, même corsage;
Et, s'il vous en faut davantage,
Nos dards[2] sont aussi ressemblants.
— Il est vrai, répliqua l'abeille,
Nous avons une arme pareille,
Mais pour des emplois différents.

(1) En botanique, le calice est cette petite enveloppe verte qui contient la fleur; mais en poésie, ce mot signifie d'ordinaire le creux même de la fleur.

(2) Ou aiguillons.



Liv. V, Fab. XVII

Typ Lacrampe et comp

La vôtre sert votre insolence,
La mienne repousse l'offense :
Vous provoquez, je me défends. »

FABLE XVII.

Le Hérisson et les Lapins.

Il est certains esprits d'un naturel hargneux
Qui toujours ont besoin de guerre ;
Ils aiment à piquer, se plaisent à déplaire,
Et montrent pour cela des talents merveilleux.
Quant à moi, je les fuis sans cesse,
Eussent-ils tous les dons et tous les attributs ;
J'y veux de l'indulgence ou de la politesse ;
C'est la parure des vertus.
Un hérisson[1], qu'une tracasserie
Avait forcé de quitter sa patrie,
Dans un grand terrier de lapins

(1) Petit animal couvert de longs piquants fort durs, qu'il redresse à volonté, en sorte que, quand il est roulé en boule sur lui-même, on ne sait par où le prendre.

Vint porter sa misanthropie[1].
Il leur conta ses longs chagrins,
Contre ses ennemis exhala bien sa bile,
Et finit par prier les hôtes souterrains
De vouloir lui donner asile.
«Volontiers, lui dit le doyen[2]:
Nous sommes bonnes gens, nous vivons comme frères,
Et nous ne connaissons ni le tien, ni le mien[3];
Tout est commun ici : nos plus grandes affaires
Sont d'aller, dès l'aube du jour,
Brouter le serpolet[4], jouer sur l'herbe tendre :
Chacun, pendant ce temps, sentinelle à son tour,
Veille sur le chasseur qui voudrait nous surprendre;
S'il l'aperçoit, il frappe, et nous voilà blottis.
Avec nos femmes, nos petits,
Dans la gaîté, dans la concorde,
Nous passons les instants que le ciel nous accorde;
Souvent ils sont prompts à finir.
Les panneaux[5], les furets[6] abrégent notre vie;
Raison de plus pour en jouir.
Du moins, par l'amitié, l'amour et le plaisir,
Autant qu'elle a duré, nous l'avons embellie :
Telle est notre philosophie.

(1) Mot tiré du grec, qui signifie haine des hommes.

(2) Le plus vieux ou le plus considérable de la troupe.

(3) C'est-à-dire tout est en commun, chaque chose appartient à tous.

(4) Espèce de thym sauvage dont les lapins sont très friands.

(5) Piéges qu'on tend aux lapins.

(6) Voyez la note 4 de la fable XIII du livre IV.

Si cela vous convient, demeurez avec nous
Et soyez de la colonie[1];
Sinon, faites l'honneur à notre compagnie
D'accepter à dîner, puis retournez chez vous. »
A ce discours plein de sagesse
Le hérisson repart[2] qu'il sera trop heureux
De passer ses jours avec eux.
Alors chaque lapin s'empresse
D'imiter l'honnête doyen
Et de lui faire politesse.
Jusques au soir tout alla bien;
Mais lorsque après souper la troupe réunie
Se met à deviser[3] des affaires du temps,
Le hérisson, de ses piquants,
Blesse un jeune lapin. « Doucement, je vous prie, »
Lui dit le père de l'enfant.
Le hérisson, se retournant,
En pique deux, puis trois, et puis un quatrième.
On murmure, on se fâche, on l'entoure en grondant.
« Messieurs, s'écria-t-il, mon regret est extrême;
Il faut me le passer, je suis ainsi bâti,
Et je ne puis pas me refondre.
— Ma foi! dit le doyen, en ce cas, mon ami,
Tu peux aller te faire tondre. »

(1) Nombre de personnes des deux sexes qui vont se fixer ensemble dans un pays étranger.

(2) Répond.

(3) Parler sur quelque chose.

FABLE XVIII.

Le Milan et le Pigeon.

Un milan plumait un pigeon,
Et lui disait : « Méchante bête,
Je te connais ; je sais l'aversion
Qu'ont pour moi tes pareils ; te voilà ma conquête.
Il est des dieux vengeurs. — Hélas ! je le voudrais,
Répondit le pigeon. — Oh ! comble des forfaits !
S'écria le milan ; quoi ! ton audace impie
Ose douter qu'il soit des dieux !
J'allais te pardonner ; mais pour ce doute affreux,
Scélérat, je te sacrifie[1]. »

* (1) Ce méchant milan, qui feint de se tromper sur l'exclamation du pauvre pigeon, et l'accuse de nier les dieux pour se justifier de le faire périr, rappelle le loup cherchant querelle à l'innocent agneau. C'est la même morale, qui prouve que les méchants, même quand ils sont les plus forts, sentent que le crime ne leur est pas permis, puisqu'ils éprouvent le besoin de se justifier aux yeux de leurs victimes.

FABLE XIX.

Le Chien coupable.

« Mon frère, sais-tu la nouvelle ?
Mouflar, le bon Mouflar, de nos chiens le modèle,
Si redouté des loups, si soumis au berger,
Mouflar vient, dit-on, de manger
Le petit agneau noir, puis la brebis sa mère,
Et puis sur le berger s'est jeté furieux.
— Serait-il vrai ? — Très vrai, mon frère.
— A qui donc se fier ? grands dieux ! »
C'est ainsi que parlaient deux moutons dans la plaine,
Et la nouvelle était certaine.
Mouflar, sur le fait même pris[1],
N'attendait plus que le supplice ;
Et le fermier voulait qu'une prompte justice
Effrayât les chiens du pays.
La procédure[2] en un jour est finie.
Mille témoins pour un déposent l'attentat[3] :

(1) Pris sur le fait, c'est-à-dire au moment où il commettait le crime.

(2) Tous les actes nécessaires à un jugement.

(3) Un crime ou attentat se prouve par les dépositions ou déclarations des témoins qui l'ont vu commettre ou en ont connu les circonstances.

Récolés, confrontés[1], aucun d'eux ne varie;
Mouflar est convaincu du triple assassinat :
Mouflar recevra donc deux balles dans la tête
Sur le lieu même du délit[2].
A son supplice qui s'apprête
Toute la ferme se rendit.
Les agneaux, de Mouflar demandèrent la grâce :
Elle fut refusée. On leur fit prendre place;
Les chiens se rangèrent près d'eux,
Tristes, humiliés, mornes, l'oreille basse,
Plaignant, sans l'excuser, leur frère malheureux.
Tout le monde attendait dans un profond silence.
Mouflar paraît bientôt conduit par deux pasteurs;
Il arrive, et, levant au ciel ses yeux en pleurs,
Il harangue ainsi l'assistance :
« O vous qu'en ce moment je n'ose et je ne puis
Nommer, comme autrefois, mes frères, mes amis,
Témoins de mon heure dernière,
Voyez où peut conduire un coupable désir !
De la vertu quinze ans j'ai suivi la carrière,
Un faux pas m'en a fait sortir.
Apprenez mes forfaits. Au lever de l'aurore,
Seul auprès du grand bois je gardais le troupeau;
Un loup vient, emporte un agneau,

(1) Termes de palais qui signifient, le premier, lire aux témoins leur déposition écrite, pour s'assurer qu'ils y persistent, et le second, les mettre en face de l'accusé ou d'autres témoins, pour voir s'ils ne changeront pas de langage, et être ainsi certain qu'ils ont dit la vérité.

(2) *Délit* est ici pour *crime*, quoiqu'il ait en justice une signification différente et moins forte.

Et tout en fuyant le dévore.
Je cours, j'atteins le loup qui, laissant son festin,
Vient m'attaquer : je le terrasse
Et je l'étrangle sur la place.
C'était bien jusque-là ; mais, pressé par la faim,
De l'agneau dévoré je regarde le reste,
J'hésite, je balance… A la fin, cependant,
J'y porte une coupable dent :
Voilà de mes malheurs l'origine funeste.
La brebis vient dans cet instant ;
Elle jette des cris de mère…
La tête m'a tourné ; j'ai craint que la brebis
Ne m'accusât d'avoir assassiné son fils ;
Et, pour la forcer à se taire,
Je l'égorge dans ma colère.
Le berger accourait armé de son bâton.
N'espérant plus aucun pardon,
Je me jette sur lui ; mais bientôt on m'enchaîne,
Et me voici prêt à subir
De mes crimes la juste peine.
Apprenez tous du moins, en me voyant mourir,
Que la plus légère injustice
Aux forfaits les plus grands peut conduire d'abord,
Et que dans le chemin du vice
On est au fond du précipice
Dès qu'on met le pied sur le bord. »

FABLE XX.

L'Auteur et les Souris.

Un auteur se plaignait que ses meilleurs écrits
Étaient rongés par les souris.
Il avait beau changer d'armoire,
Avoir tous les piéges à rats
Et de bons chats,
Rien n'y faisait : prose, vers, drame, histoire[1],
Tout était entamé ; les maudites souris
Ne respectaient pas plus un héros et sa gloire,
Ou le récit d'une victoire,
Qu'un petit bouquet à Chloris[2].

(1) La *prose* est le langage dont nous nous servons dans la conversation ; seulement on l'écrit avec plus de soin et en mots plus choisis qu'on ne la parle. Les *vers* sont un langage mesuré, c'est-à-dire composé d'un certain nombre de syllabes disposées suivant une certaine mesure, et dont chaque ligne ou vers rime avec un autre, c'est-à-dire est terminé par un son pareil, comme on le voit dans ces fables. On donne le nom général de *drame* à tout ce qui est destiné à être représenté sur le théâtre. L'*histoire* est le récit de faits véritables, anciens ou récents.

(2) On appelait *bouquet* une petite pièce de vers, qui était pour l'ordinaire quelque compliment adressé à une dame, à laquelle on donnait un nom en l'air, tiré le plus souvent du grec : Chloris, Iris, Chloé, Clymène, etc.

Notre homme au désespoir (et, l'on peut bien m'en croire,
Pour y mettre un auteur peu de chose suffit)
Jette un peu d'arsenic[1] au fond de l'écritoire,
Puis dans sa colère il écrit.
Comme il le prévoyait, les souris grignotèrent
Et crevèrent.
« C'est bien fait, direz-vous, cet auteur eut raison. »
Je suis loin de le croire : il n'est point de volume
Qu'on n'ait mordu, mauvais ou bon,
Et l'on déshonore sa plume
En la trempant dans du poison.

FABLE XXI.

L'Aigle et le Hibou.

A DUCIS[2].

L'oiseau qui porte le tonnerre[3],
Disgracié, banni du céleste séjour

(1) Substance minérale qui est un poison violent.

(2) Ducis (Jean-François), poëte tragique, né à Versailles en 1733, mort à Paris en 1816. La plupart de ses pièces, *Hamlet, Roméo et Juliette, le roi Léar, Macbeth, Othello,* sont imitées de Shakspeare, célèbre tragique anglais du seizième siècle.

(3) L'aigle, qui, selon la Fable, portait la foudre de Jupiter.

Par une cabale de cour,
S'en vint habiter sur la terre;
Il errait dans les bois, songeant à son malheur,
Triste, dégoûté de la vie,
Malade de la maladie
Que laisse après soi la grandeur.
Un vieux hibou, du creux d'un hêtre,
L'entend gémir, se met à sa fenêtre,
Et lui prouve bientôt que la félicité
Consiste dans trois points : travail, paix et santé.
L'aigle est touché de ce langage :
« Mon frère, répond-il (les aigles sont polis
Lorsqu'ils sont malheureux), que je vous trouve sage!
Combien votre raison, vos excellents avis,
M'inspirent le désir de vous voir davantage,
De vous imiter, si je puis!
Minerve [1], en vous plaçant sur sa tête divine,
Connaissait bien tout votre prix;
C'est avec elle, j'imagine,
Que vous en avez tant appris.
—Non, répond le hibou, j'ai bien peu de science;
Mais je sais me suffire, et j'aime le silence,
L'obscurité surtout. Quand je vois des oiseaux
Se disputer entre eux la force, le courage,
Ou la beauté du chant, ou celle du plumage,
Je ne me mêle point parmi tant de rivaux,
Et me tiens dans mon ermitage.

(1) Fille de Jupiter et déesse de la sagesse; le hibou lui était consacré. On la représente souvent coiffée d'un casque surmonté d'un hibou.

Si malheureusement, le matin, dans le bois,
Quelque étourneau bavard, quelque méchante pie
M'aperçoit, aussitôt leurs glapissantes voix
Appellent de partout une troupe étourdie
Qui me poursuit et m'injurie.
Je souffre, je me tais, et dans ce chamaillis[1],
Seul de sang-froid et sans colère,
M'esquivant doucement de taillis en taillis,
Je regagne à la fin ma retraite si chère.
Là, solitaire et libre, oubliant tous mes maux,
Je laisse les soucis, les craintes à la porte ;
Voilà tout mon savoir : *je m'abstiens, je supporte ;*
La sagesse est dans ces deux mots. »

Tu me l'as dit cent fois, cher Ducis, tes ouvrages,
Tes beaux vers, tes nombreux succès,
Ne sont rien à tes yeux auprès de cette paix
Que l'innocence donne aux sages.
Quand, de l'Eschyle[2] anglais heureux imitateur,
Je te vois d'une main hardie,
Porter sur la scène agrandie
Les crimes de Macbeth, de Léar le malheur,
La gloire est un besoin pour ton âme attendrie,
Mais elle est un fardeau pour ton sensible cœur.

(1) Bruit de gens qui se chamaillent ou se querellent.

(2) Shakspeare. Eschyle, né à Eleusis, près d'Athènes, l'an 525 avant J.-C., est regardé comme le créateur de la tragédie grecque; c'est pourquoi Florian donne ce nom à Shakspeare, considéré aussi comme le père du théâtre anglais.

Seul, au fond d'un désert, au bord d'une onde pure,
Tu ne veux que ta lyre, un saule[1] et la nature.
Le vain désir d'être oublié
T'occupe et te charme sans cesse;
Ah! souffre au moins que l'amitié
Trompe en ce seul point ta sagesse.

FABLE XXII.

Le Poisson-volant.

Certain poisson-volant[2], mécontent de son sort,
Disait à sa vieille grand'mère :
« Je ne sais comment je dois faire
Pour me préserver de la mort.
De nos aigles marins je redoute la serre[3]

(1) Allusion à la romance du saule, qui joue un grand rôle dans la tragédie d'Othello. Dans ses poésies fugitives, Ducis, qui avait adopté le saule, lui a adressé plusieurs pièces de vers.

(2) Le poisson-volant a de très longues nageoires qui lui servent d'ailes, et avec lesquelles il s'élance hors de l'eau et se maintient en l'air assez longtemps, c'est-à-dire tant que ses nageoires sont mouillées; quand elles se sèchent, il retombe. Il a dans l'eau et dans l'air de nombreux ennemis.

(3) Les pieds des oiseaux de proie sont appelés *serres*. Ils sont armés d'ongles crochus, et leur servent à saisir leur proie.

Quand je m'élève dans les airs,
Et les requins me font la guerre
Quand je me plonge au fond des mers. »
La vieille lui répond : « Mon enfant, dans ce monde,
Lorsqu'on n'est pas aigle ou requin[1],
Il faut tout doucement suivre un petit chemin,
En nageant près de l'air, et volant près de l'onde. »

(1) Gros poisson de mer très vorace.

ÉPILOGUE.

C'est assez, suspendons ma lyre,
Terminons ici mes travaux.
Sur nos vices, sur nos défauts,
J'aurais encor beaucoup à dire ;
Mais un autre le dira mieux.
Malgré ses efforts plus heureux,
L'orgueil, l'intérêt, la folie,
Troubleront toujours l'univers ;
Vainement la philosophie
Reproche à l'homme ses travers ;
Elle y perd sa prose et ses vers.
Laissons, laissons aller le monde
Comme il lui plaît, comme il l'entend ;
Vivons caché, libre et content,
Dans une retraite profonde.
Là que faut-il pour le bonheur ?
La paix, la douce paix du cœur,
Le désir vrai qu'on nous oublie,
Le travail qui sait éloigner
Tous les fléaux de notre vie,
Assez de bien pour en donner,
Et pas assez pour faire envie.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER LIVRE.

TOBIE

POÈME

TIRÉ DE L'ÉCRITURE SAINTE.

A Mlles DE L. B. ET D.,

AGÉES DE NEUF A DIX ANS.

O vous ! qui, de cet âge où l'on sort de l'enfance,
Conservez seulement la grâce et l'innocence,
Dont le précoce esprit, empressé de savoir,
Croit gagner un plaisir s'il apprend un devoir,
De Tobie écoutez l'antique et sainte histoire.
Dans ce simple récit, point d'amour, point de gloire ;
C'est un juste, bon père, un cœur pur, bienfaisant,
Qui n'aime que son Dieu, les humains, son enfant.

Ah! ces vertus pour vous ne sont point étrangères!
Lisez, lisez Tobie à côté de vos mères.

A Ninive[1] autrefois, quand les tribus en pleurs[2]
Expiaient dans les fers leurs coupables erreurs,
Il fut un juste encore ; il avait nom Tobie.
Consacrant à son Dieu chaque instant de sa vie,
Vieillard, malheureux, pauvre, il n'en donnait pas moins
Aux pauvres des secours, aux malheureux des soins.
A travers les dangers, par des routes secrètes,
De ses frères captifs parcourant les retraites,
Il consolait la veuve, adoptait l'orphelin ;
Le cri d'un opprimé réglait seul son chemin.
Et lorsque ses amis, effrayés de son zèle,
Lui présageaient du roi la vengeance cruelle ;
« Je crains Dieu, disait-il, encor plus que le roi,
Et les infortunés me sont plus chers que moi. »
Un jour, après avoir, pendant la nuit obscure,
A des morts délaissés donné la sépulture,

(1) Capitale du royaume d'Assyrie.

(2) Le peuple juif était divisé en douze tribus ou familles. Après la mort de Salomon, il se révolta contre Roboam, fils de ce roi. Les tribus de Juda et de Benjamin lui restèrent seules fidèles ; les dix autres tribus formèrent un royaume séparé, sous le nom de royaume d'Israël. Ceux de ce pays ne tardèrent pas à abandonner le culte du vrai Dieu et à se livrer à tous les excès. Dieu, pour les punir, suscita les Assyriens, qui vinrent à la suite de leur roi, Salmanazar, conquérir le royaume d'Israël, dont ils emmenèrent tous les habitants prisonniers. C'est à l'époque de cette captivité que l'Ecriture a placé l'histoire de Tobie.

De travail épuisé, de fatigue abattu,
Sa force ne pouvant suffire à sa vertu,
Le vieillard lentement auprès d'un mur se traîne.
Il dormait, quand l'oiseau, que le printemps ramène[1],
Du nid qu'il a construit au-dessus de ce mur
Fait tomber sur ses yeux un excrément impur.
A Tobie aussitôt la lumière est ravie.
Sans se plaindre, adorant la main qui le châtie :
« O Dieu ! s'écria-t-il, tu daignes m'éprouver ;
Je n'en murmure point, tu frappes pour sauver.
Mes yeux, mes tristes yeux, privés de la lumière,
Ne pourront plus au ciel précéder ma prière.
Vers le pauvre avec peine, hélas ! j'arriverai ;
Je ne le verrai plus, mais je le bénirai. »

Ses amis cependant, sa famille, sa femme,
Loin d'émousser les traits qui déchiraient son âme,
De porter sur ses maux le baume précieux
De la compassion, seul bien des malheureux,
Viennent lui reprocher jusqu'à sa bienfaisance.
« Où donc, lui disent-ils, est cette récompense
Qu'aux vertus, à l'aumône, accorde le Seigneur ? »
Le vieillard ne répond qu'en leur montrant son cœur.
Mais ce cœur, accablé de ces cruels reproches,
Fort contre le malheur, faible contre ses proches,
Désire le trépas et le demande au ciel.
Sa prière monta jusques à l'Éternel ;
L'ange du Dieu vivant descendit sur la terre.

(1) L'hirondelle.

Le vieillard, se croyant au bout de sa carrière,
Fait appeler son fils, son fils qui, jeune encor,
De l'aimable innocence a gardé le trésor,
Comme un autre Joseph nourri dans l'esclavage,
Et semblable à Joseph[1] de mœurs et de visage,
Possédant sa beauté, sa grâce et sa pudeur.
Tobie, en l'embrassant, lui dit avec douceur :
« Mon fils, la mort dans peu va te ravir ton père,
De ton respect pour moi fais hériter ta mère ;
Celle qui t'a nourri, qui t'a donné le jour,
Pour de si grands bienfaits ne veut qu'un peu d'amour.
Quel plaisir est plus doux qu'un devoir de tendresse?
Honore le Seigneur, marche dans sa sagesse ;
Que surtout l'indigent trouve en toi son appui ;
Partage tes habits et ton pain avec lui ;
Reçois entre tes bras l'orphelin qui t'implore.
Riche, donne beaucoup, et pauvre donne encore.
Ce précepte, mon fils, contient toute la loi.
Je dois en ce moment confier à ta foi
Qu'à Gabélus jadis, sur sa simple promesse,
Je laissai dix talents[2], mon unique richesse ;
Va toi-même à Ragès[3] pour les redemander.
Vers ce lointain pays quelqu'un peut te guider ;

(1) Joseph, fils de Jacob et de Rachel, qui fut vendu par ses frères et emmené esclave en Egypte, où il devint premier ministre du roi Pharaon.

(2) Monnaie antique; il y en avait de plusieurs sortes. Le talent attique valait 5,560 francs de notre monnaie. Il y avait aussi des talents d'or qui valaient dix talents d'argent.

(3) Ville de Médie, aujourd'hui Rézi ou Réi.

Cherche dans nos tribus un conducteur fidèle,
Dont nous reconnaîtrons et la peine et le zèle. »

Il dit. Son fils le quitte et court vers sa tribu.
Devant lui se présente un jeune homme inconnu,
Dont la taille, les traits, la grâce plus qu'humaine,
Dès le premier abord et l'attire et l'enchaîne;
Ses yeux doux et brillants, sa touchante beauté,
Son front, où la noblesse est jointe à la bonté,
Tout plaît, tout charme en lui par un pouvoir suprême.
C'était l'ange du ciel, envoyé par Dieu même,
Qui venait de Tobie assurer le bonheur.

L'ange s'offre à servir de guide au voyageur;
Il le suit chez son père, et le vieillard en larmes
Ne lui déguise point ses soupçons, ses alarmes;
Longtemps il l'interroge, et, lui tendant les bras :
« De mes craintes, dit-il, ne vous offensez pas.
Vieux, souffrant, et privé de la clarté céleste,
Mon enfant de la vie est tout ce qui me reste;
La frayeur est permise à qui n'a plus qu'un bien.
De mon dernier trésor je vous fais le gardien.
Ah! vous me le rendrez. Mon âme satisfaite
Éprouve en vous parlant une douceur secrète.
Je ne sais quelle voix me dit au fond du cœur
Que vous serez conduits par l'ange du Seigneur.
O mon fils! pour adieu reçois ce doux présage. »
Le jeune homme l'embrasse et s'apprête au voyage,
Il presse en gémissant sa mère sur son sein.

Bientôt, guidé par l'ange, il se met en chemin;
Mais trois fois il s'arrête, et trois fois renouvelle
Ses adieux et ses cris. Alors le chien fidèle,
Seul ami demeuré dans la triste maison,
Court, et du voyageur devient le compagnon.
Ils marchent tout le jour dans ces plaines fécondes,
Où le Tigre[1] en courroux précipite ses ondes.
Arrêté sur ces bords pour prendre du repos,
Tobie, en se lavant dans ses rapides eaux,
Découvre un monstre affreux, dont la gueule béante
Lui fait jeter un cri d'horreur et d'épouvante.
L'ange accourt : « Saisissez, lui dit-il, sans frémir,
Ce monstre qu'à vos pieds vous allez voir mourir.
Prenez son fiel sanglant, il vous est nécessaire;
Le temps vous apprendra ce qu'il en faudra faire. »
Le jeune Hébreu surpris obéit à l'instant;
Il partage le corps du monstre palpitant
Et réserve le fiel. Sur une flamme pure,
Le reste préparé devient sa nourriture.
Cependant, de Ragès, au bout de quelques jours,
Les voyageurs charmés aperçoivent les tours.
L'ange, avant d'arriver aux portes de la ville :
« De Gabélus, dit-il, ne cherchons point l'asile,
Dès longtemps Gabélus a quitté ces climats.
Chez un autre que lui je vais guider vos pas.
Le riche Raguël, neveu de votre père,

(1) Fleuve d'Asie qui se joint à l'Euphrate et va se perdre avec lui dans le golfe Persique. Les anciens donnaient à la contrée comprise entre les deux fleuves le nom de Mésopotamie.

A pour fille Sara, son unique héritière.
Son plus proche parent doit seul la posséder ;
La loi l'ordonne ainsi. Venez la demander.
Interdit à ces mots, le docile Tobie
Lui répond : « O mon frère ! à vous seul je confie
Des malheurs de Sara ce qu'on m'a rapporté :
Tout Israël connaît sa vertu, sa beauté ;
Mais déjà sept époux, briguant son hyménée,
Ont, dès le même soir, fini leur destinée.
Que deviendra mon père, hélas ! si je péris ?
— Ne craignez rien, dit l'ange, et suivez mes avis.
Ivres d'un fol amour que le Seigneur condamne,
Les amants de Sara brûlaient d'un feu profane :
Ils en furent punis ; mais vous, mon frère, vous,
Que la loi de Moïse a nommé son époux,
Dont le cœur, aux vertus formé dès votre enfance,
Épurera l'amour par la chaste innocence,
Vous obtiendrez Sara sans irriter le ciel. »

En prononçant ces mots, ils sont chez Raguël.
Tous deux, les yeux baissés, demandent à l'entrée
Cette hospitalité des Hébreux révérée.
Raguël, à leur voix, empressé d'accourir,
Rend grâce aux voyageurs qui l'ont daigné choisir ;
Mais, fixant sur l'un d'eux une vue attentive,
Il reconnaît les traits du vieillard de Ninive.
Quelques pleurs aussitôt s'échappent de ses yeux :
« Seriez-vous, leur dit-il, du nombre des Hébreux
Que le vainqueur retient dans les champs d'Assyrie ?
— Oui, répond l'ange. — Ainsi vous connaissez Tobie ?

— Qui de nous a souffert et ne le connaît pas?
— Ah ! parlez : avons-nous à pleurer son trépas?
Ou le Seigneur, touché de nos longues misères,
L'a-t-il laissé vivant pour exemple à nos frères?
— Il respire, dit l'ange, et vous voyez son fils.
— O jour trois fois heureux ! Enfant que je bénis,
Viens, accours dans mon sein ! que Raguël embrasse
Le digne rejeton d'une si sainte race !
Ton père soixante ans fut notre unique appui :
Viens jouir, ô mon fils ! de notre amour pour lui. »

Il appelle aussitôt son épouse et sa fille,
Annonce son bonheur à toute sa famille,
Et veut que d'un bélier immolé par sa main
Aux hôtes qu'il reçoit on prépare un festin.

On obéit. Tobie, assis près de son guide,
Sur la belle Sara porte un regard timide :
Il rencontre ses yeux ; aussitôt la pudeur
Couvre son jeune front d'une aimable rougeur.
Il s'enhardit pourtant, et d'une voix émue :
« O Raguël ! dit-il, notre loi t'est connue ;
Tu sais qu'elle prescrit des nœuds encor plus doux
Aux liens que le sang a formés entre nous.
Je réclame la loi, je suis de la famille ;
Au fils de ton ami daigne accorder ta fille.
Mes seuls titres, hélas ! pour obtenir sa foi,
Sont le nom de mon père et mon respect pour toi. »
Le vieillard, à ces mots, sent naître ses alarmes ;
Il élève au Seigneur des yeux remplis de larmes ;

Son épouse et sa fille, en se pressant la main,
Ont caché toutes deux leur tête dans leur sein.
Mais l'ange les rassure, et sa douce éloquence
Dans leurs cœurs pas à pas fait rentrer l'espérance;
Il les plaint, les console, et de leur souvenir
Bannit les maux passés par les biens à venir.
Raguël, entraîné, cède au pouvoir suprême
De ce jeune inconnu, qu'il révère et qu'il aime.
Il unit les époux au nom de l'Éternel,
Les bénit en tremblant, les recommande au ciel;
Et, pendant le festin, sa timide allégresse
Voile quelques instants sa profonde tristesse.

Le repas achevé, dans leur appartement
Les deux nouveaux époux sont conduits lentement.
A genoux aussitôt, le front dans la poussière,
Ils élèvent au ciel leur touchante prière :
« Dieu puissant, disent-ils, qui daignas de tes mains
Former une compagne au premier des humains,
Afin de consoler sa prochaine misère
Par le doux nom d'époux et par celui de père,
Nous ne prétendons point à ce bonheur parfait
Qui pour le cœur de l'homme, hélas ! ne fut point fait;
Mais donne-nous l'amour des devoirs qu'il faut suivre,
La vertu pour souffrir, la tendresse pour vivre,
Des héritiers nombreux dignes de te chérir,
Et des jours innocents passés à te servir. »
Dans ces devoirs pieux la nuit s'écoule entière.
Dès que le chant du coq annonce la lumière,
Raguël, son épouse, accourent tout tremblants,

N'osant pas espérer d'embrasser leurs enfants :
Ils les trouvent tous deux dans un sommeil tranquille.
De festons aussitôt ils parent leur asile,
Font ruisseler le sang de taureaux immolés,
Et retiennent dix jours leurs amis rassemblés.

L'ange, pendant ce temps, au fond de la Médie[1]
Allait redemander le dépôt de Tobie.
Gabélus le lui rend ; et l'ange, de retour,
Au milieu des plaisirs, de l'hymen, de l'amour,
Retrouve son ami pensif et solitaire,
Soupirant en secret de l'absence d'un père.
« Partons ! lui dit Tobie, ô mon cher bienfaiteur !
Être heureux loin de lui pèse trop sur mon cœur.
Parmi tant de festins, au sein de l'opulence,
Je ne vois que mon père en proie à l'indigence :
Hâtons-nous, hâtons-nous d'aller le secourir ;
Obtiens de Raguël qu'il nous laisse partir.
Il est père : aisément son âme doit comprendre
Ce qu'un fils doit d'amour au père le plus tendre. »

Il dit. L'ange aussitôt va trouver Raguël ;
Il le fait consentir à ce départ cruel.
Le malheureux vieillard les conjure, les presse
De revenir un jour consoler sa vieillesse.
Tobie en fait serment ; et bientôt les chameaux,
Les esclaves nombreux, les mugissants troupeaux,

(1) Contrée d'Asie, voisine de la mer Caspienne ; Ecbatane en était la capitale.

Qui de la jeune épouse ont été le partage,
Vers la terre d'Assur[1] commencent leur voyage.
L'ange, présent partout, guide les conducteurs;
Sara, le front voilé, cachant ainsi ses pleurs,
Assise sur le dos d'un puissant dromadaire,
Soupire et tend de loin ses deux bras à sa mère;
Son époux la soutient sur son sein palpitant,
Et le fidèle chien marche en les précédant.

Hélas! il était temps que le jeune Tobie
A son malheureux père allât rendre la vie.
Depuis qu'il est parti, ce vieillard désolé,
Comptant de son retour le moment écoulé,
Se traînait chaque jour aux portes de Ninive.
Son épouse guidait sa démarche tardive.
Le vieillard restait seul, assis sur le chemin;
Vers chaque voyageur il étendait la main.
Le voyageur passait; et Tobie en silence,
Pour la reperdre encore, attendait l'espérance.
Sa femme, gravissant sur les monts d'alentour,
Cherchait au loin des yeux l'objet de son amour,
Pleurait de ne point voir cet enfant qu'elle adore,
Et suspendait ses pleurs pour le chercher encore.
Mais ce fils approchait. Accusant ses lenteurs,
Il laisse ses troupeaux aux soins de leurs pasteurs,
Les précède avec l'ange; et sa mère attentive
L'aperçoit tout à coup accourant vers Ninive.
Elle vole aussitôt, craint d'arriver trop tard.

(1) Fondateur du royaume d'Assyrie.

Mais le chien, plus prompt qu'elle, est auprès du vieillard.
Il reconnaît son maître, il jappe, il le caresse,
Exprime par ses cris sa joie et sa tendresse.
Le malheureux aveugle, à ces cris qu'il entend,
Juge que c'est son fils que le Seigneur lui rend.
Il se lève, et, d'un pas chancelant et rapide,
Marchant les bras ouverts, sans soutien et sans guide :
« O mon fils ! criait-il, c'est toi ! c'est toi !... » Soudain
Le jeune homme en pleurant s'élance dans son sein.
Le vieillard le reçoit, il le serre et le presse ;
D'un long embrassement il savoure l'ivresse.
Au défaut de ses yeux, sa paternelle main
S'assure d'un bonheur qu'il croit trop peu certain.
La mère arrive alors, palpitante, éperdue,
Réclamant à grands cris une si chère vue.
Les larmes du bonheur coulent de tous les yeux,
Et l'ange en les voyant se croit encore aux cieux.
Après ces doux transports, l'ange dit à son frère
De toucher du vieillard la tremblante paupière
Avec le fiel du monstre immolé par ses mains.
Le jeune homme obéit à ces ordres divins,
Et Tobie aussitôt voit la clarté céleste.
« Gloire à toi ! cria-t-il, Dieu puissant que j'atteste.
J'avais péché longtemps, et longtemps je souffris ;
Mais je revois enfin et le ciel et mon fils.
O mon Dieu ! je rends grâce à ta bonté propice.
Oui, ta miséricorde a passé ta justice. »

Il dit. Et de Sara les serviteurs nombreux,
Les troupeaux, les trésors, viennent frapper ses yeux.

La modeste Sara descend, lui fait hommage
De ces biens devenus désormais son partage,
Lui demande à genoux d'aimer et de bénir
L'épouse qu'à son fils le ciel voulut unir.
Le vieillard étonné la relève, l'embrasse;
Il admire ses traits, sa jeunesse, sa grâce,
Et, s'appuyant sur elle, écoute le récit
De ce qu'a fait son Dieu pour l'enfant qu'il chérit.
« Mais, ajoute ce fils, vous voyez dans mon frère
Mon soutien, mon sauveur, mon ange tutélaire.
Il a guidé mes pas, il défendit mes jours;
C'est de lui que je tiens l'objet de mes amours;
Lui seul vous fait revoir la céleste lumière.
Il m'a donné ma femme et m'a rendu mon père.
Hélas! que peut pour lui notre vive amitié?
Des trésors de Sara donnons-lui la moitié;
Qu'en recevant ce don sa bonté nous honore;
S'il daigne l'accepter, il nous oblige encore. »

Aux pieds de l'ange alors, le père avec le fils,
Rougissant tous les deux d'offrir ce faible prix,
Le pressent de choisir dans toute leur richesse.
L'ange, les regardant, sourit avec tendresse :
« Ne vous offensez pas, dit-il, de mes refus.
Gardez, gardez vos biens, et surtout vos vertus.
Elles vous ont valu le secours de Dieu même.
Je suis l'ange envoyé par ce Dieu qui vous aime.
Il voulut acquitter ces bienfaits si nombreux
Répandus, prodigués à tant de malheureux.
Vos aumônes, vos dons, ô vieillard charitable!

Tout, jusqu'au simple vœu d'aider un misérable,
Fut écrit dans le ciel. Dieu conserve en ses mains,
Comme un dépôt sacré, le bien fait aux humains.
Il vous rend ces trésors; mais pour le même usage.
Au pauvre, à l'indigent, faites-en le partage;
Donnez pour amasser auprès de l'Éternel.
Vivez longtemps heureux; moi, je retourne au ciel.»

FIN DE TOBIE.

RUTH

ÉGLOGUE

TIRÉE DE L'ÉCRITURE SAINTE

COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE, EN 1784.

A S. ALTESSE S. MONSEIGNEUR

LE DUC DE PENTHIÈVRE[1].

Le plus saint des devoirs, celui qu'en traits de flamme
La nature a gravé dans le fond de notre âme,

(1) L.-J. Marie de Bourbon, duc de Penthièvre, avait pour père le comte de Toulouse, fils de Louis XIV et de madame de Montespan. Ses vertus et sa bienfaisance l'avaient rendu populaire. Il était né à Rambouillet en 1725, et mourut à Vernon en 1793. Florian était attaché à sa maison.

C'est de chérir l'objet qui nous donna le jour.
Qu'il est doux de remplir ce précepte d'amour!
Voyez ce faible enfant que le trépas menace;
Il ne sent plus ses maux quand sa mère l'embrasse.
Dans l'âge des erreurs, ce jeune homme fougueux,
N'a qu'elle pour ami quand il est malheureux.
Ce vieillard, qui va perdre un reste de lumière,
Retrouve encor des pleurs en parlant de sa mère.
Bienfait du Créateur, qui daigna nous choisir
Pour première vertu notre plus doux plaisir!
Il fit plus : il voulut qu'une amitié si pure
Fût un bien de l'amour comme de la nature,
Et que les nœuds d'hymen, en doublant nos parents,
Vinssent multiplier nos plus chers sentiments.
C'est ainsi que de Ruth récompensant le zèle,
De ce pieux respect Dieu nous donne un modèle.

Lorsqu'autrefois un juge[1], au nom de l'Éternel,
Gouvernait dans Maspha les tribus d'Israël,
Du coupable Juda Dieu permit la ruine.
Des murs de Bethléem[2] chassés par la famine,
Noémi, son époux, deux fils de leur amour,
Dans les champs de Moab[3] vont fixer leur séjour.

(1) Après l'entrée du peuple de Dieu dans la Terre-Promise, il fut gouverné par des juges élus par le peuple ou envoyés par le Seigneur. Samuel fut le dernier juge d'Israël.

(2) Ville de la tribu de Juda qui fut honorée plus tard par la naissance du Sauveur.

(3) Le pays des Moabites, peuplade arabe issue de Moab, fils de Loth. Elle habitait au sud-est de la Palestine, à l'est de la mer Morte.

Bientôt de Noémi les fils n'ont plus de père :
Chacun d'eux prit pour femme une jeune étrangère ;
Et la mort les frappa. La triste Noémi,
Sans époux, sans enfants, chez un peuple ennemi,
Tourne ses yeux en pleurs vers sa chère patrie,
Et prononce en partant, d'une voix attendrie,
Ces mots qu'elle adressait aux veuves de ses fils :

« Ruth, Orpha, c'en est fait, mes beaux jours sont finis ;
Je retourne en Juda mourir où je suis née.
Mon Dieu n'a pas voulu bénir votre hyménée ;
Que mon Dieu soit béni ! Je vous rends votre foi.
Puissiez-vous être un jour plus heureuse que moi !
Votre bonheur rendrait ma peine moins amère.
Adieu ; n'oubliez pas que je fus votre mère. »

Elle les presse alors sur son cœur palpitant.
Orpha baisse les yeux et pleure en la quittant.
Ruth demeure avec elle. « Ah ! laissez-moi vous suivre ;
Partout où vous vivrez Ruth près de vous doit vivre.
N'êtes-vous pas ma mère en tout temps, en tout lieu ?
Votre peuple est mon peuple et votre Dieu mon Dieu.
La terre où vous mourrez verra finir ma vie ;
Ruth dans votre tombeau veut être ensevelie :
Jusque-là vous servir sera mes plus doux soins ;
Nous souffrirons ensemble et nous souffrirons moins. »

Elle dit : c'est en vain que Noémi la presse
De ne point se charger de sa triste vieillesse ;
Ruth, toujours si docile à son moindre désir,
Pour la première fois refuse d'obéir.

Sa main de Noémi saisit la main tremblante;
Elle guide et soutient sa marche défaillante,
Lui sourit, l'encourage, et, quittant ces climats,
De l'antique Jacob va chercher les États[1].
De son peuple chéri Dieu réparait les pertes;
Noémi de moissons voit les plaines couvertes.
« Enfin, s'écria-t-elle en tombant à genoux,
Le bras de l'Eternel ne pèse plus sur nous;
Que ma reconnaissance à ses yeux se déploie:
Voici les premiers pleurs que je donne à la joie.
Vous voyez Bethléem, ma fille; cet ormeau
De la tendre Rachel[2] vous marque le tombeau.
Le front dans la poussière, adorons en silence
Du Dieu de mes aïeux la bonté, la puissance:
C'est ici qu'Abraham[3] parlait à l'Éternel. »
Ruth baise avec respect la terre d'Israël.

Bientôt de leur retour la nouvelle est semée.
A peine de ce bruit la ville est informée,
Que tous vers Noémi précipitent leurs pas.
Plus d'un vieillard surpris ne la reconnaît pas :
« Quoi! c'est là Noémi? — Non, leur répondit-elle,
Ce n'est plus Noémi : ce nom veut dire belle;

(1) Le pays des Hébreux, qui descendaient de Jacob, dont les douze fils avaient formé les douze tribus.

(2) Femme de Jacob. Ce tombeau se voit encore, dit-on, près de Bethléem.

(3) Père de la race juive par Isaac et Jacob, fit avec l'Eternel un pacte d'alliance.

J'ai perdu ma beauté, mes fils et mon ami ;
Nommez-moi malheureuse, et non pas Noémi. »

Dans ce temps, de Juda les nombreuses familles
Recueillaient les épis tombant sous les faucilles ;
Ruth veut aller glaner[1]. Le jour à peine luit,
Qu'aux champs du vieux Booz le hasard la conduit,
De Booz dont Juda respecte la sagesse,
Vertueux sans orgueil, indulgent sans faiblesse,
Et qui, des malheureux l'amour et le soutien,
Depuis quatre-vingts ans fait tous les jours du bien.

Ruth suivait dans son champ la dernière glaneuse ;
Étrangère et timide, elle se trouve heureuse
De ramasser l'épi qu'un autre a dédaigné.
Booz, qui l'aperçoit, vers elle est entraîné :
« Ma fille, lui dit-il, glanez près des javelles[2] ;
Les pauvres ont des droits sur des moissons si belles.
Mais vers ces deux palmiers[3] suivez plutôt mes pas ;
Venez des moissonneurs partager le repas.
Le maître de ce champ par ma voix vous l'ordonne :
Ce n'est que pour donner que le Seigneur nous donne. »
Il dit : Ruth à genoux de pleurs baigne sa main.
Le vieillard la conduit au champêtre festin.
Les moissonneurs, charmés de ses traits, de sa grâce,
Veulent qu'au milieu d'eux elle prenne sa place ;

(1) Ramasser les épis oubliés par les moissonneurs.

(2) Epis mis en faisceaux ou en tas pour en faire des gerbes.

(3) Arbre commun en Judée. Ce sont ses branches, appelées palmes, qu'on met dans la main des anges et des martyrs.

De leur pain, de leurs mets lui donnent la moitié.
Et Ruth, riche des dons que lui fait l'amitié,
Songeant que Noémi languit dans la misère,
Pleure, et garde son pain pour en nourrir sa mère.

Bientôt elle se lève, et retourne aux sillons.
Booz parle à celui qui veillait aux moissons:
« Fais tomber, lui dit-il, les épis autour d'elle,
Et prends garde surtout que rien ne te décèle;
Il faut que sans te voir elle pense glaner,
Tandis que par nos soins elle va moissonner.
Épargne à sa pudeur trop de reconnaissance,
Et gardons le secret de notre bienfaisance. »

Ce zélé serviteur se presse d'obéir;
Partout aux yeux de Ruth un épi vient s'offrir.
Elle porte ces biens vers le toit solitaire
Où Noémi cachait ses pleurs et sa misère.
Elle arrive en chantant ; « Bénissons le Seigneur,
Dit-elle; de Booz il a touché le cœur.
A glaner dans son champ ce vieillard m'encourage;
Il dit que sa moisson du pauvre est l'héritage. »
De son travail alors elle montre le fruit.
« Oui, lui dit Noémi, l'Éternel vous conduit;
Il veut votre bonheur, n'en doutez point, ma fille.
Le vertueux Booz est de notre famille;
Et nos lois... Je ne puis vous expliquer ces mots;
Mais retournez demain dans le champ de Booz;
Il vous demandera quel sang vous a fait naître;
Répondez : Noémi vous le fera connaître;

La veuve de son fils embrasse vos genoux.
Tous mes desseins alors seront connus de vous.
Je n'en puis dire plus; soyez sûre d'avance
Que le sage Booz respecte l'innocence,
Et que vous voir heureuse est mon plus cher désir. »
Ruth embrasse sa mère et promet d'obéir.
Bientôt un doux sommeil vient fermer sa paupière.

Le soleil n'avait pas commencé sa carrière,
Que Ruth est dans les champs. Les moissonneurs lassés
Dormaient près des épis autour d'eux dispersés;
Le jour commence à naître, aucun ne se réveille;
Mais, aux premiers rayons de l'aurore vermeille,
Parmi ses serviteurs Ruth reconnaît Booz.
D'un paisible sommeil il goûtait le repos;
Des gerbes soutenaient sa tête vénérable.
Ruth s'arrête : « O vieillard, soutien du misérable,
Que l'ange du Seigneur garde tes cheveux blancs!
Dieu pour se faire aimer doit prolonger tes ans.
Quelle sérénité se peint sur ton visage!
Comme ton cœur est pur, ton front est sans nuage.
Tu dors, et tu parais méditer des bienfaits :
Un songe t'offre-t-il les heureux que tu fais?
Ah! s'il parle de moi, de ma tendresse extrême,
Crois-le; ce songe, hélas! est la vérité même. »

Le vieillard se réveille à ces accents si doux.
« Pardonnez, lui dit Ruth, j'osais prier pour vous;
Mes vœux étaient dictés par la reconnaissance;
Chérir son bienfaiteur ne peut être une offense;
Un sentiment si pur doit-il se réprimer?

Non, ma mère me dit que je peux vous aimer.
De Noémi dans moi reconnaissez la fille ;
Est-il vrai que Booz soit de notre famille ?
Mon cœur et Noémi me l'assurent tous deux.

—O ciel ! répond Booz, ô jour trois fois heureux !
Vous êtes cette Ruth, cette aimable étrangère
Qui laissa son pays et ses dieux pour sa mère !
Je suis de votre sang ; et, selon notre loi,
Votre époux doit trouver un successeur en moi.
Mais puis-je réclamer ce noble et saint usage ?
Je crains que mes vieux ans n'effarouchent votre âge :
Au mien l'on aime encor, près de vous je le sens ;
Mais peut-on jamais plaire avec des cheveux blancs ?
Dissipez la frayeur dont mon âme est saisie :
Moïse [1] ordonne en vain le bonheur de ma vie ;
Si je suis heureux seul, ce n'est plus un bonheur.

—Ah ! que ne lisez-vous dans le fond de mon cœur ?
Lui dit Ruth ; vous verriez que la loi de ma mère
Me devient dans ce jour et plus douce et plus chère. »
La rougeur, à ces mots, augmente ses attraits.
Booz tombe à ses pieds : « Je vous donne à jamais
Et ma main et ma foi ; le plus saint hyménée
Aujourd'hui va m'unir à votre destinée.
A cette fête, hélas ! nous n'aurons pas l'amour ;
Mais l'amitié suffit pour en faire un beau jour.
Et vous, Dieu de Jacob, seul maître de ma vie,
Je ne me plaindrai plus qu'elle me soit ravie ;

(1) Législateur des Hébreux.

Je ne veux que le temps et l'espoir, ô mon Dieu!
De laisser Ruth heureuse, en lui disant adieu. »

Ruth le conduit alors dans les bras de sa mère.
Tous trois à l'Éternel adressent leur prière :
Et le plus saint des nœuds en ce jour les unit.
Juda s'en glorifie, et Dieu qui les bénit,
Aux désirs de Booz permet que tout réponde.
Belle comme Rachel, comme Lia féconde[1],
Son épouse eut un fils ; et cet enfant si beau
Des bienfaits du Seigneur est un gage nouveau ;
C'est l'aïeul de David. Noémi le caresse ;
Elle ne peut quitter ce fils de sa tendresse,
Et dit, en le montrant sur son sein endormi :
« Vous pouvez maintenant m'appeler Noémi. »

De ma sensible Ruth, prince, acceptez l'hommage.
Il a fallu monter jusques au premier âge
Pour trouver un mortel qu'on pût vous comparer ;
En honorant Booz, j'ai cru vous honorer :
Vous avez sa vertu, sa douce bienfaisance ;
Vous moissonnez aussi pour nourrir l'indigence ;
Pieux comme Booz, austère avec douceur,
Vous aimez les humains et craignez le Seigneur.
Hélas ! un seul soutien manque à votre famille ;
Vous n'épousez pas Ruth, mais vous l'avez pour fille[2].

(1) Lia, sœur de Rachel, était l'autre femme de Jacob.

(2) Cette fille du duc de Penthièvre était madame la duchesse d'Orléans, mère du roi Louis-Philippe.

FIN DE RUTH.

FABLES

DE DIVERS AUTEURS.

LAMOTTE-HOUDAR.

FABLE I.

Les Sacs des destinées.

La fable, à mon avis, est un morceau d'élite,
Quand, outre la moralité
Que forcément elle mène à sa suite,
Elle renferme encor mainte autre vérité.
Aller au but par un sentier fertile,
Cueillir, chemin faisant, les fruits avec les fleurs,
C'est le fait d'une muse habile,
Et le chef-d'œuvre des conteurs.
Donnez en promettant; d'une plume élégante,
Moralisez jusqu'au récit;
Heureuse la fable abondante
Qui me dit quelque chose avant qu'elle ait tout dit!
Loin ces contes glacés, où la rime n'étale

Qu'une aride fécondité;
L'ennui vient avant la morale:
Le lecteur ne veut plus d'un fruit trop acheté.
Ce précepte est fort bon, soit dit sans vanité.
L'ai-je toujours suivi? je ne m'en flatte guère.
On dit mieux que l'on ne sait faire.

On n'est pas bien dès qu'on veut être mieux.
Mécontent de son sort, sur les autres fortunes
Un homme promenait ses désirs et ses yeux,
Et de cent plaintes importunes
Tous les jours fatiguait les dieux.
Par un beau jour, Jupiter le transporte
Dans les célestes magasins,
Où, dans autant de sacs scellés par les destins,
Sont par ordre rangés tous les états que porte
La condition des humains.
« Tiens, lui dit Jupiter, ton sort est dans tes mains.
Contentons un mortel une fois en la vie.
Tu n'en es pas trop digne, et ton discours impie
Méritait mon courroux plutôt que mes bienfaits;
Je n'y veux pas ici regarder de si près.
Voilà toutes les destinées:
Pèse et choisis; mais pour régler ton choix,
Sache que les plus fortunées
Pèsent le moins; les maux seuls font le poids. »
« Grâce au seigneur Jupin puisque je suis le maître,
Dit notre homme, soyons heureux. »
Il prend le premier sac, le sac du rang suprême,
Cachant les soins cruels sous un éclat pompeux.

« Oh ! oh ! dit-il, bien vigoureux
Qui peut porter si lourde masse !
Ce n'est mon fait. » Il en pèse un second,
Le sac des grands et des hommes en place :
Là gisent le travail et le penser profond,
L'ardeur de s'élever, la peur de la disgrâce,
Même les bons conseils que le hasard confond.
« Malheur à ceux que ce poids-ci regarde !
Cria notre homme, et que le ciel m'en garde !
A d'autres. » Il poursuit, prend et pèse toujours
Et mille et mille sacs, toujours trouvés trop lourds :
Ceux-ci, par les égards et la triste contrainte ;
Ceux-là, par les vastes désirs ;
D'autres, par l'envie ou la crainte ;
Quelques-uns seulement, par l'ennui des plaisirs.
« O ciel ! n'est-il donc point de fortune légère !
Disait le chercheur mécontent ;
Mais, quoi ! me plains-je à tort? j'ai, je crois, mon affaire ;
Celle-ci ne pèse pas tant.
— Elle pèserait moins encore,
Lui dit alors le dieu qui lui donnait le choix :
Mais tel en jouit, qui l'ignore ;
Cette ignorance en fait le poids.
— Je ne suis pas si sot, souffrez que je m'y tienne,
Dit l'homme. — Soit, aussi bien c'est la tienne,
Dit Jupiter. Adieu ; mais là-dessus
Apprends à ne te plaindre plus. »

FABLE II.

Les deux Statues.

Sur le sommet d'un temple magnifique,
On voulut élever l'image de Pallas ;
Et, pour ce monument, toute une république
Mit en œuvre deux Phidias :
Grand prix pour qui ferait la plus belle statue ;
On veut choisir : un seul devait avoir l'argent
Et la gloire, par conséquent ;
L'autre rien. Chacun s'évertue,
Fait de son mieux ; honneur et gain
Pressent nos ouvriers, leur conduisent la main.
Ils ont bientôt achevé leur ouvrage ;
On le porte au parvis. Le peuple d'y courir.
Alors de tous les yeux l'un ravit le suffrage ;
L'autre à peine se peut souffrir.
Celui qu'on admirait brillait de mille grâces ;
Tous les traits étaient délicats ;
Les contours arrondis, bref, malgré ses menaces,
La critique n'y mordit pas.
L'autre n'était auprès qu'un marbre encore informe ;
Rien de fini ; chaque trait est grossier ;
Contours monstrueux, taille énorme :
Le peuple renvoyait l'ouvrage à l'atelier.
« Voilà le maître, et l'autre est l'écolier.

— Tout beau, dit le sculpteur; il faut nous éprouver :
Est-ce pour le parvis que ma statue est faite?
Sur le temple avec l'autre il la faut élever;
Et vous verrez d'ici quelle est la plus parfaite. »
On le fit, en plaignant les frais;
Mais d'abord tout changea de face.
La statue admirée en perdit tous ses traits;
L'éloignement les confond, les efface.
L'autre, par la distance, acquiert toute la grâce
Qu'on ne soupçonnait point en la voyant de près.
Il faut voir les choses en place.

FABLE III.

L'Enfant et les Noisettes.

Un jeune enfant, je le tiens d'Épictète,
Moitié gourmand, et moitié sot,
Mit un jour sa main dans un pot
Où logeaient mainte figue avec mainte noisette.
Il en remplit sa main tant qu'elle en peut tenir,
Puis veut la retirer, mais l'ouverture étroite
Ne la laisse point revenir.

Il ne sait que pleurer ; en plainte il se consomme ;
Il voulait tout avoir, et ne le pouvait pas.
Quelqu'un lui dit (et je le dis à l'homme) :
« N'en prends que la moitié, mon enfant, tu l'auras. »

FABLE IV.

Le Fromage.

Deux chats avaient pris un fromage,
Et tous deux à l'aubaine avaient un droit égal.
Dispute entre eux pour le partage.
Qui le fera ? Nul n'est assez loyal.
Beaucoup de gourmandise et peu de conscience ;
Témoin leur propre fait, le fromage volé.
Ils veulent donc qu'à l'audience,
Dame justice entre eux vide le démêlé.
Un singe, maître clerc du bailli du village,
Et que pour lui-même on prenait
Quand il mettait parfois sa robe ou son bonnet,
Parut à nos deux chats tout un Aréopage.
Pardevant dom Bertrand le fromage est porté ;
Bertrand s'assied, prend la balance,

Tousse, crache, impose silence,
Fait deux parts avec gravité ;
En charge les bassins ; puis, cherchant l'équilibre,
« Pesons, dit-il, d'un esprit libre,
D'une main circonspecte et vive l'équité !
Çà, déjà celle-ci me paraît trop pesante. »
Il en mange un morceau. L'autre pèse à son tour ;
Nouveau morceau mangé par raison du plus lourd.
Un des bassins n'a plus qu'une légère pente.
« Bon ! nous voilà contents ; donnez, disent les chats.
— Si vous êtes contents, justice ne l'est pas,
Leur dit Bertrand ; race ignorante,
Croyez-vous donc qu'on se contente
De passer, comme vous, les choses au gros sas ? »
Et ce disant, monseigneur se tourmente
A manger toujours l'excédant ;
Par équité toujours il donne un coup de dent ;
De scrupule en scrupule avançait le fromage.
Nos plaideurs, enfin las des frais,
Veulent le reste sans partage.
« Tout beau, leur dit Bertrand ; soyez hors de procès ;
Mais le reste, messieurs, m'appartient comme épice.
A nous autres aussi, nous nous devons justice.
Allez en paix, et rendez grâce aux dieux. »
Le bailli n'eût pas jugé mieux.

FABLE V.

Les deux Sources.

Filles d'une même montagne,
Deux sources commençaient leurs cours;
L'une, à flots résonnants, tombait dans la campagne;
L'autre, plus lentement, roulait des flots plus sourds.
« Ma sœur, dit la source bruyante,
De ce train-là tu n'iras pas bien loin,
Tu vas tarir dans peu, tandis que, triomphante,
Entre les fleuves, moi, je vais tenir mon coin.
A trois cents pas d'ici je gage
Que je porte déjà bateau;
Puis, étendant mon lit, reculant mon rivage,
Je veux qu'au loin sur mon passage
Il ne soit bruit que de mon eau.
Je vais par le commerce appeler la fortune
Dans tous les lieux de mon département;
Et puis majestueusement
J'irai porter mon tribut à Neptune.
Adieu, pour remplir mon destin
Il faut un peu de diligence;
Pour toi, tu ne seras qu'un ruisseau clandestin;
Adieu, ma sœur, prends patience. »
L'autre ne sait répondre à ce discours hautain

Qu'en allant doucement son train.
Elle s'ouvre un chemin, descend dans les prairies,
Appelle dans son lit mille petits ruisseaux
Qui serpentaient sur les rives fleuries;
Et, poursuivant son cours, elle en grossit ses eaux.
La voilà parvenue aux honneurs des rivières;
Elle a des mariniers, se voit déjà des ponts,
Nourrit un peuple de poissons,
Abreuve de ses eaux des campagnes entières;
Puis, des rivières même enflant encor son cours,
La voilà fleuve, enfin, à force de secours;
Tandis que la source orgueilleuse,
Qui sans aide croyait suffire à sa grandeur,
Demeurant un ruisseau, se trouve trop heureuse
De se jeter enfin dans les bras de sa sœur.
En vain le sot orgueil s'applaudit et s'admire :
N'attendez rien de grand de qui croit se suffire.

FABLE VI.

Le Faucon et sa sonnette.

Certain oiseau de proie échappé de sa chaîne,
Une sonnette au pied, volait je ne sais où;
Le bruit attirait dans la plaine
Nombre de regardants, car le monde est si fou!

L'oiseau, qui n'était pas plus sage,
Comptait avec orgueil ce peuple curieux.
« Quelle foule sur mon passage !
Se disait-il ; sur moi tout le monde a les yeux.
Oiseaux qui volez sans sonnettes,
Vous parcourez les airs sans qu'on en fasse un pas ;
A peine sait-on si vous êtes ;
J'aimerais autant n'être pas :
Il faut faire du bruit afin qu'on nous regarde. »
Il étalait ainsi sa fierté babillarde.
Le maître arrive au bruit, et l'esclave aussitôt,
Volé par un faucon servant de grand prévôt,
S'abat, est contraint de se rendre.
Sans sa sonnette où l'eût-on été prendre?
Votre nom fait du bruit, vous vous en savez gré ;
Mais en de vrais liens toujours ce bruit vous jette :
Pour être libre, il faut être ignoré.
Heureux les hommes sans sonnettes !

FABLE VII.

La Ronce et le Jardinier.

La ronce un jour accroche un jardinier :
« Un mot, lui dit-elle, de grâce ;
Parlons de bonne foi, Gros-Jean, suis-je à ma place?
Que ne me traites-tu comme un arbre fruitier?
Que fais-je ici plantée en haie,
Que servir de suisse à ton clos?
Mets-moi dans ton jardin, et par plaisir essaie
Quel gain t'en reviendra ; je te le promets gros.
Tu n'as qu'à m'arroser, me couvrir de la bise ;
Je m'engage à rendre à tes soins
Des fruits d'une saveur exquise,
Et des fleurs qui vaudront roses et lis au moins.
J'en pourrais dire davantage ;
Mais j'ai honte de me louer.
Mets-moi seulement en usage,
Et je veux que dans peu tu viennes m'avouer
Que je vaux moins encor au parler qu'à l'ouvrage. »
C'est en ces mots que s'exhalaient
L'amour-propre et l'orgueil de la plante inutile.
Gros-Jean la crut en imbécile.
Du temps que les plantes parlaient,

On n'était pas encore habile.
On transplante la ronce; on la fait espalier.
Loin qu'on s'en fie à la rosée,
Quatre fois plutôt qu'une elle était arrosée.
Pour elle ce n'est trop de Gros-Jean tout entier.
Comme elle l'a promis, elle se multiplie;
Elle étend sa racine et ses branches au loin.
Sous ses filets armés tout se casse, tout plie;
Fruits, potager, tout meurt; les fleurs deviennent foin.
Gros-Jean reconnut sa folie,
Et n'en crut plus les plantes sans témoin.

Pour qui se vante, point d'oreilles:
Telles gens sont bientôt à bout;
A les entendre ils font merveilles;
Laissez-les faire, ils gâtent tout.

FABLE VIII.

Les Singes.

Le peuple singe un jour voulait élire un roi.
Il prétendait donner la couronne au mérite;
C'était bien fait. La dépendance irrite,
Quand on n'estime pas ceux qui donnent la loi.

La diète est dans la plaine, on caracole, on saute ;
Chacun sur la puissance essaie ainsi son droit,
Car le sceptre devait tomber au plus adroit.
Un fruit pendait au bout d'une branche assez haute,
Et l'agile sauteur qui saurait l'enlever,
Était celui qu'au trône on voulait élever.
  Signal donné, le plus hardi s'élance,
Il ébranle le fruit; un autre en fait autant,
L'autre saute à côté, prend l'air pour toute chance,
    Et retombe fort mécontent.
    Après mainte et mainte secousse,
    Prêt à choir où le vent le pousse,
    Le fruit menaçait de quitter.
  Deux prétendants ont encore à sauter :
Ils s'élancent tous deux, l'un pesant, l'autre agile;
    Le fruit tombe et vient se planter
    Dans la bouche du malhabile;
L'adroit n'eut que la queue. Il eut beau s'en vanter ;
    « Allons, cria le sénat imbécile ;
Celui qui tient le fruit doit seul nous régenter. »
Un long *vive le roi!* fend soudain les nuées.
L'adresse malheureuse attira les huées.
    « Oh ! oh ! le plaisant jugement !
Dit un vieux singe ; imprudents que nous sommes !
    C'est par trop imiter les hommes :
    Nousjugeons par l'événement. »
    L'histoire des singes varie ;
Sur cet événement il est double leçon.
Pour l'un et l'autre cas la nation parie ;
Je doute aussi du vrai; mais l'un et l'autre est bon.

On dit que le vieux singe, affaibli par son âge,
Au pied de l'arbre se campa.
Il prévit, en animal sage,
Que le fruit ébranlé tomberait du branchage,
Et dans sa chute il l'attrapa.
Le peuple à son bon sens décerna la puissance.

On n'est roi que par la prudence.

FABLE IX.

Les Oiseaux.

Sur un haut chêne, au pied d'une montagne,
S'étaient, dès le matin, assemblés mille oiseaux
Qui, voltigeant de rameaux en rameaux,
De leurs brillants concerts égayaient la campagne.
Ainsi, sans soins, sans embarras,
Chantant leur joie ou leur tendre martyre,
Ils attendaient l'heure de leur repas,
Ou leur appétit, pour mieux dire.
Ils le sentaient venir, lorsque tout à propos
Un sansonnet vint leur apprendre

Qu'à mille pas de l'arbre ils n'avaient qu'à se rendre.
« Le grain, leur disait-il, s'y versait à grands flots.
Venez... — Ne soyez pas si sots,
Leur dit une alouette ; on songe à vous surprendre :
Grain, vous dit-on, d'accord ; mais aussi vrais panneaux
Que l'oiseleur vient de vous tendre ;
Et que je sois le dernier des oiseaux
Si... » La pauvre alouette est une autre Cassandre,
Qu'on ne croit point, qu'on ne veut point entendre ;
Et nos Troyens ailés, entraînés par la faim,
Suivent le sansonnet au grain.
« Vous le voyez, » dit-il. Le premier il y vole ;
On l'a suivi sur sa parole,
Sur son exemple on se met à manger.
Mais le panneau se ferme, et voilà dans la geôle
Nos pauvres indiscrets. Quelques-uns d'enrager ;
Les autres encor de gruger.
En enrageant cela console.
« Je vous ai prédit le danger ;
Vous trompais-je ? dit l'alouette,
Qui seule avait la clef des champs.
— Non, répondit quelqu'une de dedans,
C'est qu'on croit trop ce qu'on souhaite,
Et l'on connaît son tort quand il n'en est plus temps. »



FABLE X.

La Brebis et le Buisson.

Quelques-uns veulent que la fable
Soit courte : ils ont raison ; mais l'excès n'en vaut rien.
Qui dit trop peu, ne dit pas bien ;
L'aride n'est point agréable.

Une brebis choisit, pour éviter l'orage,
Un buisson épineux qui lui tendait les bras.
La brebis ne se mouilla pas ;
Mais sa laine y resta. La trouvez-vous bien sage ?

Plaideur, commente ici mon sens.
Tu cours aux tribunaux pour rien, pour peu de chose.
Du temps, des faits, des soins ; puis tu gagnes ta cause...
Le gain valait-il les dépens ?

AUBERT.

FABLE I.

Les Fourmis.

La reine des fourmis mourut : on la pleura.
Le trône était héréditaire.
Elle n'avait qu'un fils : ce fils lui succéda ;
Mais il n'imita point les vertus de sa mère,
Et bientôt on le détrôna :
Ce peuple avec ses rois n'entend pas raillerie.
Voulant à l'avenir éviter un tel cas,
Il abolit la monarchie.
Il fallut pour cela convoquer les États.
Ils créèrent des magistrats ;
Ils accrurent la tyrannie,
Et de ce nouveau joug chacun fut bientôt las.
Pour avoir mal choisi, ces insectes conclurent

Qu'un tel gouvernement ne leur convenait pas;
Et leurs meilleurs cerveaux dès l'instant résolurent
De n'avoir désormais ni magistrats, ni roi;
Le Louvre fut détruit et les lois disparurent.
Alors chaque fourmi ne vécut que pour soi.
« Que m'importe si ma voisine
Pour passer son hiver n'a pas assez de grains?
Je n'irai pas quitter le soin de ma cuisine
Pour enrichir ses magasins. »
L'une ainsi raisonnait. « Grâce à Dieu, disait l'autre,
Mon grain me durera quatre bonnes saisons.
Plutôt que de donner du nôtre,
Le printemps et l'été nous nous reposerons. »
Plusieurs avaient, parmi ces insectes avares,
Au pied d'un petit mont établi leurs foyers;
D'autres sur la hauteur avaient mis leurs dieux lares.
L'aquilon de ceux-ci vide un soir les greniers.
Les dames d'en bas toutes fières
D'avoir leurs magasins entiers,
Quand ils viennent quêter rejettent leurs prières.
Mais la pluie à son tour ravageant leur logis,
Ces bestioles trop altières
Vont des rives du Styx grossir les fourmilières.
Leurs voisins, par l'épargne et le temps rétablis,
Les laissèrent périr sans en être attendris.
Une jeune fourmi vit un jour avec joie
Un bel épi de blé à deux pas de son trou.
Vingt fourmis près de là trottaient sans savoir où.
« Aidez-moi, leur dit-elle, à charger cette proie.
— C'est très bien dit, vraiment, répond chaque fourmi;

Allez vous fatiguer pour cette demoiselle;
Quant à moi je prends l'air; mon grenier est rempli :
 Le ciel vous assiste, la belle ! »
De leur mépris barbare elle se vengea bien
 (Le dépit donne du courage) :
Tandis qu'elles goûtaient les plaisirs du voyage,
 La dame alla piller leur bien ;
De retour au logis, les autres ne trouvèrent
 Que la moitié de leur provision :
Pour unique ressource elles se désolèrent;
Personne ne prit part à leur affliction.
Les hommes deviendraient bientôt insociables,
S'ils ne connaissaient plus ni monarques, ni lois,
Et les refus cruels qu'essuîraient leurs semblables
 Leur nuiraient à tous à la fois.
Cérès a dans mon champ répandu ses largesses;
Ce que j'aurai de trop sera pour mon voisin,
 Qu'elle a privé de ses richesses;
Et sa reconnaissance est un trésor certain
 Où je puiserai l'abondance
Quand Cérès, me voyant avec indifférence,
 Pour lui seul ouvrira son sein.
Tel est le fondement de la loi naturelle;
Mais tant de passions en détachent nos cœurs,
 Que pour nous ramener vers elle
Il faut des dieux, des rois et des décrets vengeurs.

FABLE II.

Le Dogue et sa chaîne.

« Comment ! je garderai la cour et le jardin,
Et l'on m'enchaînera pour prix de tant de peine,
Et l'on me nourrira de pain !
Par Jupiter !... » Mouflar se débattant soudain
Entre en fureur, brise sa chaîne
Et s'enfuit dans le bois voisin.
Mais Mouflar avait eu beau faire,
Il traînait à son cou les trois quarts du lien,
Fardeau cruel et qui le désespère.
Il fallait voir ce pauvre chien
Courant les bois, secouant les oreilles,
Mordant avec effort ce fatal instrument.
Jamais Sisyphe, en son affreux tourment,
N'éprouva de fureurs pareilles.
« Dans ton premier état tu vivais plus content,
Ton maître adoucissait parfois ton esclavage ;
Pauvre Mouflar, quel avantage
Te revient-il d'avoir fait le méchant ?
Te voilà pour toujours enchaîné, quoique errant. »
Cette réflexion rendit Mouflar plus sage :
Il retourne au logis, présente son collier,
Reçoit quelques coups d'étrivière,
Et reprend son premier métier.

Ce récit ferait la matière
D'un long discours sur les sages du temps.
Écoutez-les : ils sont indépendants ;
Ils ont de la raison agrandi le domaine
Et secoué le joug de ces anciens tyrans
Que nous nommons devoirs, nous autres bonnes gens.
Mais regardez de près cette engeance si vaine :
C'est le dogue Mouflar traînant partout sa chaîne.

FABLE III.

Les Crimes et le Châtiment.

Les crimes, une nuit, échappés du Tartare,
Du monde consterné parcouraient les climats ;
Nuit horrible, où leur main barbare
Avec impunité sème les attentats.
Des meurtres, des assassinats,
Au voyageur tremblant attestent leur passage.
La nature s'éveille et se plaint qu'on l'outrage.
Echo, dont la voix fait frémir,
Ne répond qu'à des cris de douleur et de rage.
On entend Dioné gémir

A l'approche du sang qui couvre son rivage.
Dans le sein des sillons les germes corrompus
N'engendrent que d'affreux reptiles :
La mort a pénétré dans les plus sûrs asiles ;
Les murs sont démolis et les verrous rompus.
Fiers du trouble où leur rage a plongé la nature,
Les crimes marchaient à grands pas.
L'herbe meurt sous leurs pieds, et, semblable aux frimas,
Le souffle de leur bouche impure
Des forêts d'alentour fait jaunir la verdure.
Cependant, appuyé sur un bâton noueux,
Le châtiment sévère, en boitant, suit leurs traces ;
Ils l'aperçoivent derrière eux.
Ils raillent sa lenteur et bravent ses menaces.
Mais, constant à les suivre, il trompe leur effort ;
Sur leurs pas tortueux il attache sa vue.
L'heure de la vengeance enfin étant venue,
Il les atteint, les frappe, et les livre à la mort.

FABLE IV.

L'Enfant et le petit Écu.

Possesseur d'un petit écu,
Un enfant se croyait le plus riche du monde.
Le voilà qui fait voir ce trésor à la ronde,
En criant gaîment : « J'ai bien lu !
— A merveille, lui dit un sage ;
C'est le prix du savoir que vous avez reçu,
Du savoir tel qu'on peut le montrer à votre âge ;
Mais voulez-vous encore être heureux davantage ?
Aspirez, mon enfant, au prix de la vertu :
Vous l'aurez quand des biens vous saurez faire usage. »
L'enfant entendit ce langage.
L'écu, d'après son cœur et sensible et bien né,
A rapporter le double est soudain destiné :
Avec le pauvre il le partage.

BOISARD.

FABLE I.

La Brebis et l'Agneau.

Un loup mourut. Les moutons en liesse,
Remplissaient l'air de leurs cris d'allégresse.
Une brebis, vivant seule à l'écart,
A ces transports ne prenait nulle part;
« Quoi! lui dit un agneau, dans la publique joie,
Bonne mère, au chagrin vous paraissez en proie?
N'entendez-vous pas qu'il est mort?...
Il est mort, l'ennemi!... L'ignorez-vous encor?
— Eh! non, mon fils, répondit-elle;
Mais c'est aux bergers seuls qu'importe la nouvelle. »

FABLE II.

Le Vieillard et l'Idole.

Un pauvre dieu de bois, abattu par les vents,
Ou par la foudre, ou par le temps,
Froissé, brisé de la secousse,
Était gisant sur le verger,
Que durant près d'un siècle on le vit protéger.
Son front, caché sous l'herbe, était couvert de mousse.
Cependant un vieillard, qui, dès ses jeunes ans,
Avait vu ce verger, son unique héritage,
Sous le dieu protecteur, refleurir au printemps,
A peine de l'automne a cueilli les présents,
Qu'à l'idole abattu il en va faire hommage.
Son fils qui l'aperçoit : « Eh ! mon père, aujourd'hui
Qu'importe qu'il vous soit ou contraire ou propice?
A lui, mon père, un sacrifice !
Que pourrait-il pour vous, s'il ne peut rien pour lui?
— Mon fils, dit le vieillard, viens imiter ton père...
Il est pour nous ce qu'il était :
Ne songe pas au bien qu'il ne pourra nous faire,
Songe à celui qu'il nous a fait. »

FABLE III.

Le Zèbre.

Quand le zèbre arriva du fond de l'Ethiopie,
Comme il venait de loin, chacun voulut le voir ;
L'animal, ignoré dans sa triste patrie,
Pensait avoir bien fait de changer de terroir.
Or, on ne vit d'abord que ses longues rayures,
Dont l'ordre, la couleur, surtout la nouveauté,
Formaient, aux yeux surpris de plus d'une beauté,
La plus superbe des parures.
Vite, on se bigarre à qui mieux ;
Chacun s'habille en zèbre, et chacun est heureux.
Du zèbre, cependant, l'on conte cent merveilles :
Il est... il a .. d'honneur... il est prodigieux !
Mais enfin, l'on ouvrit les yeux,
Si bien, qu'on découvrit ses énormes oreilles,
Et le zèbre, d'abord si prôné, si choyé,
Aujourd'hui, comme on sait, n'est qu'un *âne rayé.*

FABLE IV.

L'Histoire.

La capitale d'un empire
Que le glaive du Scythe achevait de détruire
Par mille édifices pompeux,
Du sauvage vainqueur éblouissait la vue,
D'un prince qui régna dans ces murs malheureux
Il admirait surtout la superbe statue.
On lisait sur ce monument :
A très puissant, *très bon*, *très juste et très clément*,
Et le reste... en un mot l'étalage vulgaire
Des termes consacrés au style lapidaire
Ces mots, en lettres d'or, frappent le conquérant ;
Ce témoignage si touchant,
Qu'aux vertus de son roi rendait un peuple immense,
Emeut le roi barbare ; il médite en silence
A ce genre d'honneur qu'il ne connut jamais ;
Longtemps de ce bon prince il contemple les traits.
Il se fait expliquer l'histoire de sa vie :
Ce prince, dit l'histoire, horreur de ses sujets,
Naquit pour le malheur de sa triste patrie :
Devant son joug de fer il fit taire les lois ;
Il fit le premier pas vers l'affreux despotisme ;

Il étouffa l'honneur, ce brillant fanatisme,
Qui sert si bien les rois ;
Et son pouvoir sorti de ses bornes certaines,
De quelque conquérant préparait les exploits,
Quand d'un peuple avili par ces lois inhumaines
Il préparait les bras à recevoir ses chaînes.
Tel était le portrait qu'à la postérité
Transmettait l'équitable histoire.
Le Scythe confondu ne sait ce qu'il doit croire :
« Pourquoi donc, si l'histoire a dit la vérité,
Par un monument si notoire
Le mensonge est-il attesté ? »
Sa majesté sauvage était bien étonnée :
« Seigneur, dit un des courtisans
Qui, durant près d'un siècle, à la cour des tyrans
Traîna sa vie infortunée,
Seigneur, ce monument qui vous surprend si fort,
Au destructeur de la patrie
Fut érigé pendant sa vie...
On fit l'histoire après sa mort. »

FABLE IV.

Le Singe, l'Ane et la Taupe.

De leurs plaintes sans fin, de leurs souhaits sans bornes.
Le singe et l'âne un jour importunaient les cieux :
« Ah ! je n'ai point de queue ! — Ah ! je n'ai point de cornes !
— Ingrats ! reprit la taupe, eh ! vous avez des yeux ! »

RICHER.

FABLE I.

L'Aigle et le Vautour.

Un jour l'oiseau de Jupiter,
Côtoyant les bords de la mer,
Fit rencontre d'une huître. Il l'aurait dévorée
Très volontiers ; mais l'huître tenait bon
Contre les coups de bec, et se tenait serrée,
Sans vouloir ouvrir sa maison.
Toute huître qu'elle était, elle avait bien raison.
Il ne faut point donner entrée
A gens pareils. L'aigle ne savait plus
Comment s'y prendre. Après maints efforts superflus,
Il consulta sur cette affaire
Un docteur du canton : c'était un vieux vautour,
Maître Gonin, qui savait plus d'un tour.

« Ouvrir l'huître, seigneur, est chose aisée à faire,
Répondit le subtil escroc.
Faites-la tomber sur un roc,
Mais de bien haut : voilà tout le mystère. »
L'aigle s'élève vers les cieux
Sans se douter de la surprise,
Laisse tomber l'écaille qui se brise,
Et fait voir en s'ouvrant un mets délicieux.
De l'avaler qui des deux eut la joie?
Ce fut notre larron. Il fondit sur la proie
Dans le moment ; et l'aigle de retour
Vit qu'il avait ouvert l'huître pour le vautour.

FABLE II.

Le Bœuf et le Moucheron.

Sur la corne d'un bœuf, qui paissait dans les champs,
Un moucheron, jouet des vents,
Alla s'asseoir, atome imperceptible :
Sans microscope il n'était pas visible.
Cependant l'avorton était dans l'embarras.
Comment le bœuf avait pu faire un pas
Sous un fardeau si grand. « Avouez-le, beau sire,

Lui disait-il, n'êtes-vous pas bien las
De me porter? » Le bœuf se prit à rire.
« Je ne t'ai, dit-il, pas senti.
Ta vanité seule te fait connaître.
Si tu ne m'avais averti,
J'ignorerais encor ta présence et ton être. »

L'homme n'est pas moins fanfaron :
Tel se croit d'un grand poids, qui n'est qu'un moucheron.

FABLE III.

Le Bélier et le Loup.

Les animaux devaient tous comparaître
A la cour de sire lion.
Un bélier fit cette réflexion :
Je risque tout si je me fais connaître ;
Car notre monarque, dit-on,
Mange tous les jours un mouton.
Ses courtisans d'ailleurs sont gens que je redoute.
Habillons-nous en loup : j'en trouve ici la peau :

L'expédient me paraît beau. »
Cela fait, il se met en route.
Il rencontre un vrai loup en mouton travesti :
Déguisement à la cour ordinaire.
Du monarque ce loup redoutait la colère :
Il chassait sur sa terre. On l'avait averti
Qu'on pourrait bien lui faire un très mauvais parti.
Sous un surtout pareil il était difficile
De ne s'y pas tromper. Le bélier s'y méprit :
Courtisan neuf et malhabile,
De croire que lui seul avait changé d'habit.
« Ami, dit-il au loup, quelle est ton imprudence !
Quoi, tu vas te montrer ainsi devant le roi !
Sais-tu qu'il est friand de gens faits comme toi ?
Je te fais une confidence :
Je suis mouton aussi ; mon surnom est Robin ;
Mais pour me reconnaître il faut être bien fin.
Tu l'avoueras, je suis grand maître en l'art de feindre.
— Il est vrai, dit le loup ; et tu n'as rien à craindre
De messire lion : n'en prends point de souci ;
Tu ne le verras point ; car je te croque ici. »

Si le déguisement peut être salutaire,
Il faut encor savoir se taire.

FABLE IV.

Le Miroir.

Jadis un père de famille
Eut un fils beau comme le jour;
Il eut au contraire une fille
Sans nuls attraits, vrai remède d'amour.
Ces enfants badinaient, comme font d'ordinaire
Ceux de leur âge; et trouvant un miroir
A la toilette de leur mère,
Le Narcisse nouveau prit plaisir à s'y voir.
Devenu tout à coup amoureux de lui-même,
Il vanta ses attraits, vanité dont sa sœur
Ressentit un dépit extrême,
Croyant à chaque mot qu'il taxait sa laideur.
Elle n'entendait pas là-dessus raillerie.
Quoique fort jeune encor, l'amour-propre et l'envie
S'en étaient emparés. Elle va promptement
Trouver son père en son appartement.
« Mon petit frère a la manie
De se mirer, dit-elle; il se croit un soleil,
Et son orgueil est sans pareil.
Défendez-lui, mon père, je vous prie,
D'approcher du miroir et de s'y regarder. »

Le père, loin de le gronder,
Les embrassa tous deux, tour à tour les caresse,
Et leur partageant sa tendresse,
« Mes chers enfants, dit-il, je veux
Que vous vous miriez tous les deux ;
Vous, mon fils, afin que l'image
De la beauté, dont Dieu prit soin de vous parer,
Vous donne horreur du vice et du libertinage,
Qui pourraient la déshonorer :
Et vous, ma fille, afin qu'en cette glace
Apercevant votre disgrâce,
Et que vous n'avez pas ces attraits enchanteurs]
Dont brille souvent la jeunesse,
Vous répariez ce défaut par vos mœurs.
Rien n'est si beau que la sagesse. »

FABLE V.

Le Lion et le Levraut.

Dès le matin un lion à la chasse
Surprit dans le gîte un levraut,
Qui, se réveillant en sursaut,
Se trouva sous sa griffe, et lui demanda grâce.
Sire lion est, dit-on, généreux :

Mais ce n'est pas à jeun. Le lièvre malheureux,
En cette extrémité mettant tout en usage,
Remontre au roi des animaux
Qu'il appartient au seigneur du village.
« Tout en ces lieux, dit-il, lui rend hommage.
Voudriez-vous pour si peu que je vaux
Avec lui vous faire une affaire?
— Maraud, lui répliqua le lion en colère,
L'homme est maître céans, dis-tu ! Par quelle loi
Prend-il ce titre? il n'appartient qu'à moi.
Un chimérique orgueil le flatte,
Je le sais ; mais j'en fais serment,
S'il tombe jamais sous ma patte,
Je le ferai dédire, assurément.
Pour toi ta bêtise est étrange,
Quand je te tiens, de croire m'échapper.
L'homme t'épargne-t-il, lorsqu'il peut t'attraper ?
Eh ! que t'importe qui te mange ? »

FABLE VI.

Les Bergers.

Guillot criait : « Au loup ! » un jour, par passe-temps.
Un tel cri mit l'alarme aux champs.
Tous les bergers du voisinage
Coururent au secours ; Guillot se moqua d'eux ;
Ils s'en retournèrent honteux,
Pestant contre son badinage.
Mais rira bien qui rira le dernier.
Deux jours après, un loup avide de carnage,
Un véritable loup-cervier,
Malgré notre berger et son chien, faisait rage
Et se ruait sur le troupeau.
« Au loup ! s'écria-t-il, au loup ! » Tout le hameau
Rit à son tour : « A d'autres, je vous prie,
Répondit-on, l'on ne nous y prend plus ! »
Guillot le goguenard fit des cris superflus :
On crut que c'était fourberie.

Un menteur n'est jamais écouté,
Même en disant la vérité.

FABLE VII.

L'Écolier et le Ver à soie.

Dans un collége, un écolier
Peu studieux, et n'aimant guère
A feuilleter Clénard et Despautère,
S'ennuyait d'être prisonnier.
L'enfant avait un ver à soie,
Son amusement et sa joie.
Un jour le regardant qui filait son cocon,
Dont il s'enveloppait et faisait sa prison,
Il lui dit : « Mon ami, ta sottise est extrême ;
A quoi bon t'enfermer toi-même ? »
Le ver lui répondit : « Ce n'est pas sans raison
Qu'à filer je mets mon étude :
Pour fruit de mon travail et de ma solitude,
Je serai bientôt papillon. »

Leçon où la sagesse brille,
Et dont le sens est assez clair ;
S'il n'avait pas filé, ce ver
Serait toujours resté chenille.

FABLE VIII.

Le Chêne et l'Arbrisseau.

Un jeune enfant avec son père
Se promenait dans un jardin,
Et ne songeait qu'à se distraire
De l'ennui qu'il avait essuyé le matin
En feuilletant son Despautère ;
Lorsqu'ils trouvèrent en chemin
Un arbrisseau dont la tempête
Avait courbé la tige et fait ployer la tête
En forme à peu près d'un berceau.
A cet aspect, le sage père
Voulant à son cher jouvenceau
Donner un avis salutaire :
« Mon fils, dit-il, prenez cet arbrisseau,
Et le rétablissez dans sa forme première.
— Volontiers, papa, » dit l'enfant.
Aussitôt il le prend, et, sans beaucoup de peine,
Il le redresse au même instant.
« Fort bien, dit le Mentor ; mais voyez-vous ce chêne
Que son poids vers le sol entraîne?
Quoique déjà fort avancé,
Il aurait bien besoin d'être un peu redressé.

Allez aussi lui rendre ce service.
— Oh ! oh ! dit l'enfant en riant,
Papa, pour moi quel exercice !
Je le tenterais vainement ;
Mon bras est un peu trop novice.
Je m'en serais chargé fort aisément,
Lorsque cet arbre était encor dans son enfance ;
Mais de le redresser ce n'est plus la saison,
Et les bras même de Samson
Ne vaincraient pas sa résistance.
— Oui, mon fils, vous avez raison,
Reprit alors le père, et cette expérience
Pour vous doit être une leçon.
Nos penchants dans le premier âge
Sont faciles à corriger ;
Mais on ne peut plus les changer
Quand ils sont raffermis par le temps et l'usage. »

LEMONNIER.

FABLE I.

Le Rossignol qui ne chante plus.

Un rossignol, par ses chansons,
Pendant le mois de mai charmait tout un bocage.
Les oiseaux, attentifs à ses doctes leçons,
Tâchaient d'imiter son ramage.
Ils ne l'imitaient pas ; mais n'importe, leurs sons
M'en paraissaient plus doux, m'en plaisaient davantage.
Le mois de juin venu, notre aimable chanteur
Tout à coup garde le silence.
Dans tout le bois grande rumeur,
Et vite, et vite en diligence
On dépêche un ambassadeur.
Un jeune pinson eut l'honneur

D'être chef de cette ambassade.
« Qu'as-tu, lui dit-il, camarade?
D'où te vient ta mauvaise humeur?
Pourquoi nous punir tous? Dis, serais-tu malade? »
Le rossignol, montrant un nid
Où l'on voit maint et main petit
Ouvrir un large bec et demander pâture;
« J'ai chanté, lui dit-il, les plaisirs et l'amour
Quand je n'étais qu'amant : chaque chose a son tour.
A présent je suis père, et la sage nature,
Qui m'a donné ces chers enfants,
Au lieu de mes chansons m'inspire
Des soins tout aussi doux et bien plus importants. »

FABLE II.

Le Statuaire et son ami.

Certain maladroit statuaire,
Car il en est (tous ne sont pas
Coustou, Pigal, Bouchardon, Phidias),
Avait fait un dieu du tonnerre
Si court, si court dans ses proportions,

Qu'on l'aurait pris pour le dieu des Lapons.
Un sage ami lui fit remarquer sa bévue.
L'imbécile, croyant corriger ce défaut,
Vous percha la statue
Sur un socle bien haut.
« Tu croyais la grandir ; la voilà plus petite,
Dit l'ami. Tu fais comme un roi
Qui, voulant illustrer un faquin sans mérite,
Lui donnerait un haut emploi. »

FABLE III.

L'Eléphant et les deux Renards.

Maître éléphant un jour fut choisi pour arbitre
Entre deux vieux renards. Il fallait adjuger,
A qui le méritait, le très superbe titre
De fourbe passé-maître. Avant que de juger,
Le magistrat leur dit : « Je voudrais vous entendre ;
Parlez, braves gens, mais abrégez les discours,
La vérité les aime courts. »
Les contestants ne firent point attendre.
L'un dit : « Je ments par fois ; l'autre, je ments toujours.

— Bien plaidé, mes amis, il suffit ; votre affaire
A présent me semble assez claire.
Toi qui dis vrai parfois, je t'adjuge à bon droit
Le titre de menteur expert et très adroit ;
Toi qui ments à chaque parole,
Voilà ton précepteur, va-t-en à son école. »

DORAT.

FABLE I.

Le Chêne.

Un chêne altier s'indignait de son fruit :
« De mon ombre, dit-il, je protége la terre ;
Je suis l'arbre du dieu qui lance le tonnerre,
Et voilà ce que j'ai produit !
— Ingrat, reprit le gland, qui parlait comme un sage,
D'où te vient tant de vanité ?
Dans tes vastes rameaux reconnais mon ouvrage ;
Sans moi tu n'aurais pas été ;
J'enfermais dans mon sein ton superbe feuillage.
Toujours sublime en ses moindres décrets,
La nature qui me destine
A te perpétuer dans le fond des forêts,
Sur ta cime m'élève exprès,
Pour mieux te rappeler à ton humble origine. »

FABLE II.

La Linotte.

Une étourdie, une tête à l'évent,
Une linotte, c'est tout dire,
Sifflant à tout propos, et tournant à tout vent,
Quitta sa mère et voulut se produire,
Se faire un sort indépendant :
Un nid chez soi vaut mieux souvent,
Que ne vaut ailleurs un empire.
Il s'agit de trouver un bel emplacement.
Ma folle un jour s'arrête près d'un chêne ;
« C'est, dit-elle, ce qu'il me faut ;
Je serai là comme une reine ;
On ne peut se nicher plus haut. »
En un moment le nid s'achève ;
Mais deux jours après, ô douleur !
Par tourbillons le vent s'élève,
L'air s'embrase, un nuage crève,
Adieu les projets de bonheur !
Notre linotte était absente.
A son retour, dieux ! quels dégâts !
Plus de nid ! Le chêne en éclats !
« Oh ! oh ! je serai plus prudente,

Dit-elle, logeons-nous six étages plus bas. »
Des broussailles frappent sa vue ;
La foudre n'y tombera point,
J'y vivrai tranquille, inconnue,
Et ceci, pour le coup, est mon fait, de tout point. »
Elle y bâtit son domicile.
Moins d'éclat sans plus de repos ;
La poussière et les vermisseaux
L'inquiètent dans cet asile,
Il faut prendre congé ; mais sage à ses dépens,
D'un buisson qui domine, elle gagne l'ombrage,
Y trouve des plaisirs constants,
Et s'y préserve en même temps,
De la poussière et de l'orage.

Si le bonheur nous est promis,
Il n'est point sous le chaume, il n'est point sur le trône :
Voulons-nous l'obtenir, amis ?
La médiocrité le donne.

FABLE III.

Le Chapeau.

Le bien, dit-on, vers le mieux s'achemine :
Ce mieux-là n'est qu'un mot, ou je suis fort trompé.
Le chapeau dans son origine,
S'arrondissait sans être retapé ;
Le premier cependant qui s'en couvrit la tête
En était fier, quoiqu'il fût rabattu :
C'était à qui lui ferait fête ,
Et le bruit de son nom fut partout répandu.
Cet homme devint vieux, et mourut comme un autre ;
Du chapeau rond, son plus proche hérita :
(C'était de son temps comme au nôtre).
Profondément il médita...
Et releva deux bords. Tout le peuple s'écrie :
« Ma foi ! l'inventeur ne fut rien ;
Son successeur est tout ; quel effort de génie !
C'est à présent que le chapeau sied bien ! »
Le successeur au milieu de sa gloire ,
Alla rejoindre son parent ;
Et l'héritier, esprit fort pénétrant ,
Voulut comme eux illustrer sa mémoire :
Voilà sa tête en mouvement ;

Son essor créateur ne connaît point de borne.
Et soudain au chapeau, quel heureux changement !
Dans son enthousiasme, il ajoute une corne...
Une corne de plus! vite, vite un autel!
C'est un prodige, un dieu sous les traits d'un mortel.
  La Parque enfin le ravit à la terre.
Au terme des grandeurs le voilà parvenu,
    Et le chapeau trois fois cornu,
  Vient enrichir un nouveau légataire.
  Que fera-t-il? que va-t-il concevoir?
  A ses dépens chacun raisonne et glose.
    O sublime métamorphose !
  Son feutre est blanc, il va le teindre en noir
    Afin d'inventer quelque chose.
    Nouveaux transports! grande rumeur !
« Oh ! pour le coup, dit-on, l'idée est admirable !
  Un chapeau blanc! fi! c'était une horreur!
  Voici du beau, du neuf, de l'incroyable!
Honneur au chapeau noir et gloire à son auteur ! »

    Notre auguste philosophie
    Est, je crois, peinte en ce tableau :
    Que de sages on déifie,
Qui n'ont fait que changer la forme du chapeau !

FABLE IV.

L'Ane et le Cheval.

Un beau cheval fringant et pomponné,
D'un pauvre Aliboron avait frappé la vue;
A l'écurie, aux champs, ou dans la rue,
Il revoyait toujours l'animal fortuné,
Et toujours enviait son bonheur et sa gloire.
Au bout de quelque temps, à peine il veut le croire;
Il le retrouve, hélas ! sec, fourbu, décharné,
N'ayant plus d'or à sa gourmette,
Ni housse sur le dos, et tirant la charrette.
« La peste ! quel revers, dit notre âne étonné !
Il n'est donc point de bonheur sans mélange !
Allons, je me le tiens pour dit :
Puisqu'ainsi la fortune change,
Je vois qu'il faut m'en tenir à l'esprit. »

FABLE V.

L'Enfant et le Hochet.

Un enfant pleurait, s'emportait,
Se tordait les bras de colère,
Il voulait avoir un hochet
En mouvoir les grelots, jouir, se satisfaire.
Il le voulait ; gronder est temps perdu.
Il le poursuit des yeux, il se mutine, il presse ;
Par la menace il n'est point retenu.
On le lui donne ; et l'étourdi s'y blesse.
Il brûlait d'obtenir ; bientôt son ardeur cesse,
Il gémit d'avoir obtenu.
Par ces traits, c'est toi que je nomme,
Mortel impatient, mes yeux t'ont reconnu...
La fable de l'enfant est l'histoire de l'homme.

IMBERT.

FABLE I.

La Carpe.

Certaine carpe encor vivante
Dans la poêle un jour fit le saut,
Dans la poêle où grondaient les flots d'une huile ardente :
Le bain lui parut un peu chaud.
La voilà qui combat, s'agite, se tourmente ;
Il faut la voir vingt fois se replier ;
Sa queue, en bondissant, bat la vague écumante
De l'huile, qui jaillit au front du cuisinier.
La douleur croît, et la pauvrette encore,
Par de nouveaux efforts luttant et sautillant,
S'élance, et tombe en frétillant,
Dans le brasier qui la dévore.

Au malheur, qui va redoublant,
L'homme bien souvent fait la guerre :
Vains efforts ! c'est un nœud coulant ;
Il veut le rompre, il le resserre.

FABLE II.

Le Chat peureux.

Au fond d'une obscure prison
Logeait un rat d'une grosseur insigne ;
L'âge d'abord l'avait rendu grison,
Puis aussi blanc que la plume du cygne,
Ou peu s'en faut. C'était, parmi les rats,
Pour l'âge un vrai Nestor, pour la force un Achille ;
Tant, qu'il glaçait d'effroi le plus hardi des chats,
Qui devant lui demeurait immobile.
Lecteur, peut-être avez-vous déjà cru
Qu'un rat pareil ne put jamais éclore
Que dans ma tête ; erreur : plus d'un témoin l'a vu ;
Peut-être même est-il vivant encore.

Quoi qu'il en soit, un chat parisien
Qui l'avait vu, mais qui ne savait guère
L'art d'élever un fils, disait toujours au sien,
Quand il se mettait en colère :

« Coquin ! pendard ! que fais-tu là ?
Je te fais manger, prends-y garde,
Par le gros rat ; il nous regarde :
Hem ! veux-tu bien ?... encore ! holà !
Gros rat, venez : bon ! le voilà.
Emportez-moi ce chat qui n'est pas sage. »
De ce gros rat enfin son père, en tous les cas,
L'effraya tant dans son jeune âge,
Que sans cesse depuis, changeant de personnage,
Ce chat fuyait devant les rats.
Sans sa nourrice et semblable menace,
Tel, qui mourut en lâche, eût pu vivre en héros :
Mères, songez-y bien ; dans de jeunes cerveaux
Tout se grave et rien ne s'efface.

FABLE III.

L'Habit et l'Oreiller.

Un habit fastueux et d'ambre saupoudré
(C'était l'habit d'un petit-maître),
De la garde-robe tiré,
Sur un lit attendait son maître,

Qui ce jour-là courait un bal paré.
Avant que par la voix de l'agile sonnette,
Monsieur, dès longtemps éveillé,
Eût annoncé l'instant de la toilette
Et qu'il lui plût d'être habillé,
Que fit l'habit? Ennuyé, solitaire,
Sur ce lit ne sachant que faire,
Il se met lors à babiller.
Babiller! quoi? tout seul? Non, avec l'oreiller.
« Çà, lui dit-il, jasons, mon frère;
Parlons de notre maître. Ah! le joli seigneur!
C'est tous les jours jouissances nouvelles.
Je le suis en tous lieux; témoin de son bonheur,
Je puis en donner des nouvelles.
De toilette en toilette, il faut voir chaque jour
Son agréable suffisance,
En folâtrant parler d'amour.
Étalant aux soupers ses airs, son élégance,
Il est toujours joyeux, tendre et vif tour à tour,
Parle toujours, jamais ne pense;
Voilà ce qui s'appelle un seigneur d'importance,
Un véritable homme de cour.
Pour lui Paris est la Cocagne;
Mais j'aime sa gaîté surtout.
Qu'il joue, il n'est jamais à bout;
Quand il perd, on dirait qu'il gagne.
Cet homme a le cœur net, ou je perds mon honneur:
Et s'il n'a trouvé le bonheur,
Il est bien, ma foi! sur la route.
— Oui, ton récit est fidèle sans doute,

Dit l'oreiller, plus instruit, moins parleur ;
Je veux t'en croire ; mais, écoute.
Explique-moi ceci : Quand le matin, bien las,
Près de son lit on le ramène,
Il se couche et ne s'endort pas ;
Il soupire, gémit, s'agite, se démène ;
Je suis toujours ou trop haut ou trop bas.
Tantôt il sort du lit, puis à grands pas
Seul dans sa chambre il se promène ;
Et même un jour de lansquenet,
Tempêtant, jurant de plus belle,
Entre nous, j'ai vu sa cervelle
Presque à deux doigts du pistolet.
Hem ! qu'en dis-tu ? — Que l'apparence est vaine,
Que son témoignage est trompeur.
Qui veut bien connaître un acteur
Doit l'observer hors de la scène. »

FABLE IV.

Le Cerf-volant et la Comète.

Un cerf-volant illuminé,
Qui se croyait au moins une planète,
Vit sur sa tête un jour une ardente comète
De son corps lumineux fendre l'air étonné.
« Attends, ma sœur, attends, cria-t-il; c'est ton frère.
Je suis à toi ; je monte au haut des cieux ;
Je suis aussi moi-même un astre radieux ;
De nos feux réunis enflammons l'atmosphère. »
Alors, aidé du vent, il trace maints sillons,
Monte, et, rompant enfin le fil qui le seconde,
Le nouvel astre, en un marais immonde,
Va pour jamais éteindre ses rayons.

Mes amis, plaignons sa sottise ;
L'orgueil qui le perdit est aussi notre écueil ;
Et j'ai toujours vu que l'orgueil
Était voisin de la bêtise.

GINGUENÉ.

FABLE I.

Le vieux Pêcheur.

Depuis que la muse naïve
Qui remit sous mes doigts ma lyre fugitive,
De moi, tant bien que mal, a fait un fablier,
Je suis plus que jamais, en ma saison tardive,
Amateur des jardins, si ce n'est jardinier :
Souvent j'y passe un jour entier ;
A quoi? je ne sais trop; mais heureux de n'entendre
De bruits ni vrais ni faux, point de devoirs à rendre,
Point de bavards pour m'ennuyer,
Point d'œil malin pour m'épier,
Et toujours des leçons à prendre :
Leçons de langue des oiseaux,

Et des fleurs, et même des arbres.
Je les entends ; j'entends les moindres arbrisseaux ;
J'entendrais, je crois, jusqu'aux marbres,
Si marbres habitaient sous mes humbles berceaux.

Dans ce jardin, chéri de Palès et de Flore,
Est un antique et beau pêcher
Dont les fruits, qu'en naissant le dieu du jour colore,
Flattent l'œil, l'odorat, le goût et le toucher.
Mais ce favori de Pomone
Vieillit : déjà son front porte cette couronne
Qui marque à ses pareils l'instant du noir nocher.
Sa feuille tombe avant l'automne ;
On voit son tronc se dessécher ;
Ei déjà la nature, et si dure et si bonne,
Qui des arbres, de nous également ordonne,
Lui trace le chemin du jardin au bûcher.

Près de lui, d'une main prudente,
Charles, mon jardinier, mit par précaution
Un pêcher jeune encor, mais d'une belle attente,
Et dont une greffe savante
A fini l'éducation.
De ce nouveau venu le vieux pêcher se fâche.
« Pourquoi, dit-il, m'associer
Un blanc-bec, un mince écolier ?
Je ne le puis souffrir : je prétends qu'on l'arrache,
Ou je fais l'an prochain banqueroute au fruitier. »
A ce dur propos, mon bon Charle,

Qui plus et mieux qu'un oiseau parle,
Et souvent adoucit l'ennui de travailler
Par le plaisir de babiller,
Concis pour cette fois autant qu'un Spartiate,
Répond : « S'il faut choisir, crains que je ne t'abatte :
J'aurai de lui les biens qu'avec toi j'ai perdus;
Il ploîra sous les fruits quand tu n'en auras plus. »

Mes chers amis, moi qui vous fais ce conte,
Je prétends pour mon propre compte
En profiter. Toujours j'aimai les jeunes gens :
Je veux de plus en plus, en faveur de leur âge,
Excuser leurs défauts, accueillir leurs talents,
Et, brisé des écueils, mais bientôt au rivage
De l'orageux Neptune où je les vois flottants,
Des mains et de la voix animer leur courage.
Aidons nos successeurs, c'est le conseil du sage.
Ainsi de mon pêcher quinteux
Je sais mettre à profit la leçon pour moi-même.
Tel vieillard savant et hargneux,
Qui me traite en jeune homme et fait le dédaigneux,
En profitera-t-il de même?

FABLE II.

L'Enfant et le petit Oiseau.

A peine séparé de sa mère inquiète,
Un jeune oiseau tomba dans les mains d'un enfant.
Si jamais je deviens ou pinson ou fauvette,
Me préserve le ciel qu'il m'en arrive autant!
Grande joie au logis. « Voyez, il est vivant :
Il mangera tout seul ; il fera l'échelette ;
Il parlera, dira : *petit-fils! mon mignon!*
Apprenons-lui d'abord à voler. » A la patte,
L'enfant, d'une main délicate,
Attache un fil léger, et joint à sa leçon
Force biscuit, force bonbon.
Ne croit-on pas qu'avec si bonne chère,
Et si bon maître et chaîne si légère,
L'oiseau va se trouver content?
Mais son air boudeur et colère
Dit bien qu'il ne l'est pas. « Qu'as-tu, petit méchant?
Ce fil nu te déplaît? pour te remettre en joie,
Je t'en vais donner un de soie. »
La soie est déjà mise, et ce lien nouveau
Rend plus triste encor notre oiseau.

« L'argent te ferait-il envie ? »
Dit le bambin ; et son doigt diligent,
A la patte indocile ajuste un fil d'argent.
L'oiseau fait toujours grise mine ;
De son côté l'enfant s'obstine ;
Et, pour le dire en abrégé,
Fil de soie et d'argent en fil d'or est changé.
« Oh ! maintenant, avec ta belle chaîne,
Mon cher petit, tu n'auras plus de peine.

— Laisse-moi prendre mon essor,
Ou tu perds tous tes soins, répond l'oiseau sauvage ;
Qu'un fil qui me retient soit d'argent, qu'il soit d'or,
Il ne m'en plaît pas davantage.
Je sais qu'il est d'autres oiseaux
Que leur chaîne séduit par un air de richesse,
Qui souffrent, sans mourir, la cage et les barreaux ;
Je ne suis pas de leur espèce.
Chaîne d'argent, de soie, ou de l'or le plus fin,
Même de diamants, m'importune et me blesse,
Puisque c'est une chaîne enfin. »

FABLE III.

Les Oiseaux et les Poissons.

« Heureux, heureux poissons, bien plus heureux que nous!
L'hameçon, les filets s'arment-ils contre vous,
Plongez au fond des eaux, vous n'avez rien à craindre ;
Dans ces gouffres profonds qui pourrait vous atteindre?
La mer, le fleuve même ont des antres si creux!
Heureux, heureux poissons, bien plus que nous heureux!

— Heureux, heureux oiseaux, nous vous portons envie!
Le tube menaçant poursuit-il votre vie,
Volez au haut des cieux, il ne peut vous blesser.
Dans les champs de l'éther qui pourrait vous percer?
Vous avez l'éther même et les cieux pour patrie.
Heureux, heureux oiseaux, nous vous portons envie!

— Eh! qui peut nous défendre, au plus haut de l'éther,
De cet oiseau terrible, ami de Jupiter,
Et des autres tyrans, dont les serres funestes
Atteignent notre vol dans les plaines célestes?
— Eh! ne craignons-nous pas, sans compter les filets,
Dans les fleuves, la dent des voraces brochets,

Dans l'Océan, la faim des immenses baleines
Et des autres tyrans de ces humides plaines ? »

Ces fabuleux discours de poissons et d'oiseaux
Vous instruisent, lecteur, et m'instruisent moi-même.
Ainsi nous fabriqua l'architecte suprême :
Nous voyons en autrui les biens, en nous les maux.
Les oiseaux, les poissons donnent un avis sage ;
De ce double penchant qu'il serve à nous guérir ;
Pour les autres gardons la pitié, le courage
Pour les maux que le sort nous condamne à souffrir.

DUTREMBLAY.

FABLE I.

Le Lendemain.

La jeunesse se plaît à changer de séjour ;
        « Demain, demain est un beau jour !
Se disait un enfant, je vais faire un voyage
Aux champs ! Je verrai là des lapins, des oiseaux !
    Comme un pierrot échappé de sa cage,
    J'irai courir et par monts et par vaux ;
A mon aise, en plein air, je ferai du tapage :
Quel plaisir ! Ce demain ne viendra pas, je gage ;
Ma bonne, couche-moi, faisons venir le soir,
        On dort aisément à mon âge ;
Je vais être à demain sans m'en apercevoir. »

Voilà l'enfant ; mais l'homme est-il plus sage?
Dans l'avenir sans cesse il place son espoir,
Et le présent pèse à son existence ;
Il le pousse, il le chasse avec impatience,
C'est pourtant un ami qu'il ne doit plus revoir.

FABLE II.

Le Lièvre et la Tortue.

Pour un lièvre léger, une lourde tortue
Avait une tendre amitié ;
Ce sentiment vous fait pitié.
Pourquoi? l'on fait souvent aussi grosse bévue.
Si vous en doutez, quelque jour,
Moi, je vous prouverai que chez l'humaine race,
L'amitié, l'estime et l'amour,
Ne sont pas toujours à leur place.

Étrange ou non, la tendresse existait ;
Mais à ce pauvre lièvre on donnait trop la chasse,
En passant, un chien l'épouvantait.

Puis un renard... le lièvre détalait.
Haletant, la tortue emportait sa besace,
De son ami suivait la trace,
Et courait après lui, comme elle peut courir.
Au rendez-vous, chance malencontreuse.
Elle en eut tant, la pauvre malheureuse,
Qu'à la peine il fallut mourir.

Choisissons nos amis avec poids et mesure ;
On ne peut vivre seul : s'associer est bon ;
Mais ne prenons pour compagnon,
Que celui qui va notre allure.

FABLE III.

La Bonbonnière.

A la discrétion de ses petits enfants,
Sur sa table, une bonne mère
Avait laissé sa bonbonnière.
Doit-on ainsi tenter les gens?
L'un d'eux y puise sans scrupule.

Le bambin croque à belles dents;
Mais que prend-il? Une pilule.
Bientôt un petit mal au cœur...
Le larcin est clair... tout l'annonce.
Le lit, la diète, la semonce
Vont punir le petit voleur.

La friandise est souvent corrigée.
Gardons-nous de l'esprit malin;
Il nous présente la dragée
Et nous donne du chicotin.

DE JUSSIEU.

FABLE I.

Le Lierre et la Vigne.

Sur le mur d'un vieil ermitage,
Un lierre avec orgueil étalait son feuillage.
Une vigne, tout près de lui,
Grimpait modestement le long du même appui.
De son inutile verdure
Fier et vain comme un sot, le lierre, sans égard,
Repoussait sa voisine et couvrait la masure.
La pauvre vigne, sans murmure,
Se retirait toujours, cherchant place à l'écart.
Mais chacun eut son tour, et justice fut faite.
Un jardinier s'avance, armé de sa serpette;

Il vient pour réparer le manoir délaissé.
Sans peine on devine le reste.
L'orgueilleux inutile, arraché, dispersé,
Laisse le mur débarrassé
A la vigne utile et modeste.

FABLE II.

L'Abeille et la Fourmi.

A jeun, le corps tout transi,
Et pour cause,
Un jour d'hiver, la fourmi,
Près d'une ruche bien close,
Rôdait pleine de souci.
Une abeille vigilante
L'aperçoit et se présente.
« Que viens-tu chercher ici?
Lui dit-elle. — Hélas! ma chère,
Répond la pauvre fourmi,
Ne soyez point en colère.
Le faisan, mon ennemi,

A détruit ma fourmilière ;
Mon magasin est tari ;
Tous mes parents ont péri
De faim, de froid, de misère.
J'allais succomber aussi,
Quand du palais que voici
L'aspect m'a donné courage.
Je le savais bien garni
De ce bon miel, votre ouvrage ;
J'ai fait effort, j'ai fini
Par arriver sans dommage.
Oh ! me suis-je dit, ma sœur
Est fille laborieuse ;
Elle est riche et généreuse,
Elle plaindra mon malheur ;
Oui, tout mon espoir repose
Dans la bonté de son cœur.
Je demande peu de chose ;
Mais j'ai faim, j'ai froid, ma sœur.
— Oh ! oh ! répondit l'abeille,
Vous discourez à merveille ;
Mais, vers la fin de l'été,
La cigale m'a conté
Que vous aviez rejeté
Une demande pareille.
— Quoi, vous savez… — Mon Dieu, oui ;
La cigale est mon amie.
Que feriez-vous, je vous prie,
Si, comme vous, aujourd'hui,
J'étais insensible et fière,

Si j'allais vous inviter
A promener ou chanter?
Mais rassurez-vous, ma chère;
Entrez, mangez à loisir;
Usez-en comme du vôtre;
Et surtout, pour l'avenir,
Apprenez à compatir
A la misère d'un autre. »

FABLE III.

Le petit Linot.

Une linotte gentille
Avait posé son nid au sommet d'un ormeau,
Et couvait sa jeune famille
Que le vent balançait sur un léger rameau.
Des petits le naissant plumage
Offrait chaque matin quelque progrès nouveau;
Tandis que, par son doux ramage,
La mère, charmant le bocage,
Les amusait dans le berceau.
Soins et tendresse maternelle

Remplissaient tout son temps, occupaient tout son cœur;
Et rien n'égalait son bonheur,
Quand ses jeunes linots vers elle
Tendaient leurs petits becs en lui battant de l'aile.
Advint l'âge bien doux, qui n'est pas sans danger,
Où l'oiseau s'aperçoit que sa plume légère
Doit lui servir à voltiger.
Alors vous eussiez vu la mère
Promener tour à tour chaque petit linot,
Guider son premier vol de l'ormeau jusqu'au chêne,
L'aider, le soutenir, revenir aussitôt
Chercher un autre élève, et sans compter sa peine,
Recommencer cette leçon
Mainte fois pour chaque oisillon.
Puis elle leur disait : « Enfants, quand viendra l'heure
De m'absenter un peu, pour aller recueillir
Ce grain que Dieu fait croître exprès pour vous nourrir,
Gardez-vous bien tout seuls de quitter la demeure;
Vous pourriez vous en repentir.
Dans cette commode retraite,
Vous ne craignez chat ni belette;
Ils n'y peuvent grimper, car ce frêle rameau
Est à peine assez fort pour porter un oiseau;
Mais si vous tombez sur la terre,
Gare à la griffe meurtrière ! »
Cela dit, un jour elle sort.
Voilà qu'un linot sans cervelle,
Se croyant grand garçon bien raisonnable et fort,
Veut essayer tout seul la vigueur de son aile;
Il s'élance du nid, vole à l'arbre voisin,

Puis va de feuillage en feuillage,
Et sans rien calculer, comme on fait à son âge,
Il avance, et se trouve enfin
Fort éloigné de son bocage.
Il en était tout fier, lorsqu'un affreux tapage
Près de lui retentit soudain.
Alors épouvanté, pour gagner sa demeure
Il veut voler d'un trait, mais il le veut en vain,
Il bat de l'aile, il tombe, où ?... sur un chat malin
Qui le guettait depuis une heure.
La mère arrive... Il n'est plus temps !
« Hélas ! dit-elle à ses autres enfants,
Il n'a point écouté mes craintes maternelles !
Qu'il vous apprenne au moins comme un petit linot
Peut se perdre, en voulant trop tôt
Voleter de ses propres ailes. »

GUICHARD.

FABLE I.

Le Chevreau et le Loup.

Un insolent chevreau, du haut de son étable,
Crie au loup qui passait : « Le gueux, le misérable !
— Ce n'est pas de toi, répond-il,
Que part l'insulte, non ; mais de ta seule place. »

Tout faux brave, loin du péril,
Croit montrer du courage, et n'a que de l'audace.

FABLE II.

Le Singe applaudi.

Dans un cercle de ses confrères,
Un jeune singe, adroit comme l'on n'en voit guères,
Fit un très joli tour ; mes singes d'applaudir.
D'aise en sa peau (signe de faible tête),
L'animal a peine à tenir ;
Il veut recommencer... Il n'est plus qu'une bête.
L'éloge pour le sot est un écueil fatal.
Louez-le de bien faire, aussitôt il fait mal.

FABLE III.

Le Lézard et la Tortue.

« Pauvre tortue, hélas ! s'écriait le lézard.
— Pourquoi pauvre ? — Quelle misère !
Sans porter ta maison, tu ne vas nulle part.
— Charge utile devient légère. »

FABLE IV.

L'Enfant et le Chat.

Tout en se promenant, un bambin déjeunait
De la galette qu'il tenait.
Attiré par l'odeur, un chat vient, le caresse,
Fait le gros dos, tourne et vers lui se dresse :
« Oh ! le joli minet ! » Et le marmot charmé
Partage avec celui dont il se croit aimé.
Mais le flatteur à peine obtient ce qu'il désire,
Qu'au loin il se retire.
« Ah ! ah ! ce n'est pas moi, dit l'enfant consterné,
Que tu suivais : c'était mon déjeuné. »

GROZELIER.

FABLE I.

Les deux Poulains.

Tous jeux de mains sont dangereux;
De s'en abstenir c'est prudence;
Ce n'est que ris quand on commence;
Après suivent les pleurs; et la fin de ces jeux
Est qu'il survient souvent des accidents fâcheux.

Deux poulains de très bonne race,
Grands, bien faits, marchant avec grâce,
En folâtrant ensemble dans un pré,
Après avoir bien pâturé,
Des crins flottants de leur queue ondoyante,

Prenaient plaisir à se donner des coups.
C'était d'abord une guerre innocente ;
Mais un coup malheureux, excitant leur courroux,
En un combat changea la fête.
Ce coup étant tombé sans dessein sur la tête
D'un de nos deux poulains, son œil fut offensé.
L'animal se sentant blessé,
Vous lâche à l'autre une ruade,
Que celui-ci rend à son camarade ;
Bref, tant la colère éclata,
Que la scène s'ensanglanta,
Et l'agresseur sortit le plus malade.

Enfants, que ce malheur vous serve de leçon.
De vos jeux c'est ici l'image ;
Entre vous, par les pleurs finit le badinage.
Des plaisirs innocents, que permet la raison,
Et que l'on accorde à votre âge,
Sachez faire un meilleur usage.

FABLE II.

Le Père instruisant ses Enfants.

Un père avait deux fils, dont l'un aimait l'étude ;
L'autre, de ne rien faire avait pris l'habitude.
Même au milieu de leurs amusements,
Ce père, ne cherchant en tout qu'à les instruire,
Avait grand soin de les conduire,
Au printemps, en automne, à sa maison des champs.
Là, dans ses jardins domestiques,
Où brillaient les vives couleurs
D'un riche assemblage de fleurs,
Il leur faisait remarquer les pratiques
De l'abeille et du papillon.
« Voyez, leur disait-il, quelle application
Apporte à son travail la diligente abeille !
Elle ne quitte point cette rose vermeille,
Qu'elle n'ait de son suc fait un riche butin.
Voyez d'une autre part ce papillon volage ;
Il cajole en passant le muguet, le jasmin,
L'œillet, l'anémone, le thym,
Et toutes les fleurs du jardin,
Sans en faire le moindre usage. »

Telle est la jeunesse peu sage :
Elle vole à tous les plaisirs,
Et passe la fleur de son âge
Dans l'agitation de mille vains désirs.

Imitez l'abeille constante :
Elle fait du travail son bonheur le plus doux ;
Par cette conduite prudente,
Elle est un modèle pour vous.

LE BAILLY.

FABLE I.

Le Renard et le Singe.

Bertrand, singe un peu vain, disait : «Que l'on me cite
Un seul des animaux que mon geste n'imite.
— Et toi, dit un renard, en pourrais-tu citer
Un seul qui voulût t'imiter?»

FABLE II.

Le Lierre et le Rosier.

Un lierre, en serpentant au haut d'une muraille,
Voit un petit rosier, et se rit de sa taille.
L'arbuste lui répond : «Apprends que sans appui
J'ai su m'élever par moi-même ;

Mais toi, dont l'orgueil est extrême,
Tu ramperais encor sans le secours d'autrui. »

FABLE III.

Le Villageois et le Fromage.

Un rustre en son buffet avait mis un fromage,
Lorsque par une fente il aperçoit un rat ;
Vite il y fait entrer son chat,
Afin d'empêcher le dommage ;
Mais notre Mitis, aux aguets,
Mange le rat d'abord, et le fromage après.

FABLE IV.

La Chandelle et la Lanterne.

Une chandelle, un jour, disait à la lanterne :
Pourquoi de ton foyer me faire une prison ?
Ton vilain œil-de-bœuf rend ma lumière terne ;

Ouvre-toi, qu'à mon gré j'éclaire l'horizon ! »
La lanterne obéit ; l'autre, qu'y gagne-t-elle ?
Bonsoir ! un coup de vent a soufflé la chandelle.

FABLE V.

L'Horloge et le Coq d'un clocher.

Certaine horloge un jour dit au coq d'un clocher :
« Tourner au moindre vent, quelle tête légère !
— Est-ce à toi, répond l'autre, à me le reprocher ?
Marquer d'où le vent souffle est mon unique affaire.
— C'est agir sans savoir. — Toi-même est dans ce cas.
— Comment ?—Tu montres l'heure, et tu ne la sais pas. »

FABLE VI.

Le Buisson et la Rose.

« Comment ! déjà sur le retour ?
Ce matin même, à peine éclose,
Pauvre fleur ! tu ne vis qu'un jour !

Disait le buisson à la rose.
— Je n'ai pas vécu sans honneur,
Un parfum me métamorphose ;
Je laisse après moi bonne odeur ;
Puis-je regretter quelque chose ? »

FABLE VII.

Le Papillon et le Lis.

« Admirez l'azur de mes ailes,
Disait au lis majestueux
Un papillon présomptueux,
Vit-on jamais couleurs plus vives et plus belles ! »
Le lis lui répondit : « Insecte vil et fier,
D'où te vient cet orgueil étrange ?
As-tu donc oublié qu'hier,
Reptile encore obscur, tu rampais dans la fange ? »

FABLE VIII.

L'Araignée et le Ver à soie.

L'araignée en ces mots raillait le ver à soie:
« Bon Dieu, que de lenteur dans tout ce que tu fais!
Vois combien peu de temps j'emploie
A tapisser un mur d'innombrables filets.
— Soit, répondit le ver, mais ta toile est fragile;
Et puis à quoi sert-elle? à rien.
Pour moi, mon travail est utile;
Si je fais peu, je le fais bien. »

FABLE IX.

Le Cheval et le Taureau.

Un cheval vigoureux, monté par un enfant,
Semblait s'en amuser au milieu d'une plaine,
Tantôt effleurant l'herbe à peine,
Tantôt sautant, caracolant.
« Quoi! lui dit un taureau mugissant de colère,

Un écuyer pareil te gouverne à son gré!
    Comment n'en être pas outré!
    Va, fais-lui mordre la poussière.
    — Moi! répond le noble coursier;
Ce serait là vraiment un bel exploit de guerre!
    Aurai-je à me glorifier
    De jeter un enfant par terre?»

FABLE X.

Le Chameau et le Bossu.

    Au son du fifre et du tambour,
Dans les murs de Paris on promenait un jour
    Un chameau du plus haut parage;
Il était fraîchement arrivé de Tunis,
Et mille curieux, en cercle réunis,
Pour le voir de plus près lui fermaient le passage.
Un riche moins jaloux de compter des amis
Que de voir à ses pieds ramper un monde esclave,
  Dans le chameau louait un air soumis.
  Un magistrat aimait son maintien grave,
    Tandis qu'un avare enchanté
Ne cessait d'applaudir à sa sobriété.

Un bossu vint, qui dit ensuite :
« Messieurs, voilà bien des propos ;
Mais vous ne parlez pas de son plus grand mérite.
Voyez s'élever sur son dos
Cette gracieuse éminence ;
Qu'il paraît léger sous ce poids !
Et combien sa figure en reçoit à la fois
Et de noblesse et d'élégance ! »
En riant du bossu, nous faisons comme lui ;
A sa conduite en rien la nôtre ne déroge,
Et l'homme tous les jours, dans l'éloge d'autrui,
Sans y songer fait son éloge.

ARNAULT.

FABLE I.

Le Colimaçon.

Sans amis, comme sans famille,
Ici-bas vivre en étranger :
Se retirer dans sa coquille
Au signal du moindre danger ;
S'aimer d'une amitié sans bornes ;
De soi seul emplir sa maison ;
En sortir, suivant la saison,
Pour faire à son prochain les cornes ;
Signaler ses pas destructeurs
Par les traces les plus impures ;
Outrager les plus tendres fleurs

Par ses baisers ou ses morsures ;
Enfin, chez soi comme en prison,
Vieillir de jour en jour plus triste,
C'est l'histoire de l'égoïste
Et celle du colimaçon.

FABLE II.

Le Chien et le Chat.

Pataud jouait avec Raton,
Mais sans gronder, sans mordre, en camarade, en frère.
Les chiens sont bonnes gens ; mais les chats, nous dit-on,
Sont justement tout le contraire.
Aussi, bien qu'il jurât toujours
Avoir fait patte de velours,
Raton, et ce n'est pas une histoire apocryphe,
Dans la peau d'un ami, comme fait maint plaisant,
Enfonçait, tout en s'amusant,
Tantôt la dent, tantôt la griffe.
Pareil jeu dut cesser bientôt.
« Eh quoi ! Pataud, tu fais la mine !
Ne sais-tu pas qu'il est d'un sot

De se fâcher quand on badine ?
Ne suis-je pas ton bon ami ?
— Prends un nom qui convienne à ton humeur maligne ;
Raton, ne sois rien à demi :
J'aime mieux un franc ennemi
Qu'un bon ami qui m'égratigne. »

FABLE III.

Les Blés et les Fleurs.

A M. LE COMTE DE FONTANES.

Plus galant que sensé, Colin voulut jadis
Réunir dans son champ l'agréable à l'utile,
Et cultiver les fleurs au milieu des épis.
Rien n'était, à son gré, plus sage et plus facile.
Parmi les blés, dans la saison,
Il va donc semant à foison
Bluets, coquelicots, et mainte fleur pareille,
Qu'on voit égayer nos guérets,

Quand Flore, en passant chez Cérès,
A laissé pencher sa corbeille.
« Dans peu, se disait-il, que mon champ sera beau !
Avant l'ample récolte au moissonneur promise,
Que de bouquets pour Suzette, pour Lise,
Pour les fillettes du hameau !
Partant que de baisers ! Oui, cadeau pour cadeau,
Ou rien pour rien, c'est ma devise. »
Le doux printemps paraît enfin ;
Le bluet naît avec la rose.
En mai, le bonheur de Colin
Faisait envie à maint voisin ;
En août ce fut tout autre chose.
Tandis qu'il n'était pas d'endroits
Où la moisson ne fût certaine,
Que les trésors de Beauce au loin doraient la plaine,
Et que le laboureur n'avait plus d'autre peine
Que celle de trouver ses greniers trop étroits,
Trop tard désabusé de ses projets futiles,
D'un œil obscurci par les pleurs,
Colin, dans ses sillons stérilement fertiles,
Cherche en vain les épis étouffés sous les fleurs.

Vous, qui dans ses travaux guidez la faible enfance,
Ceci vous regarde, je crois :
Chez vous on apprend à la fois
Le latin, la musique, et l'algèbre et la danse.
C'est trop. Heureusement savons-nous, mes amis,
Que le Rollin du jour n'est pas de cet avis.
Enseigner moins, mais mieux, oui, tel est son système :

« Colin, vous dit-il sagement,
Ne cultivons que le froment;
Le bluet viendra de lui-même. »

FABLE IV.

Le Cochon et le Guêpier.

Don pourceau, lâché dans la plaine,
S'émancipait à travers choux,
Flairant, fouillant dans tous les trous,
Et, dans l'espoir de quelque aubaine,
Mettant tout sens dessus dessous.
Du fait sa noble espèce est assez coutumière.
Or donc, après avoir ravagé maint terrier,
Saccagé mainte fourmilière,
Écrasé mainte taupinière,
Mon galant va dans un guêpier
Donner la tête la première.
Vous devinez comment il y fut accueilli.
En un clin d'œil son nez immonde,
Par la peuplade furibonde,
De toutes parts est assailli.

Malgré l'épais abri du lard qui l'environne,
Ce pauvre nez paya pour toute la personne,
Et fut par l'aiguillon chatouillé jusqu'au bout.

Étourdis, prenez-y donc garde !
Vous voyez que l'on se hasarde
A mettre ainsi le nez partout.

FABLE V.

Le Carrosse et la Charrette.

« Ma sœur, vois-tu là-bas, là-bas,
Vois-tu ce tourbillon s'élever sur la route?
Comme il grossit ! vers nous comme il vient à grands pas !
Que nous annonce-t-il ? Un carrosse sans doute.
— Oui, mon frère, et celui d'un prince assurément.
— Ah ! dis plutôt du roi ; car très distinctement
Je vois d'ici ses équipages,
Ses gardes du corps, ses courriers,
Ses postillons, ses écuyers,
Ses chiens et même aussi ses pages. »

Pendant que le frère et la sœur,
Enfants plus hommes qu'on ne pense,
Jugeaient ainsi sur l'apparence,
Le poudreux tourbillon de plus en plus s'avance,
Et permet à leurs yeux d'en percer l'épaisseur.
Produit par un cortége en sa course rapide,
Que cachait-il ? C'étaient, je ne puis le nier,
C'étaient les ânes d'un meunier
Qui galopaient autour de sa charrette vide.
Je vous laisse à penser quel fut l'étonnement,
J'allais presque dire la honte,
De nos pauvres petits en voyant leur mécompte.
Le père en rit d'abord ; et puis, très sensément :
« Votre erreur, leur dit-il, n'était pas si grossière.
Les grands et les petits ne diffèrent pas tant
Que vous pensez ; maint fait le prouve à chaque instant.
Rien surtout, mes amis, ne se ressemble autant
Que les hommes dans la poussière. »

FABLE VI.

L'Écureuil qui tourne dans sa cage et le Chien qui tourne la broche.

« Laridon, soit dit sans reproche,
C'est un sot métier que le tien, »
Disait un écureuil à certain citoyen
Qui de son espèce était chien
Et de son métier tournebroche.
« Pardon, petit ami, pardon ;
Mais ce que tu dis là, répond le Laridon,
On le dirait peut-être avec plus de justice
Du métier que le long du jour
Tu fais, enfermé dans ce tour.
— Ce n'est pas un métier ; ce n'est qu'un exercice.
— J'estime autant l'oisiveté.
Cesse de tirer vanité
De consommer ta force en efforts si futiles ;
Et méprise un peu moins mon humble activité.
Tous tes pas sont perdus, tous les miens sont utiles. »

FABLE VII.

L'Arbre et le Jardinier.

« Lève une tête un peu moins haute,
Toi qui n'es bon qu'à me chauffer ;
Tes fruits sont affreux. — C'est ta faute ;
Ne devais-tu pas me greffer ? »

FABLE VIII.

L'Huître et la Perle.

Après n'avoir rien pris de toute la semaine,
Un pêcheur trouve une huître au fond de son filet :
« Rien qu'une huître ! Voyez, dit-il, la bonne aubaine, »
En la jetant sur le galet.
Comme il s'en allait, l'huître bâille,
Et découvre à ses yeux surpris

Une perle du plus grand prix
Que recélait sa double écaille.

Patience ; au milieu du discours le plus sot
Ou du plus ennuyeux chapitre,
On peut rencontrer un bon mot,
Comme une perle dans une huître.

FABLE IX.

La Feuille.

« De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu ? — Je n'en sais rien.
L'orage a frappé le chêne
Qui seul était mon soutien.
De son inconstante haleine,
Le zéphyr ou l'aquilon
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.

Je vais où le vent me mène.
Sans me plaindre ou m'effrayer,
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier. »

FABLE X.

Le Diamant brut et le Diamant faux.

Chez mon voisin le lapidaire
Sont deux gros diamants, l'un brut, et l'autre faux,
Bien qu'il soit de l'eau la plus claire.
L'un semble un vrai caillou ; l'autre, tout au contraire,
Brillant de mille feux, se montre sans défauts ;
Du Sancy, du Régent on le croirait le frère ;
Et ce n'est pourtant que du verre !

Heureux effet de l'éducation !
Notre diamant brut, c'est l'esprit sans culture,
C'est l'esprit tel qu'il est donné par la nature :
Qu'attend-il pour briller dans sa perfection ?
Qu'une main savante, au plus vite,
Lui donne ce poli, qui, par l'art inventé,
Parfois même à la nullité
Prête aussi l'éclat du mérite.

FABLE XI.

Le Chasseur et le Gibier.

Ici-bas rien de général ;
Bonheur, malheur, tout s'y compense.
Souvent l'un voit son bien où l'autre voit son mal.
Cette fable au lecteur le prouvera, je pense.
Suivi d'un basset efflanqué,
L'ami Guillot part pour la chasse ;
Lièvre, lapin, perdreau, bécasse,
Tout est tiré, tout est manqué.
« Jour de guignon ! dit-il en se grattant la tête.
— Maître, dit le basset, on ne peut le nier,
De guignon pour le braconnier ;
Mais pour le gibier, jour de fête ! »

FABLE XII.

La Fusée.

En lumineux sillons, dans son élan rapide,
Du sein de la poussière allant frapper les cieux,
D'où vient que la fusée, échappant à nos yeux,
Tout aussitôt se perd dans l'ombre et dans le vide?
C'est que l'ardent salpêtre enfermé dans son cœur
Brise, en la consumant de sa propre splendeur,
Cette prison qu'il s'est ouverte.

La cause de notre grandeur
Peut l'être aussi de notre perte.

FABLE XIII.

L'Ane et le Cerf.

« Vive la liberté ! » criait dans la prairie,
L'unique fois, hélas ! qu'il se soit emporté,
Martin, qui se croyait vraiment en liberté,
    Pour n'être pas à l'écurie.
    Un cerf lui dit : « Pauvre imprudent !
Vivre libre et bâté n'est pas chose facile :
    Ne te crois pas indépendant,
    Mon ami, tu n'es qu'indocile. »

FILLEUL DES GUERROTS.

FABLE I.

Le Dindon.

Un dindon sans esprit, et croyant en avoir
(Dans plus d'un cerveau creux cette erreur germe et pousse),
Devant quelques oiseaux pérorait l'autre soir…
        Comme on pérore quand on glousse.
        Un d'eux lui décocha ce mot :
« Triomphe, ami dindon, sois content de toi-même ;
Mais apprends, en dépit de ton orgueil extrême,
        Que tu ne contentes qu'un sot. »

FABLE II.

Le Papillon et l'Enfant.

« Papillon, joli papillon,
Venez vite sur cette rose.
Pour vous, avec ce frais bouton,
Je l'ai cueillie à peine éclose. »
Ainsi chantait un jeune enfant;
Et le voilà qui se dispose
A saisir l'insecte brillant,
Pour peu que sur elle il se pose.
L'insecte était malin; il répond : « Serviteur !
J'ai vu le piége, ami, je ne vois plus la fleur. »

VITALLIS.

FABLE I.

La Poule d'Inde et les Perdreaux.

De quelques œufs abandonnés,
Sans doute à périr condamnés,
Certaine poule d'Inde ayant fait la trouvaille,
A les couver tout aussitôt se mit :
Au bout du compte il en sortit
Petits perdreaux à fine taille :
« Qu'est donc ceci ? Quels avortons chétifs !
Dit le coq d'Inde, en voyant cette espèce.
— Ce sont mes enfants adoptifs,
Dit la couveuse. — Et quels motifs
Te font leur prodiguer une vaine tendresse ?
— Mon plaisir... et leur faiblesse. »

FABLE II.

L'Enfant et le Jardinier.

Un marmot découvrit, au pied d'un vieux prunier,
Un gros vers blanc, et le tua bien vite,
En accusant cette engeance maudite
De mille maux. Le jardinier
D'applaudir ; puis mon drôle
Grimpe sur l'arbre, attrape un hanneton.
Vite du fil, ensuite la chanson :
« Hanneton, vole, vole, vole,... »
Le jardinier laisse faire à l'enfant,
Et lui dit : «Mon ami, quelle idée est la votre?
Vous tuez l'un, vous jouez avec l'autre.
Les deux ne font qu'un cependant :
Ver blanc, il ronge la racine,
Et hanneton, il dévore le fruit ;
Sous une forme il est voleur de nuit,
Et sous une autre il assassine. »

Quand on le juge sur la mine,
Voilà comme un fripon séduit.

FABLE III.

Le Paon et le Rossignol.

Un paon vantait son beau plumage;
Un rossignol, son joli chant:
Se louer ainsi n'est pas sage,
Mais que de gens en font autant!
Le paon, dans son orgueil extrême,
Méprisait tout, hors la beauté;
Le rossignol, de son côté,
Mettait le chant au rang suprême.
La nuit survint fort à propos
Pour terminer cette querelle:
Le plus éclatant des oiseaux
Se perdit dans l'ombre avec elle;
Et les accents de Philomèle
Acquirent des charmes nouveaux.

Tel est l'avantage ordinaire
Qu'ont sur la beauté les talents:
Ceux-ci plaisent dans tous les temps,
Et l'autre n'a qu'un temps pour plaire.

FABLE IV.

L'Enfant dénicheur.

Jeunes enfants ont toujours eu la rage
De dénicher et merles et pinsons,
Et toutes sortes d'oisillons.
Sur trente qu'ils mettent en cage,
A peine un seul survit, et certes c'est dommage :
Moins d'oiseaux et moins de chansons,
Moins de plaisir dans le bocage ;
Mais aux enfants qu'importe le ramage?
C'est l'oiseau qu'ils veulent tenir;
C'est leur manière de jouir ;
Et plus d'un homme fait n'en sait pas davantage.
Un marmot s'en vint donc apporter, tout joyeux,
Un nid de fauvette à sa mère.
Jamais il ne fut plus heureux !
Bonheur si grand ne dure guère :
Le même soir, un jeune chat
Fit son souper de la nichée.
L'enfant pleura, cria, fit tel sabbat
Qu'on aurait dit une Hélène enlevée;
Et la mère de dire alors :
« Pourquoi ces pleurs, cette colère?

De quel côté sont donc les torts?
Le chat n'a fait, mon fils, que ce qu'il t'a vu faire.
Tu fus bien plus cruel à l'égard des parents
De ces oiseaux innocents;
Juge de leur douleur amère
Par la peine que tu ressens.
Les maux que nous causons doivent être les nôtres.
Mon fils, quand tu voudras jouir,
Fais en sorte que ton plaisir
Ne soit pas le tourment des autres. »

FABLE V.

Le Jardinier et le Groseillier.

« Mon fils de ta faible raison
Il est bien temps de faire usage;
C'est précisément à ton âge
Que le travail est de saison.
Tu doubleras ta jouissance
En le mêlant à tes amusements:
Aux jeux de ta première enfance
Dérobe donc quelques moments.

Je vais te conter une fable,
Dont les acteurs sont sous tes yeux ;
Ce que l'on voit se comprend mieux,
Et le faux paraît vrai, dès qu'il est vraisemblable :

Dans une haie, au bord d'un grand chemin,
Un groseillier croissait sans soins et sans culture ;
A peine montrait-il quelque peu de verdure ;
Mais pour du fruit, pas plus que sur ma main.
Un jardinier le prit, le mit en son jardin
Dont la terre était préparée ;
Engrais, labours et tout ce qui s'ensuit,
Rien ne fut épargné ; dès la première année,
Le groseillier fut tout couvert de fruit.

Les noirs soucis, la jalousie,
Mille chagrins, mille dégoûts,
Sont les épines de la vie ;
C'est la haie où nous naissons tous.
Le groseillier, dans l'état de nature,
C'est toi, mon fils, en ce moment ;
Le jardinier, c'est moi, certainement ;
L'étude sera la culture,
Et le fruit sera le talent. »

FABLE VI.

Les Souhaits de l'Ane.

«Eh ! que m'importe, à moi, ce printemps si vanté !
Puis-je le trouver beau s'il double mes corvées?
Hélas ! quand reviendra l'été,
Et quand les fleurs seront-elles passées ? »
Ainsi parlait un âne un peu fâché
D'être le messager de Flore :
Cela veut dire qu'au marché,
Tous les jours, devançant l'aurore,
Des fleurs qu'elle avait fait éclore,
Il arrivait le dos chargé.
L'été venu, plaintes nouvelles :
Les légumes sont si pesants
Et les chaleurs sont si cruelles?
« Ah ! c'est bien pis que le printemps !
Que ne sommes-nous en automne ! »
L'automne vint : surcroît de maux
Pour le pauvre baudet ; aux dépens de son dos
Le marché s'enrichit des présents de Pomone :
Poires, pommes, raisins ; c'est à n'en pas finir !
La charge n'est jamais trop forte ;
Plus les paniers sont grands, plus on peut les emplir,

Et plus le voyage rapporte.
« Hiver! arrive donc; j'implore ta rigueur,
Disait la malheureuse bête;
Que tes frimas changent en jours de fêtes
Des jours de peine et de douleur! »
L'hiver arrive enfin; mais contre son attente,
Le baudet n'en reçoit aucun soulagement:
Qu'il pleuve, qu'il neige ou qu'il vente,
Il faut marcher, et d'un fumier puant
On vous le charge tant et tant,
Et si souvent,
Que la force alors lui manquant,
« Hélas! dit-il, je vois qu'on ne doit guère
Compter sur l'avenir, toujours trop incertain,
Et que changement de destin,
N'est que changement de misère. »

BOURGUIN.

FABLE I.

La Prière.

Au dortoir de ses fils voyant de la lumière,
Avant de se coucher, un père s'y rendit.
Il trouva l'aîné dans son lit
Dormant profondément ; le plus jeune, au contraire,
A genoux près du sien, priait à haute voix.
« Mon père, dit-il, tu le vois,
Je ne fais pas comme mon frère :
Il s'est couché ce soir sans dire sa prière ;
Comme il dort ! quel cœur endurci !
Qu'il a vite oublié les leçons de ma mère !
— Mon enfant, répondit le père,
Il vaudrait mieux dormir que de veiller ainsi
Pour me faire observer les défauts de ton frère. »

La douce piété, tolérante en effet,
Sur les fautes d'autrui jette un voile discret,
Loin de se rendre accusatrice :
Vertu sans indulgence est bien près d'être un vice.

FABLE II.

Le Loir et le Hérisson.

« Ami loir, reçois ma visite ;
Il est tard, je viens sans façon
Partager ton souper, ton gîte. »
Ainsi parlait un hérisson.

« C'est trop d'honneur que vous me faites,
Lui répond le loir ingénu ;
Voici des faînes, des noisettes ;
Chez moi soyez le bienvenu »

Sur le repas l'intrus se jette
(Voyage aiguise l'appétit),
Puis, quand il a fait table nette,
« Çà, dit-il, prête-moi ton lit. »

Et, sans attendre la réponse,
Sans dire à son hôte bonsoir,
Dans le lit de mousse il s'enfonce ;
Un coin nu reste seul au loir.

Mais la cellule est tout étroite,
Et le hérisson, qui dort peu,
En se tournant à gauche, à droite,
A son ami fait voir beau jeu.

« Ah ! je perds enfin patience !
Dit le pauvre loir tout en sang ;
Délivre-moi de ta présence ;
Sors ! hôte incommode et blessant.

— Moi ! dit-il, quitter cet asile !
Ma foi ! non, je m'y trouve bien ;
Mais toi, qui fais le difficile,
Va-t-en, si cela te convient.

— Oui, je pars, dit le loir tout triste ;
Il le faut bien ; car, je le voi,
Quand on héberge un égoïste
On n'est plus le maître chez soi. »

FABLE III.

Les Poissons.

Quand le pêcheur de l'eau retire ses filets,
Le poisson, s'il est gros, reste pris; au contraire,
S'échappant aisément par les mailles du rets,
Tout le menu fretin retombe à la rivière.

A tous les coups du sort les grands sont exposés;
Dans les malheurs publics sur eux le fardeau pèse,
Tandis que les petits sont en vain menacés :
Donc vivre humble et caché n'est pas chose mauvaise.

FABLE IV.

Le Fermier et le Moineau.

L'hiver sous son manteau de neige
Abritait des moissons le germe à peine éclos;
Un fermier profitait de ce temps de repos

Pour prendre des oiseaux au piége.
Au nombre des captifs un moineau se trouvant,
A lui tordre le cou le laboureur s'apprête,
Quand le pauvret lui dit : « Arrête,
Qu'au moins je sache auparavant
En quoi j'ai mérité ta haine.
Je suis né sous ton toit, ta demeure est la mienne :
Quand les autres oiseaux sont chassés par la faim,
D'un regard attristé quand tu cherches en vain
L'hirondelle dans l'air, le pinson dans la haie,
Moi, fidèle à ta cour, que ma présence égaie,
Seul sous la neige encor j'y cherche quelque grain.
Épargne ton ami, ton hôte...
—Assez, assez, dit le fermier ;
Tant qu'il se trouvera du blé dans mon grenier,
Les hôtes tels que toi ne me feront pas faute ;
Mais à m'en délivrer tous mes soins seront mis :
Les amis de mon grain ne sont pas mes amis. »

FABLE V.

La Laie et la La Lionne.

La laie, avec un air de satisfaction,
Disait à la lionne : «En quatre mois, ma chère,
Je produis douze enfants. Quant à toi, pauvre mère,
Tu n'en as qu'un par an. — Oui, mais c'est un lion.»

Un moderne rimeur, d'orgueil l'âme remplie,
Disait : «J'ai composé sept drames en un an :
Racine, que l'on vante tant,
En sept ans n'en fit qu'un. — Oui, mais c'est Athalie.»

FABLE VI.

La Haie.

« A quoi bon conserver cette haie inutile,
Qui, ne rapportant rien, occupe un sol fertile?
Je puis, en l'abattant, agrandir mes carreaux,
Et planter en son lieu des choux et des poireaux. »
Ainsi parlait Gros-Jean, stupide autant qu'avare.
Ce qu'il dit, il le fait : d'une hache il s'empare
Et met la haie à bas. Mais la nuit des voleurs
Dans le jardin déclos entrèrent;
Ils pillèrent et ravagèrent
Et ses légumes et ses fleurs.

Il est plus d'un Gros-Jean sans doute,
Qui par lésinerie a compromis son bien :
Quand nous avons un bon gardien,
Ne regrettons pas ce qu'il coûte.

FABLES CHOISIES

DE DIVERS AUTEURS.

FABLE I.

Le Paon, la Pie et la Colombe.

La timide colombe et la pie indiscrète,
Un jour, je ne sais plus à quelle occasion,
    Firent à l'oiseau de Junon
    Une visite d'étiquette.
A leur retour, la pie, avec malignité,
Disait à la colombe : « Avez-vous vu, ma bonne,
    Ce paon, bouffi de vanité,

Etaler à nos yeux l'éclat qui l'environne?
Il semblait dire : «Admirez-moi.»
Et, cependant, qu'a-t-il en soi
Qui puisse motiver les grands airs qu'il se donne?
Quelle fatuité! quel ton!
Sa queue, en éventail, me paraît le seul don
Qu'il ait reçu du ciel; encor, cet avantage,
L'oiseau de Junon le partage
Avec son cousin le dindon.
Mais sa voix, quelle mélodie!
Quel gosier sonore et perçant!
On ne l'entend qu'en frémissant,
Comme l'aigre cri de la scie.
Quand on chante si mal on ne doit plus chercher
Qu'à vivre obscur et solitaire;
Ou, tout au moins, on doit se taire,
Quand on ne veut pas se cacher.
Parlez : qu'en dites-vous, ma mie?
— Je ne sais, répondit la colombe à la pie;
Mais, pour moi, dans le paon je n'ai point vu d'orgueil.
De lui je n'étais pas connue;
Et cependant je me suis aperçue
Qu'il m'a fait, grace à vous, le plus aimable accueil;
Vous l'avez fait chanter, et son chant vous offense.
Quant à moi, de sa voix je ne dois point juger:
Il était enrhumé, je pense;
Pour ne pas vous désobliger,
Il a chanté par complaisance.
Aurais-je pu, d'ailleurs, m'attacher à sa voix.
Quand je considérais son aigrette admirable,

Et cette queue incomparable
Où tous les yeux d'Argus éclatent à la fois?
Ma vue, immobile et charmée,
Contemplait son plumage et ses reflets divers :
Mes yeux étaient bien ouverts;
Mais mon oreille était fermée. »
N'examiner les gens que du mauvais côté,
Pour les cœurs envieux est une jouissance.
Les méchants sont enclins à la causticité;
Les bons le sont à l'indulgence.

JAUFFRET.

FABLE II.

Le Trône de neige.

Que j'aime à voir folâtrer les enfants!
Nous le fûmes aussi. C'est une jouissance
De pouvoir quelquefois se rappeler ce temps
Si regretté toujours, bien qu'il ait ses tourments.
Un rien suffit pour amuser l'enfance;
Mais dans ces jeux plus qu'on ne pense,

S'introduisent déjà les passions des grands.
Un jour, échappés du collége,
Des écoliers d'onze à douze ans
Aperçurent un tas de neige...
Le plus âgé, qu'on avait nommé roi,
Dit que de son pouvoir il en faisait le siége,
Le trône enfin ; et le cortége
Donne à ce vœu force de loi.
Le trône était froid comme glace ;
N'importe, avec plaisir s'y place
Cette éphémère majesté.
On s'enivre de la puissance...
Peut-on impunément avoir l'autorité ?
Chez notre prince, l'insolence
Surpasse encor la dureté :
Des malheureux sujets la moindre négligence
Est réprimée avec sévérité.
De Tarquin le superbe il avait l'arrogance ;
Et de Néron, plus tard, selon toute apparence,
Il aurait eu la cruauté.
Pourtant le soleil le dérange :
Le trône qui se fond d'une manière étrange,
Avant la fin du jour s'abat...
Bientôt l'orgueilleux potentat
Se voit au milieu de la fange.
Profitez de cette leçon,
Vous que la fortune protége ;
Vous êtes sur un tas de neige...
Du soleil gare le rayon !

STASSART.

FABLE III.

Le Voyageur et son Chien.

De goût, de convenance et d'intérêt unis,
Des voyageurs couraient ensemble le pays.
De la troupe, l'un se sépare ;
Au détour d'un chemin, il se trompe, il s'égare ;
On l'attend, il ne revient pas ;
Et voilà tous nos gens restés dans l'embarras.
« Par ici, disait l'un ; non, par là, disait l'autre.
—Quelle est votre raison ?—Et vous, quelle est la vôtre?
—C'est que ce détour-ci l'aura mis en défaut.
—Point du tout! croyez-moi; l'erreur vient de plus haut.»
Ainsi de mais en mais, de peut-être en peut-être
Il y serait encor ; un chien résout le cas,
Et sans errer d'un pas,
Par le plus court chemin il va trouver son maître.

O lumière du sentiment
Que tu nous guides sûrement !
La raison, par état, flotte, hésite et balance !
Le doute sied à la prudence ;
C'est son naturel attribut.

Le sentiment, plus prompt, ose tout entreprendre ;
Il court, il vole, il touche au but,
Quand l'autre cherche encor le chemin qu'il faut prendre.

CHABANON.

FABLE IV.

La Fortune et le Mendiant.

Pour tout bien possédant une vieille besace,
De porte en porte un pauvre se traînait,
Et de son triste sort au ciel il se plaignait.
Qui de nous, mes amis, ne l'eût fait à sa place?
Mais sans nous arrêter, allons tout droit au fait.
A la plainte, toujours, se mêle un peu d'envie.
Passait-il devant ces palais
Où le riche, souvent, à si grands frais s'ennuie :
« Que de fous là-dedans, qui des biens de la vie
Ne sont pas encor satisfaits !
Je les entends d'ici maudire leur partage.
En vain Plutus, à nos dépens,

Les a gorgés de ses riches présents ;
Il leur en faut tous les jours davantage,
Et, pour augmenter leur trésor,
Aux chances du hasard ils s'exposent encor.
Ce riche commerçant dont la folle imprudence
A surchargé les mers de ses mille vaisseaux,
Et qui semblait des vents défier l'inconstance,
J'ai vu tous ses trésors s'engloutir dans les flots...
Malgré ses millions cet autre insensé joue ;
Gagne un jour, perd un autre, et fait si bien, enfin,
Que la fortune un beau matin
Le ruine d'un tour de roue.
De l'aveugle Plutus favoris imprudents,
Ne saurez-vous jamais vous arrêter à temps ! »
Surprise d'un pareil langage,
La fortune qui l'écoutait,
Lui dit : « C'est à merveille et ton bon sens me plaît.
Moi-même, cette fois, je ferai ton partage !
Aperçois-tu cet or amoncelé là-bas?
— Ciel ! j'en suis ébloui. — Ce sont de bons ducats
Dont je t'enrichirai, si tu sais être sage ;
Mais je vais t'imposer une condition.
— Déesse, je t'écoute et j'obéis : commande.
— Viens, et prends ta besace ; à ta discrétion
J'y mettrai des ducats. Pourtant, comme elle grande,
Ne la remplis pas trop, et rappelle-toi bien
Que, par l'ordre des dieux, s'il en tombe par terre,
Sans que je puisse y changer rien,
Ils seront réduits en poussière.
Y veux-tu consentir ? — Oui, certes ! mon défaut

N'est pas l'ambition. » La fortune, aussitôt,
De verser l'or en abondance.
« Un instant! à peser ta besace commence...
Est-ce assez? — Pas encore! — Elle est vieille! — Un peu plus,
Encore un peu, déesse! — Prends-y garde;
Elle est près de se rompre. — Oh! ce n'est rien. — Regarde,
Te voilà devenu, pour le moins, un Crésus.
— Encore une poignée, et... » La besace crève :
Du mendiant s'évanouit le rêve,
Et son or en poussière est réduit à ses yeux.
Après avoir accompli sa menace,
La fortune remonte aux cieux,
Laissant notre gueux sur la place.
Depuis, pour se venger, pauvre comme devant,
Sur les défauts du riche il va philosophant,
Et de son mauvais sort accuse sa besace.

NAUDET.

FABLE V.

L'Enfant et la Raquette.

Un enfant joli comme un cœur,
Et pour l'étude plein d'ardeur,
Savait son catéchisme et commençait à lire.
Il est inutile de dire
Que de sa mère il était le bijou,
Et que, sans le gâter, son père en était fou.
Trop s'appliquer nuit à l'enfance ;
Il lui faut de l'amusement :
La mère le sentit. On achète un volant,
On le donne au petit comme une récompense
Du devoir fait diligemment.
L'enfant, armé de sa raquette,
Ne s'occupe plus que du jeu ;
Pour son volant il est tout feu :
Dix fois par jour, en public, en cachette,
Il s'exerce ; c'est là son unique amusette.
De catéchisme, point ; de lecture, très peu ;
Et tout allait si bien qu'enfin la chère bonne
Va dire à la maman que le petit garçon,
Au lieu d'apprendre sa leçon,
Malgré sa remontrance, au jeu seul s'abandonne.

La mère fait venir l'enfant,
Lui reproche ses torts, et reprend le volant.
« Mon fils, je veux bien qu'on s'amuse ;
Mais, quand de mes bontés je vois que l'on abuse,
Je sais comment il faut punir :
Du volant enlevé perdez le souvenir.
Croyez-vous qu'en jouant s'acquière la science ?
Je ne saurais, mon fils, trop vous le répéter :
Le jeu pour les enfants est une récompense,
Et c'est par le travail qu'on doit la mériter. »
Le petit, mis en pénitence,
Prouve, les yeux en pleurs, le cœur plein de soupirs,
Que souvent nos chagrins naissent de nos plaisirs.

L'abbé Clément.

FABLE VI.

L'Ane sans oreilles.

Un âne, je ne sais comment,
Qui se fit volontairement
Couper ses deux longues oreilles,
Est, depuis ce moment, un être tout nouveau :

Il s'aime, il se pavane et se trouve si beau,
    Qu'il se mire dans chaque ruisseau ;
Bref, notre âne se croit une des sept merveilles.
    « Eh bien ! dit-il à son ami Médor,
    J'ai quitté ma sotte coiffure ;
Me voilà comme toi : peut-on me dire encor
Qu'une difformité dépare ma figure ?
Toi-même, là, sois franc ; ne suis-je donc pas bien ?
        — Ami, répond le chien,
Tu n'as plus qu'un défaut. — Et lequel ? — C'est de braire
Des grâces de ton corps ton chant détruit l'effet,
  Et si tu peux te résoudre à te taire,
    Tu seras un âne parfait. »

M. F. de Verneuil.

FABLE VII.

La Vigne et le Vigneron.

La vigne se plaignait un jour au vigneron
De ce qu'il lui coupait maint et maint rejeton
Dont le feuillage épais et le bois inutile,
    Loin de la rendre plus fertile,

Épuisaient en vain sa vigueur.
« Eh ! pourquoi donc, lui disait-elle,
Me traitez-vous avec tant de rigueur ?
Pour mon bien vous montrez du zèle,
Je suis l'objet de vos sueurs ;
Vous m'aimez, cependant vous m'arrachez des pleurs.
L'amour est-il donc si sévère ?
— Que vous pénétrez peu dans mon intention,
Lui répondit alors le prudent vigneron :
Vous croyez que ces coups partent de ma colère !
Ah ! connaissez mieux mon dessein :
Dans le mal que j'ai pu vous faire
Votre intérêt a seul conduit ma main :
Si je ne coupais point tout ce bois inutile,
Vous ne tarderiez pas à devenir stérile ;
Au lieu qu'en vous faisant répandre quelques pleurs,
Je vous rends beaucoup plus fertile,
Et de Bacchus sur vous j'attire les faveurs. »

C'est à vous, jeunes gens, que ma fable s'adresse.
Connaissez à ces traits l'amour et la sagesse
De ceux qui veillent sur vos mœurs.
S'ils vous font quelquefois éprouver leurs rigueurs,
Ce n'est pas que pour vous ils manquent de tendresse :
Ils cherchent seulement à vous rendre meilleurs.

Reyre.

FABLE VIII.

La Douleur et l'Ennui.

Mourant de faim, un pauvre se plaignait ;
Rassasié de tout, un riche s'ennuyait ;
Qui des deux souffrait davantage?
Écoutez sur ce point la maxime du sage :
De la douleur et de l'ennui
Connaissez bien la différence :
L'ennui ne laisse plus de désirs après lui ;
Mais la douleur près d'elle a toujours l'espérance.

HOFFMAN.

FABLE IX.

La Renoncule et l'Œillet.

La renoncule un jour dans un bouquet,
Avec l'œillet se trouva réunie :
Elle eut le lendemain le parfum de l'œillet.

On ne peut que gagner en bonne compagnie.

BÉRENGER.

FABLE X.

Le Ver à soie et l'Escargot.

L'artiste industrieux, cet habile ouvrier,
Honneur de la nature,
Qui, privé de sommeil, privé de nourriture,
N'existe que pour travailler ;
Le ver que nourrit le mûrier,
Cédait à son instinct, et faisait avec joie
Sa dernière œuvre et son tombeau de soie.
Auprès de lui l'escargot fainéant,
Toujours caché dans sa maison humide,
Et dont la vie imite le néant,
A travailler jamais ne se décide ;
Et sur le ver laborieux,
Chaque fois qu'il jette les yeux,
Il le retrouve occupé sans relâche ;
Jamais il n'a fini sa tâche.
« Que fais-tu, lui dit-il, et d'où vient tant d'ardeur ?
Sans prendre aucun repos tu travailles sans cesse :
Quel sera donc le prix de ton labeur ?
Faut-il par tant de soins hâter notre vieillesse?
Vois ces fleurs, vois ce pré qu'agitent les zéphirs ;
Viens ronger avec moi son herbe rajeunie ;

Sans plus te fatiguer viens goûter les plaisirs
Qu'un doux repos répand sur notre vie. »
Tandis qu'un paresseux lui tenait ce discours,
Le ver filait, filait toujours.
Pour l'exhorter pourtant à plus de vigilance,
Il lui dit : « Les soins que je prends
Auront bientôt leur récompense ;
Et mes pareils, ces obscurs tisserands,
Jouiront à tes yeux d'une noble existence.
A de brillants destins les dieux m'ont consacré ;
Bientôt tu me verras quitter le sol humide,
Et de plumes blanches paré,
Je ne ramperai plus et serai chrysalide.
Epoux et père tour à tour,
Je n'abandonnerai le terrestre séjour,
Qu'en léguant mes secrets à ma chère famille. »
Cette réponse, où tant de vertu brille,
Ne charma point l'indolent idiot.
En secouant la tête, et sans répondre un mot,
Le paresseux rentra dans sa coquille.
Le monde n'est rempli que de ces êtres froids,
Du talent qu'ils n'ont pas censeurs trop maladroits ;
Gardons-nous de les croire :
Le travail est toujours le chemin de la gloire.

GOSSE.

FABLE XI.

L'Enfant mis sur une table.

Un enfant s'admirait, monté sur une table :
« Je suis grand, » disait-il. Quelqu'un lui répondit :
« Descendez, vous serez petit. »

Quel est l'enfant de cette fable ?
Le riche qui s'enorgueillit.

BARBE.

FABLE XII.

La Diligence.

« Clic ! clac ! clic ! holà ! gare ! gare ! »
La foule se rangeait,
Et chacun s'écriait :
« Peste ! quel tintamarre !
Quelle poussière ! Ah ! c'est un grand seigneur !
— C'est un prince du sang ! — C'est un ambassadeur ! »

La voiture s'arrête ; on accourt, on s'avance :
C'était... la diligence
Et... personne dedans.

Du bruit, du vide, amis, voilà, je pense,
Le portrait de beaucoup de gens.

GAUDY.

FABLE XIII.

Le Pinson et la Pie.

« Apprends-moi donc une chanson, »
Demandait la bavarde pie
A l'agréable et gai pinson,
Qui chantait au printemps sur l'épine fleurie :
« Allez, vous vous moquez, ma mie ;
A gens de votre espèce, ah ! je gagerais bien
Que jamais on n'apprendra rien.
— Eh quoi ! la raison, je te prie ?
— Mais c'est que, pour s'instruire et savoir bien chanter,
Il faudrait savoir écouter,
Et babillard n'écouta de sa vie. »

Mme DE LA FÉRANDIÈRE.

FABLE XIV.

Le Porc paré de fleurs.

Un singe, en folâtrant, attache quelques fleurs
Aux oreilles d'un porc ; et mon sot se redresse :
« Je suis beau, disait-il, rendez-moi des honneurs ! »
Et le renard, riant de sa faiblesse :
« De ta parure, ami, ne sois pas orgueilleux :
Ta laideur n'en paraît que mieux. »

Mme Joliveau.

FABLE XV.

La Souris et la Tortue.

Une jeune souris, trottant à l'aventure,
Rencontre une tortue, et lui dit : « Ta maison,
Triste prison,
Doit te faire souvent maudire la nature ;
Vois d'ici mon palais ; j'y loge avec le roi ! »
Notre amphibie alors répond à l'insolente :
« De mon petit réduit je me trouve contente ;
Il est à moi. »

Nioche.

FABLE XVI.

La Fourmi.

Sur les cornes d'un bœuf revenant du labeur,
Une fourmi s'était nichée.
« D'où viens-tu ? lui cria sa sœur ;
Et que fais-tu, si haut perchée?
— D'où je viens ? Peux-tu l'ignorer ?
Répondit-elle. Ma commère,
Nous revenons de labourer. »

P. VILLIERS.

FABLE XVII.

Le Turbot, la Sole et la Baleine.

Messire le turbot vantait sa taille énorme
A la sole qu'il effrayait.
La baleine, qui l'entendait,
Riait du glorieux et de sa mince forme.
« Ne te vante jamais ; mais veux-tu te vanter,
Prends garde à qui peut t'écouter. »

DE BELLOY.

FABLE XVIII.

L'Étang et le Ruisseau.

L'étang, fier de la nappe d'eau
Qu'il déployait dans la prairie,
Traitait de fuyard le ruisseau,
Qui lui fit cette repartie :
« Oui, fainéant, je fuis ton sort,
Quand je m'éloigne de ma source ;
De ce limon où ton eau dort
Je me préserve par ma course. »

COFFIN.

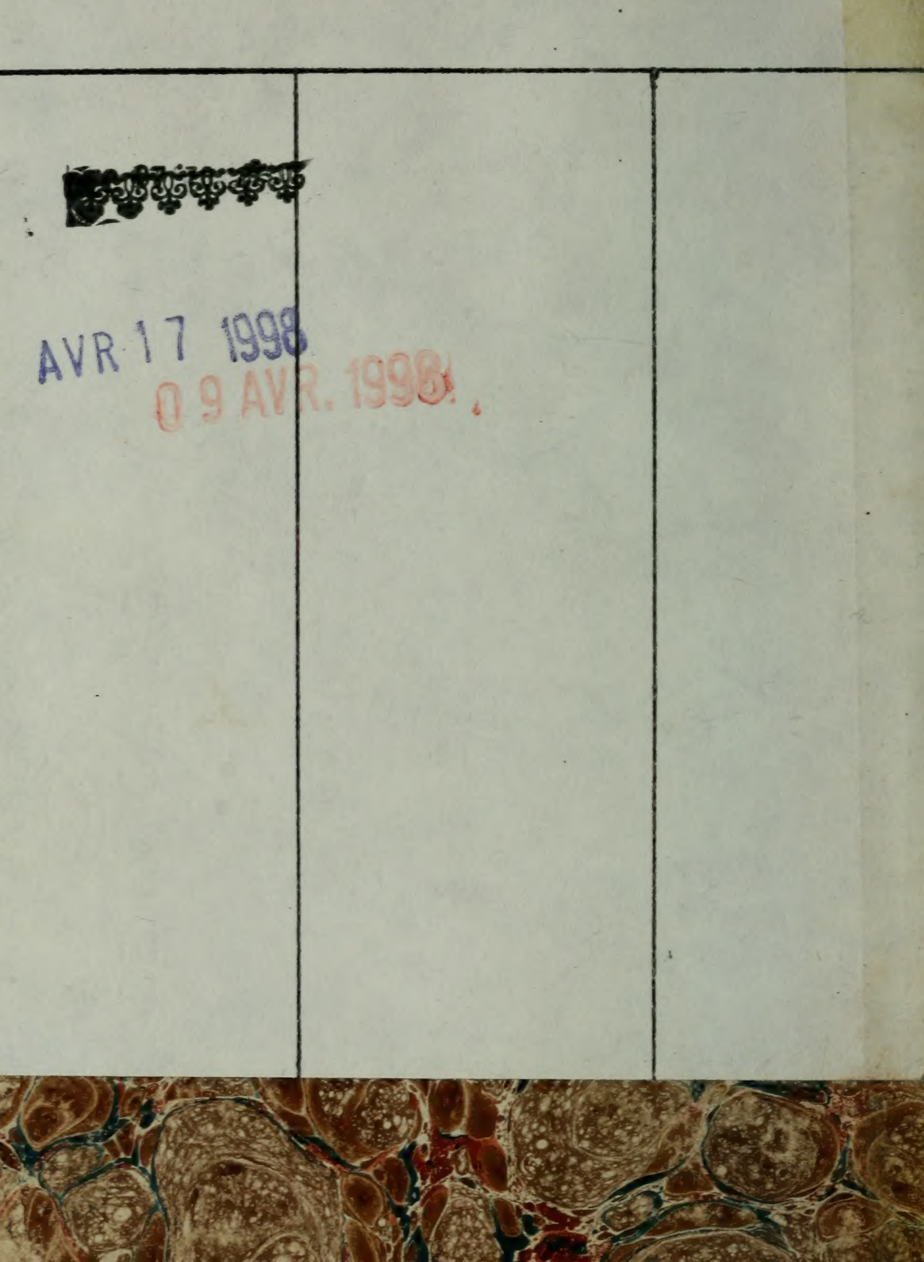
FIN.

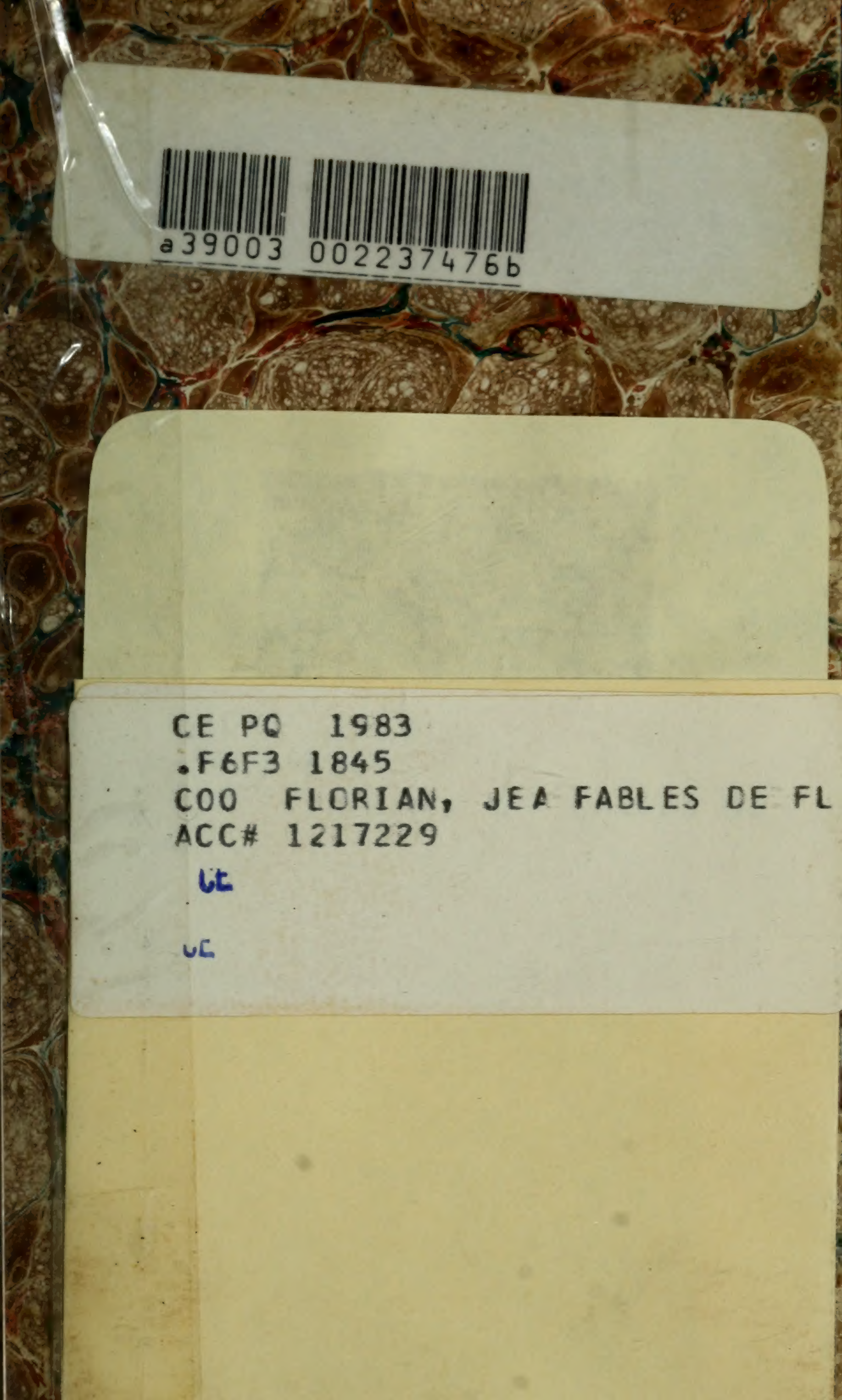
TABLE.

FABLES DE FLORIAN.

FABLES DE DIVERS AUTEURS.

FIN DE LA TABLE.


CE
La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date due
AVR 17 1998
09 AVR. 1998


a39003 002237476b
CE PQ 1983
.F6F3 1845
COO FLORIAN, JEA FABLES DE FL
ACC# 1217229

